















**Ce que Jésus voyait  
du haut de la Croix**

## DU MÊME AUTEUR

---

*Chez le même éditeur :*

CATÉCHISME DES INCROYANTS (2 volumes).

Tome I : Les préliminaires de la Foi, les Mystères.

Tome II : L'Eglise, les Sacrements, les Fins dernières.

DIEU OU RIEN ? (2 volumes.) (Bibliothèque d'Études catholiques et sociales.)

LES IDÉES ET LES JOURS, propos de SENEX, présentés par  
A. D. Sertillanges, O. P., Membre de l'Institut (2 vol.).

Tome I : La vie religieuse. — La vie sociale.

Tome II : Critique. — Variétés.

SAINT THOMAS D'AQUIN. (Collection « Les Grands Cœurs ».)

*En collaboration avec B. BOULANGER, O. P.*

LES PLUS BELLES PAGES DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

**A. D. SERTILLANGES, O. P.**

**MEMBRE DE L'INSTITUT**

---

**Ce que Jésus  
voyait  
du haut  
de la Croix**

Property of

**ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY**

Please return to

**Graduate Theological**

**Union Library**

**ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR**



**Droits de traduction, d'adaptation et de reproduction  
réservés pour tous les pays,  
Copyright 1930,  
by ERNEST FLAMMARION.**



## PROLOGUE

Saint Paul nous invite à « *revêtir Jésus-Christ* » (Rom. XIII, 14) ; il l'entend au spirituel, et la portée d'une telle parole est immense ; mais peut-être, en un autre sens, *revêtir Jésus-Christ* est-il possible et n'est-il pas dépourvu d'efficacité.

Nous pouvons revêtir Jésus-Christ en imagination, nous placer non plus au pied de la croix ou en face d'elle, mais sur elle, courber la tête sous l'inscription trilingue, coiffer le buisson d'épines, recevoir les clous, sentir le froid et les rugosités du bois entre les épaules, enfin, nous étant approprié le cadre de vision et d'émotion du Seigneur, voir par ses yeux et commenter avec son cœur, nous souvenir, juger et prévoir avec lui, de telle sorte qu'en ce même sens et dans cette même imagination d'une substitution de personne, *ce ne soit plus nous qui vivions, mais le Christ qui vive en nous.* (Gal. II. 20).

Cette pensée nous est venue au cours d'une des

fréquentes stations que nous avons faites, à Jérusalem, en un endroit évocateur par excellence.

Sur la terrasse des Grecs qui domine l'atrium du Saint-Sépulcre, à quelques pas du grand dôme, s'élève une petite coupole de pierre surmontée d'une croix. L'accès en est facile ; on peut là s'adosser et s'attarder. Or, en se tournant vers Jérusalem, qui s'étend largement devant vous, on a sous les yeux exactement, sauf le travail du temps, le panorama du divin Maître.

D'après les mesures les plus précises, et au témoignage de l'un des hommes qui connaissent le mieux, aujourd'hui, l'archéologie des Lieux Saint (1), la croix de fer qu'on touche là est, à quelques décimètres près, au niveau et à la place qu'occupait le divin visage. Rien de saisissant comme une telle pensée, et quand on a le bonheur de fouler ces dalles tragiques, on se ressouvient des paroles de saint Cyrille de Jérusalem prêchant au Saint-Sépulcre : « Combien d'autres ne peuvent qu'entendre, tandis que nous voyons et touchons ! »

Le théâtre de la crucifixion est aujourd'hui bouleversé ; le simple accusé de mon point d'observation l'indique ; mais on peut le reconstituer sans trop de peine.

(1) Le R. P. Hugues Vincent, auteur, pour toute la partie archéologique et pour une part des recherches historiques, du grand ouvrage publié chez Gabalda : *Jérusalem, Recherches de topographie, d'archéologie et d'histoire*, par les PP. Hugues Vincent et F. M. Abel, des Frères Prêcheurs.

Quelques doutes seulement subsistent, il est vrai combien angoissants ! car, qui prendrait facilement son parti de ce que, à l'heure actuelle, on ne puisse tracer avec certitude la *via dolorosa* ?

Mais tout le reste du site sacré est heureusement connu. Les grandes lignes s'établissent au moyen de cette ceinture de collines qui entoure le Golgotha ; les renflements du sol, les vallées comblées en partie, mais nettement discernables, subsistent ; les chemins sont imposés par les mouvements de terrain et par des directions immuables. Les ruines visibles ici et là, les fouilles diligentes opérées dans ces derniers temps, les comparaisons de textes et de faits permettent de reconnaître et même de coter exactement le théâtre du drame. Le frisson du réel pourra nous saisir.

Ouvrons donc sans plus tarder, ouvrons pieusement, avec Jésus-Christ, les yeux du corps et les yeux de notre intelligence ; épousons, en *revêtant* Jésus, sa pensée et son cœur. Peut-être ainsi le monde invisible où son âme se meut nous apparaîtra-t-il avec plus de puissance ; peut-être une grâce d'identification plus intime nous sera-t-elle donnée.

Jérusalem, soir du Jeudi saint.



## CHAPITRE PREMIER

### L'OBSERVATOIRE

Jésus quitte le prétoire aux environs de midi. C'est, à Jérusalem, l'heure de beaucoup la plus lourde. On est au printemps (20 mars-17 avril comme dates extrêmes), et le printemps palestinien n'a pas le charme d'un avril français ; c'est l'époque par excellence incertaine, charmante à certains jours, parfois neigeuse et parfois étouffante ; c'est la saison du Khamsin, vent du sud-est déprimant, crépusculaire et fiévreux.

Jésus est chargé de sa croix. Il porte au cou, probablement, la pancarte de 60 centimètres, blanche à la chaux, qui sera clouée pour signifier la nature du crime. Il marche derrière un centurion à cheval, escorté de soldats, en compagnie des deux voleurs qu'on a trouvé bon de lui adjoindre, et précédé, suivi, entouré d'une foule ou curieuse, ou hostile.



On descend à travers la ville sur 150 mètres environ à vol d'oiseau, davantage par le lacis des ruelles. On remonte ensuite, toujours en zigzag, sur un espace légèrement plus long, au total 350 mètres, qui en donnent 425 ou 450 avec les détours. On est alors à la porte d'Ephraïm, appelée aussi porte de la Place, parce qu'elle ouvre sur une esplanade carrée qui sera plus tard le forum romain et qui est déterminée par le rentrant à angle droit des murailles.

La porte d'Ephraïm est une porte à redent, c'est-à-dire une construction formant encoignure ; on y entre du nord au sud ; on en ressort de l'est à l'ouest ; un escalier d'une dizaine de marches achève de regagner la pente. Là, détail saisissant, se voit encore aujourd'hui, abrité dans un couvent grec, un vieux seuil que peut-être Jésus foula avec sa croix.

Le seuil passé, Jésus se trouvait brusquement en face de son sépulcre.

Le site n'avait rien de triste, en dépit des tombeaux, accessoire accoutumé des riches propriétés de l'époque. La porte située entre celle d'Ephraïm et celle de Jaffa s'appelait la porte des Jardins ; de fait, toutes les pentes du Gareb, la colline d'en face, étaient formées d'espaces propres à la cueillette ou à la culture.

Les oliviers en composaient la principale végétation ; mais il y avait aussi des citronniers, des

figuiers, des noyers et des grenadiers. De nombreux oiseaux s'y abritaient, hirondelles et martinets faisant fête aux heures printanières, passereaux, huppes, coucous, grives et tourterelles.

Les fleurs ne pouvaient manquer non plus ; les brises humides de mars les font pulluler, même en ce pays de pierres grises. Le cyclamen, fleur des rochers, l'asphodèle, le lin bleu, l'iris et le fenouil, le coquelicot et la marguerite, l'anémone rouge, qui est peut-être le lis des champs rival de Salomon — corolle étincelante quand le soleil la traverse comme une pièce de vitrail, sourde à l'ombre et pareille à du sang figé — servaient de tapis aux places fréquentées de ces parages.

On aime à mentionner les fleurs du Calvaire. Ces petites vies permanentes, qu'on voit poindre aujourd'hui aux mêmes endroits qu'hier, étaient là ; Jésus, qui les aimait, mêla son sang à leurs gouttes vermeilles, et le rouge-gorge de la légende, la colombe méditative du psaume, au besoin l'oiseau des nuits attiré par la grande ténèbre ont peut-être bercé sa mort.

Un vendredi de la Passion, à trois heures, me trouvant ainsi que souvent à la place même de la croix, sur la terrasse que je citais tout à l'heure, je vis dans l'air, tout à coup rempli, une nuée d'hirondelles qui enserraient de leur vol et de leurs cris l'espace d'alentour. La petite croix de fer hérétique du grand gibet était prise dans un réseau de fines trajectoires ; les cris aigus et fluets se croi-

saient en tous sens ; c'était une fête et c'était un rappel funèbre. Qui sait si au fond de son agonie Jésus n'entendit point et ne voulut point accueillir d'un triste sourire ce délicat et ardent cantique ?



Nous répétons le mot Calvaire et n'avons pas encore situé cette « montagne » qui prend dans nos souvenirs des proportions si puissantes. On ne voit pas bien où la loger dans ce que nous narrons, et le pèlerin non averti la logerait encore moins, sur place, proche le parvis médiéval qui y conduit.

C'est que le Calvaire n'est pas du tout une montagne, non pas même une colline, à moins qu'on ne veuille nommer colline ou montagne la taupinière du champ.

Si l'esplanade de cinquante mètres où s'ouvrait la porte d'Ephraïm n'avait pas été nivelée, — au fait, l'était-elle ? — on fût monté au Calvaire à partir de la ville haute sans s'en apercevoir, comme du carrefour Médicis, à Paris, à la « Montagne » Sainte-Geneviève. L'éperon calcaire dominait de cinq mètres à peine les chemins qui le contournaient ; un peu abrupt du côté de l'ouest, il mourait doucement à l'est et au sud-est, par où Jésus monta.

Tel quel, l'observatoire du Seigneur domine la ville. Le bois de justice dressé, son faite s'élevant

à deux mètres cinquante ou trois mètres encore au-dessus du sol, le regard pourra courir sur tout l'horizon.

Jésus verra devant lui la porte d'Ephraïm à 75 mètres, le Temple à 405, la tour Antonia à 350, le grand angle sud-est, ou *pinacle*, d'où Satan voulut le voir se précipiter, à 680.

Il discernera ensuite les pourtours, et ce seront, au nord-nord-est, presque au nord, les pentes du Nabi-Samouël, le *haut lieu* de Gabaon, où Salomon eut le songe de la sagesse, où la tragique Respha défendit ses fils suppliciés contre les vautours ; puis Maspha, lieu de culte des fidèles Macchabées, en attendant l'entrée à Jérusalem.

Au nord-est exactement, le Scopus, où Alexandre fléchit un jour devant la majesté du grand prêtre ; où campèrent, lorsque les temps d'Israël furent accomplis, Cestius Gallus et Titus ; par où s'avancèrent plus tard les soldats de Godefroy de Bouillon — accès solennel, point de mire du ravissement ou de la convoitise depuis les temps de Nabuchodonosor, de Sennachérib et de Téglaath-Phalasar.

A l'est, le Mont des Oliviers, qui tient dans la vie de Jésus une place quasi prépondérante, en raison de ce qu'évoquent ses premières assises, ses pentes, son sommet, ses alentours, ses villages, ses chemins. Aussi devra-t-on s'y attarder dans ces pages.

A droite du Mont des Oliviers, à travers la coupée du Cédron, un pli de désert brûlé et rigide, der-

rière lequel on sent la Mer Morte et l'on voit, frangé de brume à la base par ces eaux lourdes, le rideau des monts de Moab, qui ne se déchire pas. Là sont les souvenirs du grand jeûne, du baptême et de la voix céleste ; là le mont Nébo, où Moïse dort après sa lointaine vision ; là Machéronte, où la tête de Jean-Baptiste apparaît dans son plat comme dans une auréole ; là les antres où le bouc émissaire s'enfuyait, pourchassé en raison des crimes d'Israël comme Jésus pour les nôtres.

En avant, toujours en plein est, le Moriah, piédestal du Temple, avec le prolongement méridional que bordent le Tyropéon et la vallée de Josaphat, emplacement de la *Cité de David*.

A l'horizon de cette langue de terre immortelle, le village de Siloé, ancienne nécropole juive, et en arrière le Mont du Scandale, où les antiques *abominations* s'étaient étalées.

Enfin, de hautes collines barrent tout à l'ouest et déterminent, en heurtant ce qu'on appelle aujourd'hui le Mont Sion, le repli courbe de la vallée de Hinnon, ou Géhenne.

Tel est le lieu où Jésus vint au-devant de la mort.

L'aspect, à cette minute, en était sans doute triant ; mais nous savons que bientôt une sombre nuée s'étendit sur la terre. Dans les printemps palestiniens, la nuit se glisse ainsi fréquemment à la suite des heures radieuses. Au souffle redouté du désert, par le fait du démon aux ailes lourdes du

Styx assyrien, des nuages fuligineux s'amoncellent ; un combat se livre dans les hauteurs entre le vent d'ouest, humide et frais, et les haleines embrasées du Nedjed. Les ténèbres sévissent plus ou moins longtemps : image de ce qui se produisit, par on ne sait quelle voie providentielle, au moment de la grande mort.



Voici la croix. C'est une poutre équarrie, avec une pièce transversale. Elle peut avoir trois mètres de haut ; car Rome exhibe ses condamnés, pour l'exemple. Jésus fait allusion à cet exhaussement quand il dit : « *Si je suis élevé de terre, j'attirerai tout à moi.* » (Jean, XII, 32). D'une intention infamante il tire une gloire.

On ne pouvait indéfiniment allonger la poutre, car il la fallait solide et il était convenu que le condamné la portait. Il y avait une limite de poids ; il y avait des nécessités d'équilibre et de manœuvre ; engager l'épaule tout contre le croisillon était possible ; mais laisser traîner le bois par derrière n'eût pas été pratique.

Le gibet offrait peut-être, à bonne hauteur, une corne de bois (*antenna*) formant sellette, afin d'empêcher les mains et les pieds de se déchirer sous le poids ; mais ce détail n'est pas sûr (1).

(1) L'emploi de cet accessoire donnait lieu chez les Anciens à cette tragique expression : *chevaucher la croix, equitare crucem.*



On fait souvent reposer les pieds divins sur un socle en pente : c'est une pieuse invention que rien n'appuie. Jésus dut être cloué en ramenant les jambes assez haut pour que la plante fût à plat sur la poutre : position affreuse, mais qui de ce fait a toutes les chances pour soi.

Quelle espèce d'arbre eut l'honneur de fournir le bois où pendrait le Fruit excellent du monde, on ne sait trop, probablement un conifère.

Une légende voit dans un vallon au sud-ouest de la ville, au monastère grec de Sainte-Croix, l'endroit où l'Arbre fut cueilli ; mais tant de puérités fleurissent là qu'on ne songe guère à une adhésion sérieuse. En vérité, on ne voit pas bien ce qui pourrait nous renseigner. Un prétoire comportait un magasin de croix ; mais les provenances n'y avaient point d'étiquettes.

La liturgie est mieux inspirée, quand elle détache de ses origines matérielles un bois que pénètre désormais tant de spiritualité, et chante, dans son hymne du Vendredi Saint : « *Croix fidèle, arbre noble entre tous, arbre unique, nulle forêt n'offre ton pareil, de racine, de fleur ou de branche : doux bois, qui avec de doux clous portes un doux fardeau !* » Ce mysticisme attendri a plus de saveur que les racontars sur Lot plantant un arbuste, sur la reine de Saba le retrouvant comme seuil dans le temple de Salomon, etc.

Quand nous parlons de la croix comme d'un

bois, nous ne pensons plus à sa germination ni à son site ; son site est l'univers ; sa croissance date du *Sixième jour* ; à moins qu'on ne cherche l'un et l'autre au cœur du chrétien, quand il s'unit à son divin Maître. La croix est nécessaire au salut du monde : heureuses la terre et l'âme qui consentent à en faire les frais.



Le Calvaire déterminé et la croix décrite, tout n'est pas dit. Vers quel point de l'horizon le patient regardait-il ? Il est des auteurs mystiques pour orienter la croix dans le sens de l'occident — autant dire la *désorienter*. Leur pensée est de tirer à nous le regard qui recrée les êtres et d'infliger son délaissement à Israël, à l'ancienne loi. Cette idée *a priori* et quelque peu partiiale ne cadre pas avec le terrain.

En passant la porte d'Ephraïm, on avait en face de soi l'échine du Gareb, dont le Calvaire était une annexe : tourner le gibet à l'ouest, c'était le montrer à la butte et le cacher aux gens. Les flâneurs de la porte et ceux de l'esplanade musarde, les passants qui se croisaient à ce carrefour de routes fréquentées, les grappes de monde accrochées partout et les hôtes des tentes en plein vent disposées pour la fête eussent été frustrés ; l'exemple eût porté à faux ; l'érection de la potence et le service de l'exécution eussent été gênés ;

de toute manière c'eût été là du mauvais travail.

Non, Jésus faisait face à la porte par laquelle il était venu, par où venaient ses insulteurs et les friands de spectacle ; il s'offrait aux haineux et aux ricaneurs ; il se prêtait à la manœuvre du supplice et aux aises de ses tortionnaires, et, s'il faut invoquer des convenances morales, il regardait, lui, l'Homme nouveau, vers les origines, aux rives d'où vient la civilisation avec la lumière ; il s'orientait comme un chevet d'église, ayant devant lui le rempart désormais franchi, mais non pas renié d'un monde auquel il tenait encore, saluant de ses derniers regards le Temple, maison de son Père, et le soleil levant.

La croix est donc dressée au bon endroit, dans l'axe qui convient et selon toutes les règles. Le calcaire de la roche offre un bon scellement ; le poteau tient ; l'écriteau, maintenant, le surmonte. Celui qui doit mourir a été dépouillé de ses vêtements, ligoté d'abord, puis cloué. Sa couronne lui est restée, commentant, suppose-t-on, l'inscription dérisoire, mais au vrai consacrant Jésus roi des cœurs comme de l'univers.

Les premiers spasmes ont secoué la chair si atrocement meurtrie par la flagellation et par une nuit d'outrages ; la suspension a été rude ; le sang coule en minces filets des mains et des pieds, suinte du front, zèbre la poitrine et les membres au fil des lanières. L'étreinte cruelle ne permet

aucun mouvement ; mais l'âme est libre, et les grands frissons laissent à l'intelligence la plénitude de ses énergies.

Encore un peu de cette grande vie qui, dans l'étroite Judée, prend une ampleur universelle ! Encore quelques cris et quelques mots souverains ! Encore une plainte qui appelle la compassion de la terre pour nous la rendre en miséricorde et celle du ciel pour nous en céder le bienfait ! Et à travers tout, ce regard qui voit jusqu'au delà des choses, ce regard que nous suivrons autant que les nôtres peuvent porter, mais qui infiniment les distance, allant du monde visible et du spirituel même à leurs sources, aux profondeurs de Dieu !

Après l'érection de la croix, durant le saisissement que provoque, même chez des bourreaux, le spectacle d'une extrême douleur lorsqu'elle se déclare, le Calvaire s'immobilise un instant. Cette réaction est inévitable ; elle doit se produire chez le patient lui-même, comme une contre-partie passagère du subit émoi.

Recevant l'horrible choc : la croix tombant dans le trou du rocher et la membrure de l'arbre vivant tressaillant tout entière avec l'autre, le Crucifié accueille comme une sorte de repos l'ordinaire déchirement, le supplice continu qui ne montera qu'un peu plus tard à son paroxysme.

Les bruits de la ville arrivent en bouffée dans ce furtif silence ; des cris d'âniers s'intercalent

dans le vide des imprécations ; des chameaux passent, majestueux, avec leur charge, regagnant Jaffa ou Damas. Au loin, sur l'amoncellement des collines de sable, le vent soulève et chasse d'arides nuées ; Moab tend sa gaze mauve ; les figuiers sentent le miel ; au pied de la croix les fleurs rouges se multiplient lentement. La main de la mort, un instant hésitante, desserre un peu au sein de Jésus son étreinte farouche.

#### LE MAÎTRE OUVRE LES YEUX

## CHAPITRE II

### SION

Dans tout ce qui tombe sous son premier regard, Jésus peut contempler l'œuvre de son Père et l'amorce de son œuvre à lui. Mais j'imagine qu'un point de ce sol, particulièrement mystérieux, attire et retient sa méditation, comme il servit ici de point de départ au courant des âges.

Là-bas, au delà des remparts et de l'esplanade du Temple, entre l'actuelle mosquée El-Aksa et la Géhenne, descend, rapide et étroite, une langue de terre portant le nom d'Ophel (*tumeur*). L'espace qu'elle occupait mesurait environ huit hectares, dont quatre et demi — un peu moins que notre cour du Louvre — s'étendaient de la base à Gihon, la fontaine actuelle de la Vierge. Or, ce dernier espace, ou pour mieux dire encore sa portion de choix, formant acropole, portait, il y a trois mille ans, un nom qui devait aller s'élar-



gissant jusqu'à couvrir l'humanité et jouir, en l'un des sens qui lui seraient donnés, d'une fortune éternelle. Il s'appelait Sion.

Oui, la *Cité de David*, comme on la nomme tout de suite après l'exploit de Joab, la « métropole du Roi des siècles », comme la nommera plus tard saint Jean Chrysostome, mesurait en largeur environ 150 mètres à l'intérieur de son enceinte ; elle s'abreuvait à l'unique fontaine de Gihon ; pour être sûre de ne pas manquer, en cas de siège, de cet indispensable point d'eau situé hors de ses murs, elle avait percé un *sinnor*, canal intérieur secret, et c'est par là qu'un seul homme, alléché par les promesses de David, réduisit l'« imprenable » et certes toute minuscule citadelle.

Les grands noms couvrent parfois de petites choses ! Cette citadelle, elle seule, s'appelait tout d'abord Sion ; la ville ne prit part au vocable que par extension. La ville ! c'est-à-dire, sur quelque deux hectares, un tas de gourbis confondus avec les pentes, masures grises sur la terre grise, fourmilière sans l'auréole du pré.

Qu'on ne s'étonne pas ; il n'y a là rien de honteux. La vie n'est point, à ces époques lointaines, ni même aujourd'hui en ces régions, ce que supposent nos civilisations occidentales. On vit en plein air ; on se réunit à la porte pour les tractations ; on se disperse pour les travaux dans les vallées ou sur les pentes d'alentour ; on s'endort sous la protection des astres, à l'abri des roches,

dans des excavations naturelles, souvent dans de vieux tombeaux. On ne rentre chez soi qu'en passant ou en la toute mauvaise saison, et alors on s'y entasse.

Seules les autorités sociales et la Divinité sont logées au sens moderne du mot ; elles occupent la citadelle, qui est en même temps un temple et un palais, et dans ces conditions on n'a que faire de beaucoup d'espace. Ayant pour soi la nature, qui se prête ici aux humains avec quelque douceur, on voit dans son logis moins une habitation qu'une resserre et un refuge provisoire. La campagne est ouverte : la case se réduit et l'on en exige peu de chose. Le désert est grand : l'autre du lion peut être petit.

Et voilà donc, ô Maître, voilà tout effacée et timide, à sept cents pas de vous, masquée désormais par les magnificences hérodiennes, la terre où s'implanta cette tige de Jessé d'où vous deviez sortir. L'histoire qui partit de là ne devait plus arrêter sa course ; elle soulèvera au passage votre croix pour la porter jusqu'aux confins du monde, de là jusqu'en Dieu même. La Trinité porte le signe de la croix ; *au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit* nous signons nos poitrines ; l'histoire du monde s'insère par la croix dans l'histoire de Dieu.

Qu'elle est donc grande, au vrai, la petite colline fuyante, grande aussi l'aventure davidique, le coup

de main presque puéril auquel un homme suffit, et de ce point presque inétendu qu'est la Sion primitive, quelle vibration se propage dans l'espace et le temps !

La grandeur n'est pas dans l'étendue, mais dans ce qu'elle contient de céleste. En peu d'espace on put loger le Parthénon, le Panthéon d'Agrippa, la Cour des Lions, la Sainte-Chapelle. Les Pensées de Pascal ne tiennent pas beaucoup de place sur un rayon. La *Vision d'Ézéchiël* du Sanzio est une toile de trente-cinq centimètres. Que faudra-t-il pour que Sion soit la cité universelle et le rendez-vous des cœurs religieux de tous les temps ? que le Fils de l'Homme y soit prévu et que la croix au « doux fardeau » y projette son ombre.

Petit pays plus grand que le monde, tu contiens et nous donnes l'éternité.



De tous les points de la cité de David, dominée par le Moriah et les terrasses salomoniennes, on apercevait la maison de Yahvéh, comme du pied d'un glacier des Alpes on aperçoit, sur sa plateforme, les hauts séracs qui le couronnent de tours. Le fidèle Israélite disait de Sion : « *Dieu est au milieu d'elle* » (Ps. XLV, 6 et passim). Et comme la Sion jébuséenne avait été appelée cité de David à cause de sa conquête par le fils de Jessé, sa conquête par Yahvéh la fait appeler la Cité de

Dieu, et le psaume s'écrie avec allégresse : « *Elle s'élève gracieuse, joie de toute la terre, la montagne de Sion, vers le septentrion, la cité du grand Roi.* » (Ps. xvii, 3).

Israël sait qu'il est le peuple de Dieu, investi de promesses qu'il se précise mal, que bien des fois il matérialise, mais qui prennent, chez les meilleurs et toujours dans quelque coin des plus mesquines âmes, une valeur mystique.

C'est ce qui explique l'histoire de ce peuple, histoire paradoxale, où un groupe sans ampleur emplit tout des effets de sa présence et rayonne sur le genre humain.

Cette histoire se présente à l'incroyant même comme un mystère difficile à éluder. Un courant la traverse ; un but inconnu la dirige ; elle ne sait où elle va, mais elle va et elle le dit sans pénétrer clairement le sens de ses oracles. Un humble fait prend en elle une si haute portée morale qu'il en devient un symbole éternel ; le ciel et la terre s'y trouvent sans cesse mêlés ; des alliances se concluent entre ce qu'elle offre à tout instant d'atroce ou de puéril et des sublinités prodigieuses, et c'est une *histoire sainte*, même quand elle sombre en apparence dans l'horreur.

Toutes les contradictions se trouveront dans cette coulée de faits, parce qu'elles se trouvent dans le principe humain que Dieu utilise et auquel il laisse sa marque. Peuple hardi, turbulent, inquiet, violent et faible, idéaliste et séditieux ;

peuple de marchands et de prêtres, de prêteurs à la petite semaine et de héros ; peuple esclave et royal, routinier et pionnier de terres nouvelles, positiviste et en quête d'un Éden, étroit et universel, sordide et défenseur du pauvre, loqueteux et d'une fierté surhumaine, prophète et égorgueur de prophètes, vénérant ses oracles et tuant ceux qui les ont écrits, infidèle au nom d'une âpre foi en lui-même, souvent ami de ses bourreaux et toujours bourreau pour ses bienfaiteurs : tel est Israël.

Israël a le sentiment puissant et tenace de sa destinée ; pourtant il la trahit sans cesse et la défigure ; il est indomptable au point de résister à l'univers, et nul n'est plus servile et plus humble, un temps, dans la sujétion. Il est conservateur par excellence ; c'est le peuple qui n'évolue pas, qui dit toujours les mêmes paroles, fait les mêmes gestes, colle bout à bout des phrases contradictoires de ses livres plutôt que de les perdre, s'adonne aux mêmes rites privés ou solennels, vit des mêmes sentiments en tout petit nombre ; pourtant, il a cru à l'âge d'or, et tandis que d'autres le confinent en arrière, lui place l'âge d'or à la fois en arrière et en avant, et il y aiguise cette ardeur de pensée, cette véhémence des mouvements de l'âme qui met, en l'occasion, au niveau des grandes choses et qui fait chanter.

Ce gardien de l'unité de Dieu a-t-il assez commercé avec les idoles, montré de penchant pour

ces cultes voisins qu'il flétrissait d'avance farouchement, sentant que son salut ethnique et moral dépendait de Yahvéh seul ?

Dès le temps de Salomon, par complaisance pour les femmes étrangères de ce satrape sensuel, Israël tolère des lieux de culte païens près de sa nécropole. Le *Mont du Scandale* en est encore maintenant le témoin. Là s'établissent, en dépit de la constante protestation des prophètes, ces petits jardins sacrés offrant une dalle comme tapis de prière, des branchages décoratifs, des pendoques, un arbre rituel, une niche dans la paroi de rocher, contenant le simulacre.

Malgré tout, dans un milieu panthéiste, polythéiste et fétichiste qui l'enserrait de toutes parts, Israël préserva l'unité de Dieu ; il la transmet intacte à l'avenir ; ses prévarications soulignèrent son rôle et donnèrent occasion à ses porte-parole d'y insister davantage ; il promulgua la loi, les promesses et les espérances ; conscient du pacte, le rompant, le reprenant, infidèle à la fin, il est somme toute l'intermédiaire grâce auquel est scellé, en une histoire élargie où Israël s'absorbe en l'humanité même, un pacte éternel.



Il est remarquable que l'histoire de la croix et de ses suites soit inscrite tout entière aux livres hébreux, et que Sion ne soit pas seulement le lieu

des préparations, mais aussi celui des divinations et des annonces. Israël pressent et prévoit ; un esprit dominateur des temps est inclus dans son génie religieux, et son Yahvéh lui parle à l'oreille.

Sous le calame des prophètes, des psalmistes, des chroniqueurs, des sages et des législateurs, l'histoire anticipée de ce jour et du jour éternel qui en dépend se détermine phrase à phrase, trait par trait, sans cohérence apparente et comme au hasard, mais de telle façon que le fait réveillant tout à coup et coordonnant tous les souvenirs, une description en surgit complète et saisissante, à la gloire de ces voix lointaines.

L'arrivée du Messie, ses caractères, son rôle, sa vie, sa mort, sa résurrection, sa gloire, son règne éternel sur le peuple des élus sont signifiés avec clarté en maintes sentences rapides. Quelques textes groupés suffiraient à le faire voir.

*« Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le bâton de commandement d'entre ses pieds jusqu'à ce que vienne le Pacifique. C'est à lui que les peuples obéiront. »*  
Genèse, XLIX, 10.

*« Et toi, Bethléem Ephrata, petite entre les milliers de Juda, de toi sortira pour moi Celui qui doit dominer sur Israël et dont l'origine remonte aux temps anciens, aux jours de l'éternité. »*

Michée, VI, 2.



*« Une Vierge concevra et enfantera un fils, et il sera appelé Emmanuel (Dieu avec nous). »*

Isaïe, VII, 14.

*« Un petit enfant nous est né ; un fils nous a été donné. L'empire a été posé sur ses épaules. Et on le nomme Conseiller admirable, Père éternel, Prince de paix. »*

Isaïe, IX, 6.

*« Voici que j'enverrai mon messager qui préparera le chemin devant moi. Aussitôt entrera dans le Temple le Seigneur que vous cherchez et l'Ange de l'alliance que vous désirez. Voici qu'il vient. »*

Malachie, III, I.

*« Les temps à venir couvriront de gloire la terre voisine de la mer (la Galilée), le pays d'au delà du Jourdain et le district des Gentils. Le peuple qui marchait dans les ténèbres verra une grande lumière. »*

Isaïe, VIII, 23, IX, 1.

*« Alors, les yeux des aveugles s'ouvriront, les oreilles des sourds entendront, le boiteux sautera comme un cerf et la langue du muet sera joyeuse. »*

Isaïe, XXXV, 5-6.

*« Voici mon Serviteur, je le soutiendrai ; mon Élu, en qui je mets ma complaisance. J'ai placé mon Esprit sur lui : il annoncera la justice aux nations. Il ne criera pas ; il n'élèvera pas la voix*

*et ne la fera pas entendre dans les rues ; il ne brisera pas le roseau cassé et n'éteindra pas la mèche qui fume encore. »*

Isaïe, XLII, 1-3.

*« Sois transportée d'allégresse, fille de Sion ! Éclate en cris de joie, fille de Jérusalem ! Voici que ton Roi vient à toi, juste et victorieux, humble et monté sur un âne, sur un ânon, le petit d'une ânesse. »*

Zacharie, IX, 9.

*« Celui-là même qui était mon ami, qui avait ma confiance et qui mangeait mon pain lève le talon contre moi. »*

Ps. XL, 10.

*« Ils pesèrent mon salaire, trente sicles d'argent. Et Yahvéh me dit : Jette-le au potier, ce prix magnifique auquel ils m'ont estimé. Et je pris les trente sicles d'argent et je les jetai dans la maison de Yahvéh au potier. »*

Zacharie, XI, 12.

*« De faux témoins se lèvent ; ils m'accusent de choses que j'ignore ; ils me rendent le mal pour le bien. »*

Ps. XXXIV, 11.

*« J'ai livré mon dos à ceux qui me frappaient et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe. Je n'ai pas détourné mon visage des opprobres et des crachats. »*

Isaïe, L, 6.

*« Ils mettent du fiel dans ma nourriture, et*

*pour étancher ma soif ils m'abreuvent de vinaigre. »*  
Ps. LXVIII, 22.

*« Tous ceux qui me voient se moquent de moi. Ils ont la raillerie sur les lèvres et ils branlent la tête. « Il s'est confié à Yahvéh, qu'il le sauve ; qu'il le délivre, s'il l'aime »... Je suis comme l'eau qui s'écoule, et tous mes os sont disjointes... Une troupe de scélérats m'assiège ; ils percent mes mains et mes pieds, je pourrais compter tous mes os. Et eux me regardent et me considèrent ; ils partagent entre eux mes vêtements et tirent ma tunique au sort. »*  
Ps. XXI, 8-19.

*« Il a porté nos souffrances et il s'est chargé de nos douleurs. Nous l'avons considéré comme puni, frappé de Dieu et humilié ; mais il était blessé pour nos péchés, brisé à cause de nos iniquités ; le châtiment qui nous assure la paix est tombé sur lui, et c'est par ses blessures que nous sommes guéris. »*  
Isaïe, LIII, 4-5.

*« Tu ne laisseras pas mon âme dans le séjour des morts ; tu ne permettras pas que celui qui t'aime voie la corruption ; tu me feras connaître le sentier de la vie. »*  
Ps. XV, 10.

*« Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis l'escabeau de tes pieds. »*  
Ps. CIX, 1.

*« Je lui donnerai en partage la multitude des nations. Il distribuera la dépouille des forts, parce qu'il a livré son âme à la mort et qu'il a été mis au nombre des scélérats. »* Isaïe, LIII, 12.

*« Lève-toi, Jérusalem ; sois éclairée, car ta lumière arrive et la gloire de Yahvéh se montre sur toi. Vois, les ténèbres couvrent la terre et l'obscurité les peuples ; mais sur toi Yahvéh se lève, sur toi sa gloire apparaît ; les nations marchent à ta lumière et les rois à l'éclat de tes rayons. Jette les yeux tout autour et regarde, tous s'assemblent et viennent vers toi. »* Isaïe, LX, 1-4.

*« Je regardais, la nuit, la vision, et sur les nuées venait comme un Fils de l'Homme. Il s'avança jusqu'à l'Ancien et lui fut présenté. Et il lui fut donné puissance, gloire et règne, et tous les peuples, toutes les nations, toutes les langues le servirent. Sa domination est une domination éternelle, qui ne lui sera point ôtée, et son règne ne sera jamais détruit. »* Daniel, VII, 13-14.

Il est certain que Jésus en croix pensait à ces choses. Son cri de détresse : *« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »* est le début d'un long psaume prophétique dont sont tirées plusieurs des phrases précédentes. Jésus se nourrit des oracles anciens et les proclame ; il les commente dans les synagogues ; il les explique aux

siens ; il en fera pour les disciples d'Emmaüs une gerbe complète. Et de même qu'il se rattache aux prophéties que sa mission réalise, à son tour il plonge son regard dans de mystérieux lointains. Les temps qui arrivent lui apparaissent présents ; en remontant dans le passé, il rencontre l'avenir sur sa route, parce qu'il circule dans l'éternité. Ce qu'il doit faire et souffrir était noté d'avance au livre éternel, et, sur la terre, des hommes l'avaient consigné par écrit ; mais ce qui en doit résulter n'était pas moins prévu, et il le voit avec les voyants ; à son tour il prophétise.

Un artiste, James Tissot, a figuré ce fait en représentant Jésus en croix fixé dans une espèce d'extase ; autour de lui, faisant cercle et soulevant à deux mains leurs rouleaux, se rangent tous les annonciateurs anciens, y compris ceux qui au Thabor, sous la nuée de gloire, avaient comme réglé avec lui l'événement alors à venir. Ces témoins semblent dire : Voici, l'événement coïncide avec la parole ; le temps est fidèle au temps ; la Providence dit, et puis réalise ; Dieu vient à la rencontre de Dieu.

Et voici que d'un tendre regard Jésus couvre cette petite Sion effacée, déjà peut-être un peu délaissée, et qui sert de lien mystérieux entre les deux mondes.

Il y reconnaît ses origines, puisque le berceau de sa race s'y établit et que sa royauté spirituelle

trouve son type dans le conquérant et le souverain de cette petite contrée symbolique, dans le vainqueur de Goliath, dans le père douloureux et miséricordieux d'Absalom, dans le zélateur du culte de Dieu et l'interprète sublime des âmes religieuses de tous les siècles.

Aux deux extrémités de l'arbre généalogique où fleurit la croix, il y a David et Jésus, il y a l'expression et le fait, il y a l'annonce et le sacrifice. Ce que déclare dans l'exaltation le psalmiste heureux, le Christ souffrant le réalise. Dans la vision de Booz, tout se résume à bon droit en cette opposition simple et grande :

En bas chantait un roi ; en haut mourait un Dieu (1).

(1) *La Légende des siècles*. Booz endormi

## CHAPITRE III

### LA MAISON DE SON PÈRE

Si tout Israélite pieux contemplant Jérusalem n'y voyait pour ainsi dire que le Temple, on doit penser que Jésus, zéléteur vrai et prosterné devant son Père en une constante adoration, fixait du haut de la croix ce point unique avec un culte ardent, doublé d'une profonde douleur.

Se trouvant placé à l'ouest et orienté à peu près comme le Temple, il voyait celui-ci de dos ; en cette saison, vers la fin du jour, l'ombre de sa croix, en se prolongeant, eût couvert exactement l'édifice sacré et au delà l'autel. Ces frappantes supputations sont faciles à vérifier sur place ; elles ne comportent aucune fantaisie, interdite en pareille matière.

Maintenant que voici dressé l'autel universel et que la réalité figurée là-bas s'y installe pour la vie du monde, l'ombre peut s'allonger et gagner



peu à peu les présages. Ce qui était caché dans ce Temple encombré de symboles, la croix nous le révèle ; la prophétie obscure est manifestée ; le prélude s'éteint dans le silence précurseur de l'éternel cantique, et la forteresse religieuse d'Israël, qui occupe encore l'un des plateaux de l'histoire divine dans le monde, cède lentement au poids de l'humble et invincible bois.

On pourrait donc penser que cette *Cité du Grand Roi*, devenue pour lui la cité de la mort et, pour l'univers religieux, la cité de la ruine n'excite plus dans son cœur qu'aversion et mépris. Certains l'ont cru ; leur illusion oppose au Berger sublime la bergerie dans le premier de ses habitats, le nouveau Testament à l'ancien qui en est la racine, et comme Dieu à Dieu dans la personne du Christ et de Yahvéh. Écartons ces pensées trompeuses.

Assurément le Temple est condamné, la Loi est abrogée, l'Occident va succéder à l'Orient dans une grande part de son rôle ; mais Jésus peut-il oublier que ce milieu prévaricateur et infidèle jusqu'au déicide a été durant plus de mille ans le « *tabernacle de Dieu au milieu des hommes* », le palladium de l'humanité et, pour sa marche vers ses fins, un abri provisoire sans doute, mais authentique ?

Lui-même, le Fils de l'Homme, ne doit-il rien à ce lieu de culte où il vint si souvent depuis son tout jeune âge, où il donna à douze ans son pre-

mier enseignement, où il accomplit strictement la loi, depuis le jour où sa mère le porta, obéissante, à la porte de Nicanor, lui fit gravir les quinze degrés circulaires et racheter sa frêle vie avec deux colombes ?

Que de fois il s'est promené sous le *Portique de Salomon* qui aligne là-bas devant lui ses colonnes luisantes, et dont le pavage étincelle aux feux du midi ! Il enseignait là « *avec autorité* », abordant les groupes, accueillant les questions ou rétorquant les arguments des docteurs. Il s'asseyait parfois sur le sol, l'auditoire autour de lui, à la façon des rabbis. Il allait aussi se poster dans le parvis des Femmes, proche du gazophylacium où se versaient les offrandes, sur le passage des sanhédrites se rendant à leur salle du conseil parfois suivis de quelque accusé, comme cette femme adultère qu'il sauva.

Jésus priait avec ardeur dans le lieu saint de sa race. Ne définissait-il pas lui-même le Temple une « *maison de prière* ? » N'y était-il pas monté à toutes les grandes fêtes, afin d'*offrir ses vœux au Tout-Puissant*, selon le langage davidique ? Il y voyait ainsi que tous une image du ciel ; il lui donnait le même nom ; quand il disait : *La maison de mon Père*, on ne pouvait savoir aussitôt s'il s'agissait de la demeure éternelle ou de l'atrium du temps.

L'épisode des vendeurs chassés, où certains ne voient qu'un acte de colère, en est un en effet,

mais de colère aimante et combien respectueuse dans sa source ! Lui qui y venait d'ordinaire en docteur vient cette fois dans le parvis en juge et en maître ; mais pourquoi régenter ce domaine et en purifier l'accès, s'il ne l'aimait pas ?

Que notre esprit n'hésite point ; Jésus aime ce Thabor de pierre où son Père apparut en gloire aux yeux de trente générations comme lui-même sur la sainte montagne.

Ces pierres dorées par les longs soleils, ces cuivres verdis aux pluies diluviennes, puis mordorés par l'été incandescent resplendissent pour Jésus comme pour l'heureux pèlerin accouru à la pâque ; leur éclat l'attendrit et le désole ; il voudrait y jeter un voile de deuil comme sur nos croix du Vendredi Saint ; il leur consacre un attachement triste, car il compare dans sa pensée l'orgueil d'aujourd'hui à la détresse et à la catastrophe de demain.

Jésus a admis, avant de la remplacer pour son impénitence, toute l'organisation religieuse de son peuple. « *Ils sont assis sur la chaire de Moïse, disait-il des scribes et des pharisiens, faites donc et observez tout ce qu'ils vous disent, et ne faites pas ce qu'ils font.* » (Matt. xxiii, 2). Et du régime lui-même il disait : « *Ne croyez pas que je sois venu abolir la loi et les prophètes ; je ne suis pas venu les abolir, mais les accomplir.* » (Matt, v, 17).

L'accomplissement d'une institution, c'est son progrès, fût-ce au delà d'elle-même. Le judaïsme

tel qu'il était ne pouvait pas durer, puisqu'il n'était qu'un chemin. Son devoir, le Christ venu, était d'abdiquer entre les mains du Christ, de se renouveler à sa parole et selon son esprit, d'entrer ainsi dans une voie nouvelle, mais en continuité avec la voie ancienne, comme font une larve ou une chrysalide qui se métamorphosent.

C'est là une mort si l'on veut, mais une mort glorieuse, une mort qui est une survie et dans laquelle toutes les âmes qui y consentent, toutes les autorités qui se transforment ne peuvent que jouir d'une surélévation insigne et non d'un déclin.

On voit fort bien Israël acclamant son Christ, ses chefs donnant l'exemple, ses pontifes revêtant le sacerdoce nouveau, son sanhédrin se transformant en concile, ses docteurs devenant tous, comme Paul, des maîtres d'Évangile et des apôtres auprès des Gentils, et, en conséquence, le Temple, investi d'une nouvelle consécration et d'un rôle plus ample, s'élevant à la dignité de première église chrétienne, de temple au sens plein du mot. Son *Saint des Saints*, vide jusqu'ici comme un lieu d'attente, eût accueilli désormais le vivant et éternel Saint des Saints.

On ne peut douter que tel fût l'idéal de Jésus, lui qui depuis si longtemps procurait à ce tabernacle inconscient la présence réelle. Songe-t-on que le Temple, Jésus présent, était de ce fait un lieu consacré ? Il n'avait qu'à le demeurer, à faire se succéder la présence physique du Christ et

sa présence sacramentelle, à laisser se clore la série des évolutions qui de la pierre arrosée d'huile par Jacob aux autels catholiques fait l'unité du culte *en vérité*.

De quelle Jérusalem la chrétienté n'eût-elle pas alors joui ! Cette Jérusalem eût été moins attendrissante à certains égards que la nôtre, mais combien plus glorieuse pour ses fils et plus honorable à l'humanité ! Ce ne serait pas la Mosquée d'Omar qui trônerait aujourd'hui sur l'esplanade salomonienne, ce seraient les portiques saints devenus de magnifiques allées pour nos processions eucharistiques, ce serait le pylône qu'enfumait l'autel et qu'envelopperaient des volutes de pur encens.

Car il est évident que dans cette hypothèse, la Jérusalem antique n'eût point péri. Sa chute est nettement annoncée comme une sanction providentielle. La « poule » ayant ses poussins sous ses ailes les eût défendus, et ni l'aigle romaine ni aucun des vautours en quête de proie dans le monde de son triomphe ne les eût ravis.

Hélas ! semblable en ce fait à la plupart des pouvoirs religieux ou politiques, Jérusalem ne se rendit point ; elle ne sut point reconnaître, si ce n'est en quelques-uns de ses fils sans autorité sociale, « *ce qui pouvait lui procurer la paix* », et bientôt elle succombera à la guerre. Son refus d'évoluer équivalait pour elle à un arrêt de destruction ; car le Dieu qui jusqu'à ce jour l'habitait en symbole ayant daigné y venir de sa personne et

s'en trouvant rejeté, cette maison de Dieu ne sera plus, de toute façon, qu'une maison déserte, promise à la ruine. Ce qui chasse Dieu est destiné à périr.



Devant ce Temple moribond, Jésus, mourant aussi, n'a-t-il pas un de ces longs retours de pensée qui chez le mourant accompagnent d'ordinaire les affres ? Quelle longue histoire va prendre fin avec ce Temple fameux, qui sous trois formes successives a su renaître ! Temple de Salomon rêvé déjà par David, Temple de Zorobabel après la captivité, Temple d'Hérode le Grand au moment où le peuple esclave de Rome va devenir esclave de tous, c'est la figure d'Israël en tous ses états, gloire et détresse, fidélité et crime.

L'antique Jébus, devenue cité de David, avait vu tout de suite modifier le régime religieux d'Israël, jusque-là peu sédentaire. Yahvéh se contentait autrefois d'un sanctuaire portatif, la Tente sacrée ou *Tabernacle*, qu'on appelait aussi *Tente de Réunion* (de Yahvéh avec son peuple) ou *Tente du Témoignage*, à cause des tables de la loi qui y reposaient.

Mais maintenant qu'Israël s'établit solidement dans sa capitale, que le roi a, lui le premier, sa maison de cèdre, il ne conviendrait pas que Yahvéh demeurât à Jérusalem un nomade. L'an-

tique Tente enracinée dans la montagne et acquérant la stabilité fixera le peuple en se fixant elle-même.

David avise donc le *haut lieu* où se dressera le nouveau sanctuaire ; il achète l'aire d'Ornan, le Jébuséen, et y érige aussitôt un autel.

Cette première installation est déjà un progrès par rapport aux anciens sanctuaires sémitiques. L'ancien Sémite se contentait d'un Haram ou enceinte sacrée, propriété du dieu soigneusement délimitée, le plus souvent enclose d'une muraille basse ou d'une haie ; il dressait là, sans autre dispositif, sa pierre sacrée, et sans doute le lieu choisi était toujours signalé par quelque particularité naturelle : éminence, fontaine, arbre remarquable, etc. ; mais l'installation n'avait aucun caractère architectonique. L'autel est une étape, en attendant l'édifice.

Au moment où David aménage l'aire d'Ornan, le Tabernacle et l'autel des holocaustes occupent Gabaon ; l'arche d'alliance est à Jérusalem, dans sa tente provisoire. C'est seulement en 1013 avant Jésus-Christ, sous le règne de Salomon, que seront entrepris, selon ce qu'avait dit le prophète Nathan, les travaux du premier Temple.

Salomon n'avait aucun moyen d'édifier par lui-même un monument somptueux. Il avait de l'or, du bétail, des moissons et de l'orgueil ; il n'avait ni matériaux de choix, ni ouvriers habiles, ni la moindre notion d'art. Il s'adressa aux Tyriens,



qui disposaient de toutes les ressources nécessaires et combinaient dans leurs conceptions architectoniques et décoratives l'art de l'Égypte avec celui de l'Assyrie.

En sept ans (1006-1013), la maison de Yahvéh fut prête. Elle se composait essentiellement, comme tous les temples égyptiens, d'un *Vestibule* ou pylône, d'un premier lieu sacré, le *Saint*, et d'un réduit plus sacré encore, inaccessible, sauf une fois l'an et pour le seul grand prêtre : le *Saint des Saints*. Un certain nombre de chambres accessoires étaient destinées aux services, et tout autour, à une certaine distance, devait régner un ensemble de portiques hypostyles qui ne furent achevés que beaucoup plus tard.

Sous le Haram salomonien, on avait creusé des citernes pour le service du personnel et des sacrifices ; on avait disposé pour les ablutions un grand bassin de bronze appelé *Mer d'airain*, imitation des piscines de Suze ; et finalement le souverain s'était logé, ainsi que la reine, à côté de son Dieu.

L'œuvre ainsi réalisée par Salomon était grandiose, bien qu'elle dût un jour être dépassée. Il est à remarquer que sa géométrie n'avait rien d'arbitraire ; elle répondait à cette symbolique des nombres qui s'ajoutait, en Égypte, à la symbolique des formes et des mots. Les dimensions adoptées pour les diverses parties étaient comme les éléments de problèmes arithmétiques dont l'en-

semble était la solution. La coupe transversale de l'édifice était basée sur le triangle équilatéral, et sa coupe longitudinale sur le triangle rectangle « parfait », le plus beau de tous au dire de Platon, celui dont les trois côtés sont représentés par les nombres 3, 4 et 5.

Quant à la décoration, elle était faite de lambris sculptés et lamés d'or selon l'usage babylonien, de revêtements de cèdre et de cyprès prodigués partout, y compris sur les dalles, d'étoffes précieuses, d'un mobilier sacré presque tout en or : tables pour les offrandes, chandeliers, kéroubim aux ailes étendues en bois plaqué d'or, etc.

Cet édifice dura tel quel un peu plus de quatre siècles ; l'Israélite en était fier à un degré que nous ne pouvons soupçonner ; il y voyait « *la joie de toute la terre* », et à l'orgueil national s'ajoutait, chez les gens pieux, la douceur de voir leur Dieu ainsi glorifié. Aussi confondaient-ils volontiers leur amour du Temple et leur aspiration vers Dieu même : « *Que tes demeures sont aimables, ô Yahvéh ; mon âme s'épuise en soupirant après les parvis de Yahvéh ; mon cœur et ma chair tressaillent vers le Dieu vivant.* » (Ps. LXXXIII, 2).

En 588 avant notre ère, le roi de Chaldée Nabuchodonosor vint pourtant détruire et profaner la merveille ; cinquante-deux ans après, la délivrance de Jérusalem par Cyrus permit à Zorobabel d'en relever les ruines. La reconstruction en plus petit,

bien que sur les fondements primitifs, exigea vingt ans (536-516) et le rempart ne put être rétabli par Néhémi qu'en 445.

La destinée du Temple en était là quand Pompée prit Jérusalem et quand à sa suite Hérode vint s'y installer. Le meurtrier usurpateur avait tant à se faire pardonner qu'il cherchait par tous les moyens à se concilier le peuple juif et notamment la caste sacerdotale. Il amoncela durant près de trois ans les matériaux nécessaires ; il établit un plan où les dispositions anciennes et par conséquent, en quelque mesure, le style même étaient respectés, mais où prédominait dans l'ensemble la technique gréco-romaine.

Quand tout fut prêt. Hérode se mit à l'œuvre. Dix mille ouvriers furent employés aux constructions, sous la direction de mille prêtres, qui seuls pouvaient travailler dans le *Saint* et le *Saint des Saints*. Au bout de dix-huit mois, le Naos était achevé et l'on fit la dédicace ; huit ans furent ensuite consacrés aux parvis et aux portiques, et les travaux accessoires durèrent jusque sous Agrippa, en l'an 64 après Jésus-Christ, c'est-à-dire jusqu'au seuil de la ruine totale.

Le Temple hérodien, dans son ensemble, répond à une conception architecturale grandiose : enceintes concentriques à des étages différents, remparts échelonnés stylisant la montagne et, en

pointe, un pylône qui est comme un mâle rocher.

L'effet, de loin et par une belle lumière, est prodigieux. Le marbre blanc des murailles, orné d'argent et d'or, paraît « une neige étincelante ». Au lever du soleil, le spectacle, du Mont des Oliviers, provoque un éblouissement ; les toits dorés, les portes, les ornements, la vigne d'or qui serpente au long du pylône, flamboient ; la fierté brûle au cœur de l'Israélite pèlerin, et sans doute il murmure le verset du psaume : « *De Sion, beauté parfaite, Dieu resplendit.* » (Ps. XLIX, 2).

Quand les foules montent de tous côtés pour les fêtes, s'engouffrent dans les portes et envahissent les parvis ; quand les prêtres officient et circulent, que les docteurs discutent par groupes au milieu de leurs disciples occasionnels ou accoutumés, que le sanhédrin délibère, que sous les portiques des gens amènent des bœufs, des brebis, des chèvres, des agneaux aux sacrificateurs ; quand des lépreux viennent se faire purifier et des maris inquiets soumettre leur femme à l'épreuve de *l'eau d'amertume* ; quand les changeurs, les marchands de colombes et de gâteaux font leur commerce animé, cette masse prend vie avec une intensité qui augmente sa force expressive.

Les crépitements du feu, les cris d'animaux, les bruits de voix et de pas et le son des trompettes sacrées traversent tous ces espaces et toutes ces bâtisses ; c'est un bûcher de marbre, de chair vive et de sons ; tout monte, et la base véritable du

Temple n'est pas le Haram ou le Moriah en ses premières assises, ce n'est pas même Jérusalem, voire la Palestine, c'est tout le monde juif, proche ou dispersé, qui trouve en ce sanctuaire son sommet spirituel, son acropole à la fois religieuse, civile, politique, économique et intellectuelle.

Aggée avait dit du second Temple : « *La gloire de cette maison sera plus grande que la première.* » Hérode a cru réaliser à lui seul cette partie de l'augure. Le prophète avait ajouté : « *Et c'est dans ce lieu que je donnerai la paix.* » En cela, c'est Jésus qui est chargé de justifier l'oracle, et sa douleur achète notre paix.



On ne se lasse point d'approfondir les sentiments qui peuvent animer le Seigneur souffrant devant l'ensemble monumental et mystique offert à sa contemplation suprême.

Ce Temple où fume encore l'encens adorateur, où retentissent les psaumes, où des rites jadis pleins d'une vie mystérieuse empruntée à la sienne achèvent de mourir, Jésus l'abandonne. Il s'est enrichi, ce collecteur puissant de toutes les ressources nationales ; mais il est déchu de son antique splendeur de prière ; il est devenu un palais ostentatoire, une façade d'hypocrisie ; sa blancheur marmoréenne est l'un de ces badigeons qu'on prodigue aux tombeaux et qui cachent d'impurs osse-

ments. Les pharisiens en font un lieu de dispute, de sourdes rivalités, de compétitions sournoises ; d'autres le changent en un lieu de négoce et de rapine, en une « caverne de voleurs ».

De plus, établi comme le vestibule du vrai temple, de même que les temps où il florissait étaient le vestibule des siècles chrétiens, sa résistance le condamne.

Depuis longtemps le verdict a été porté éventuellement ; Israël fut averti. Combien de fois les prophètes n'ont-ils pas dit ce que l'un d'entre eux proféra et figura avec une énergie farouche ! « *Je briserai cette ville, dit Jérémie, comme on brise une cruche d'argile qu'on ne peut plus réparer* », et ce disant il brise avec violence une cruche qu'il a apportée, en présence des anciens du peuple et des prêtres.

Au dernier jour des prophéties et à l'aube des réalisations, Jean-Baptiste à son tour est venu dire : « *La hache est à la racine de l'arbre* ».

Restait que Jésus lui-même avertît une dernière fois les prévaricateurs et prévînt ses disciples avant le choc suprême. Il l'a fait avec une solennité qui doit donner à son regard d'aujourd'hui une part de sa grandeur triste, mais aussi, je pense, un peu de sa douceur : s'irrite-t-on et peut-on se montrer dur à l'égard d'un condamné ?

On se rappelle l'épisode récent. En un de ces jours de lassante dispute qu'il allait terminer dans

la paix de Béthanie, Jésus, sortant du Temple, est interpellé par l'un des Douze, qui tout à coup, saisi d'une admiration naïve, dit en montrant la colossale bâtisse : « *Maître, vois quelles pierres et quelles constructions !* » Jésus répond : « *Tu vois toutes ces choses : il n'en subsistera pas pierre sur pierre qui ne soit renversée.* » (Marc XIII, 1).

Un silence de foudre semble succéder à ces paroles. Les Douze sont interdits ; le groupe descend au Cédron et remonte la pente des Oliviers sans proférer une parole. Arrivé près du sommet, Jésus s'arrête ; il se retourne ; il fait asseoir les siens, et là, en face de la montagne de pierre en apparence éternelle, écartant le voile de gloire que le couchant jette sur Jérusalem comme une promesse trompeuse et l'auréole qu'il fait au Temple en avant de l'horizon lumineux, il prononce le discours de la fin : « *Prenez garde qu'on ne vous séduise...* » (Marc, XIII, 15).

Ce discours est circonstancié ; on y voit les approches du drame, ses péripéties et sa conclusion. Les signes, les faits, les suites, rien n'y manque, et le contenu de la prophétie est si redoutable qu'il peut servir de symbole et donner occasion à la description par Jésus d'un cataclysme plus vaste et plus décisif encore, celui de la fin des temps.

Quand se produira ce dernier événement, nul ne le sait « *pas même le Fils de l'Homme* » (Matt. XXIV, 36) ; mais la chute de Jérusalem et



du Temple ne tardera point : « *Cette génération ne passera pas que toutes ces choses n'arrivent.* » (Matt. xxiv, 34). D'ici à moins de quarante ans, l'épée nue que David vit aux mains de l'ange, sur l'aire d'Ornan, alors qu'il rêvait d'apaiser la colère de Yahvéh en lui bâtissant un temple, va se mettre à l'œuvre et envelopper dans son terrible moulinet tout ce qui a vie et forme, en la ville rebelle.

Des mains juives la seconderont. Les premières atteintes auront lieu lors de la guerre civile entre Éléazar, Jean de Giscala et les Iduméens de Simon. Les Romains ne surviendront qu'ensuite ; mais alors ils saperont tout ; le feu et la pioche viendront à bout de ces inébranlables assises, et quand Julien l'Apostat tentera de les redresser, son effort n'aboutira qu'à réaliser plus littéralement ce qu'avait dit Jésus : « *Il ne restera pas de tout cela pierre sur pierre.* »

Oh ! que Jésus doit porter avec mélancolie son dernier regard sur cet espace animé et florissant, sur cette ville grouillante, sur ces portiques et ces tours d'une si noble solennité ! Il voit le jour où le désert envahira l'esplanade, la plaine et les deux longues collines sur lesquelles s'étage la ville, où tout ce qui brille maintenant ne sera plus qu'un immense abandon encore visible, où ce qui reste de Sion, là-bas, derrière la Basilique orgueilleuse, donnera l'impression d'une ville retournée, dont le sol émerge et dont la vie s'abîme sous la terre. Plus rien que des grottes et des trous de sé-

pulcres, et du silence, et de la cendre, et l'effacement qui est la mort des ruines.

« Je regardai la terre, elle était vide ; les cieux, ils étaient sans lumière. Je regardai les monts, et je les vis trembler, et toutes les collines s'ébranlaient. Je regardai : il ne restait point d'homme, et tout oiseau du ciel avait fui. Je regardai : la campagne, un désert ! toutes les villes détruites par Yahvéh, par sa colère ardente ! » (Jér. IV, 23-26).

Il en sera de Jérusalem comme de Haï, sous Josué, réduite à un éternel sépulcre. La vallée qui se creuse sous le Temple sera de plus en plus « la grande région de la mort » (Jér. xxxi, 40). Le Temple même : une grande tombe assiégée d'autres tombes qui élargiront leurs cercles jusqu'à couvrir, après les avoir escaladées, les collines d'alentour. Remous de tombes, vagues de mort, tempête de cendre...

Tout le bruit des parvis se taira ; tout ce mouvement tumultueux ne sera plus que paix morne ; les herbes folles pousseront, entre des pavés frustes, à la place du *Saint des Saints*. Au-dessus du rocher où trône l'autel des holocaustes, un dôme musulman viendra un jour se poser comme une interdiction hautaine : défense à Israël d'adorer, là où il trahit !

Israël en sera réduit à venir pleurer et psalmodier en se dandinant contre un débris de l'enceinte extérieure ; le « mur des pleurs » sera sa conso-

lation, et l'étranger rira en contemplant ce reste abâtardi de Sion autrefois la sainte.

Durant ce temps, le Crucifié qui regarde aujourd'hui avec des yeux injectés de sang, qui frémit, qui parfois semble s'affaïsser et laisser la nuit envahir son âme, puis de nouveau jette un regard ardent, ce supplicié aura grandi ; l'Arbre planté sur l'humble tertre aura enfoncé ses racines au cœur de la terre ; ses rameaux envahiront le ciel, et une grandeur spirituelle bienfaisante à tout l'univers prendra la place enlevée aux grandeurs passagères et prévaricatrices, aux coupables grandeurs de chair.

Jésus est la pierre angulaire d'un Temple nouveau, *qui n'est pas fait de main d'homme*. « *La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs va devenir la tête d'angle* », (Actes, IV, 11), et « *personne ne peut désormais poser d'autre fondement que celui qui a été posé, et qui est le Christ Jésus* ». (I Cor, III, II).

## CHAPITRE IV

### LE CÉNACLE

#### I

« *Jésus, sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde à son Père, lui qui avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin.* » (Jean, XIII, 1). Ce tendre et sublime prélude est celui qui convient toutes les fois qu'on parle des scènes du Jeudi Saint et de celles que la communauté de lieu y rattache.

Cette « fin » de l'amour eut pour théâtre ce que nous appelons le *Cénacle*, c'est-à-dire une salle haute du mont Sion située, par rapport à la croix, tout à fait au sud, à l'extrême droite de Jésus, à une distance de 790 mètres.

À ses tout premiers débuts, la tradition chrétienne met les disciples en possession de la maison

où avaient eu lieu l'institution eucharistique et la Pentecôte.

On s'est demandé à vrai dire si ces deux événements eurent le même théâtre. On en pourrait douter, car le récit évangélique n'a rien d'explicite. Mais ne suffit-il pas que ce récit permette l'identification pour qu'on y soit incliné invinciblement ?

La pâque est célébrée par Jésus et les siens dans une maison où ils sont chez eux. Invités perpétuels, ils y peuvent venir à toute heure et avec sécurité. Ils ne doivent pas avoir beaucoup de maisons de cette sorte à Jérusalem. Celui qui n'a pas *où reposer sa tête* ne court point de logis en logis. Du reste, une fois témoin des suprêmes effusions et de la plus mystérieuse institution qu'ait vue le monde, ce logis-ci doit exercer une singulière puissance d'attraction.

On ne voit pas Jésus dispersant à dessein, au risque de les affaiblir, des manifestations dont il tenait à laisser l'impression vivante. Ici le repas d'adieu, là le repas de reconnaissance posthume ; ici la promesse de l'Esprit, là sa venue, alors qu'on est chez soi dans le premier logis et qu'on l'a laissé imprégné de si puissants effluves, cela ne cadre point.

Ajouterai-je cette considération d'eurythmie religieuse ? Le lieu doit être le même de l'institution eucharistique et de la descente de l'Esprit, car c'est au fond la même chose. Il y a deux sacrements, mais un seul effet ; on respire en deux

fois une même atmosphère. La chair et le sang du Christ ne vivifient qu'en nous donnant son Esprit (*la chair ne sert de rien*), et l'Esprit vivifie ceux qui s'incorporent à Jésus selon qu'il l'a voulu, dans l'unité mystique qui est le fruit de sa pâque.

Que si l'on se place à un point de vue collectif, une convenance du même genre a été relevée par la *Didascalie des Apôtres*. « De même, dit-elle, que dans cette chambre haute avait commencé le mystère du corps et du sang de Notre-Seigneur pour régner sur le monde, ainsi la doctrine de sa prédication commença en cet endroit à dominer sur le monde. »



Voici donc, à la droite lointaine du gibet, ce sommet spirituel au-dessous duquel le monde va se ranger comme les tentes d'Israël sous le ciel, au temps de la manne. Le Cénacle est vraiment, pour Jésus, la Bethléem de l'œuvre, après celle de la naissance ; c'est la seconde « *Maison du pain* ».

Là fut dressée hier soir la table universelle ; de là partira sous peu de jours l'influence de l'Esprit qui fait tout mouvoir. Le prodige secret du Jeudi-Saint aura été l'amorce de prodiges visibles ; mais qui sait si le secret n'en demeurera pas la vertu la plus efficace ! Tout ne vient-il pas de Dieu par le cœur humain ?

Durant qu'il souffre, Jésus n'a pas à s'inquiéter pour le lendemain de son Église ; tout a été dis-

posé là-haut ; tout s'y dispose encore ; le pain de l'avenir est prêt ; les langues de flamme couvent obscurément sous les voûtes ; le vent se retient de souffler ; des pieds s'animent pour courir le monde, des cœurs pour l'embraser. Que de puissances, autour de la croix !

Si quelque chose est frappant dans la Passion, c'est l'interférence de deux coulées d'événements, dont l'une actionne le présent et le pousse vers le dénouement lugubre, dont l'autre arrange l'avenir et sème dans l'univers spirituel des semences de perpétuelle vie.

Tandis que dans l'atrium de Caïphe et au Sanhédrin on se demande comment tuer le Christ, le Christ, à deux pas de là, trouve le moyen de toujours vivre. Il use librement de lui-même, alors que déjà il semble pris au traquenard de Judas. Il règle et son sacrifice, et la commémoration qui en sera faite, et la part qui y sera prise par chaque fidèle durant tous les temps.

Il y a là comme deux conseils indépendants ; mais en réalité l'un domine l'autre, et ce n'est pas celui de Caïphe ; il y a là deux plans, et le plan de Dieu n'est pas gêné par le plan des hommes, qu'il prend pour instrument ; les hommes le servent, et c'est pourquoi, dit saint Léon, Jésus n'écarte pas Judas du Cénacle ; il dispose tout devant lui et le laisse organiser son propre forfait. Quel jour, sur la transcendance de l'action divine et le jeu de la Providence !



Certains se sont demandé pourquoi Jésus, en quête d'un endroit pour manger la pâque, n'a pas procédé à cette cérémonie chez Lazare, où il logeait en ces jours-là. Mais la pâque devait être mangée dans la ville. Des extrémités du monde juif on accourait à cet effet vers Jérusalem : convenait-il que Jésus et les siens parussent refuser un modique effort pour se conformer aux anciens usages ?

De plus, Jésus méditait un enseignement suprême, son testament : il n'était pas opportun d'y mêler des étrangers, fussent-ils intimes au point où l'étaient Madeleine, et Marthe, et Lazare. Si un jour, au cours de sa prédication, à qui lui parlait de sa mère et de ses frères, il avait dit en montrant ses disciples : « *Voici ma mère et mes frères* », ce sentiment de famille spirituelle était, cette fois, bien plus pressant. L'établissement du sacrifice et du sacerdoce nouveau, l'intimation du nouveau précepte, la promesse de confirmation de l'Église par la venue de l'Esprit, les effusions suprêmes, tout demandait l'intimité stricte, officielle, si je puis dire, en même temps que si tendre ; il n'y admet que les associés de son œuvre, ses amis au sens rituel, les prêcheurs et les évêques de demain.

Jésus envoie donc deux des siens du mont des Oliviers, où il se trouve, dans la ville, où ils rencontreront un homme portant une cruche d'eau.

Cet homme les reconnaîtra, peut-être ; en tout cas ils le suivront, et au propriétaire du logis où il se rendra ils parleront en ces termes : « *Le Maître dit : Où est ma salle, où je dois manger la pâque avec mes disciples ?* »

L'appartement ainsi requis (κατάλυμα) est la salle de réception réservée dans chaque maison un peu importante pour les hôtes, le *divan* où les voyageurs et les visiteurs sont admis. Dans la phrase suivante, Jésus l'appelle une *chambre haute* (ἀνάγαιον) ; à propos des apparitions de Jésus ressuscité et de la Pentecôte, on l'appellera d'un autre nom grec, mais qui a le même sens (ὑπερῶον).

Il s'agit toujours de la partie haute d'une maison, qui sert à la famille dans les grandes circonstances, mais qui est spécialement affectée aux hôtes. C'est la pièce d'apparat. On y accède souvent par le dehors, pour éviter les services du rez-de-chaussée et les appartements intimes. Elle est parfois précédée d'une terrasse sur laquelle ouvrent de larges baies, à moins que celles-ci ne donnent sur une cour intérieure à ciel ouvert.

La chambre haute de la pâque évangélique était particulièrement grande (μέγα), ce qui nous confirme dans son identification avec celle de la Pentecôte, où Pierre pourra haranguer 120 personnes ; elle était meublée et toute prête (ἑτοιμον, ἐστρωμένον), c'est-à-dire pourvue de tapis, de coussins et de tables.

Quand Jésus dicte avec tant de précision sa de-

mande aux deux disciples, il sait ce que sera la réponse ; il a escompté un bon vouloir connu, et du reste, durant la fête, il est de règle à Jérusalem que tout appartement qui n'est pas occupé ou qui n'est pas à louer soit considéré comme commun ; le premier venu peut sans indiscretion y demander un gîte. Il appartient bien entendu à l'occupant de se procurer les provisions nécessaires, et c'est ce que tient à faire Jésus, par délicatesse sans doute, et aussi, probablement, pour que nulle intervention étrangère ne vienne troubler l'intimité complète qu'il attend.

L'ancien Juif devait manger la pâque debout, les reins ceints, un bâton à la main, les sandales aux pieds, et en se hâtant, pour mieux marquer le souvenir de la sortie d'Égypte. Mais à l'époque du Christ il n'en est plus ainsi ; les rabbins prescrivent la posture ordinaire, et c'est en s'allongeant comme les maîtres, qu'ils marquent leur liberté. Les esclaves, à qui cette position est ordinairement interdite, peuvent s'y conformer ce jour-là en signe de liberté en Israël.

On mange donc l'agneau couchés sur des matelas ou des tapis étendus sur le sol, le coude gauche sur un coussin, le bras droit dégagé, les mets disposés sur un ou plusieurs grands plats garnissant une table basse, de telle sorte que chacun puisse facilement y atteindre. En effet, on ne fait pas circuler les mets ; chacun puise ou trempe son

pain à sa guise. « *Celui qui met la main avec moi dans le plat...* » dira tout à l'heure Jésus. On pourrait à la rigueur supposer des lits et des tables élevés, comme dans le *triclinium* ; mais ils n'étaient pas entrés dans l'usage général de l'Orient.



Il semble bien que l'intention de Jésus d'instituer ce jour-là un nouveau rite ne le dispensait pas, dans sa pensée, d'accomplir la pâque juive. C'est d'elle que les disciples ont parlé, et il ne les a pas contredits ; c'est à elle que se rapportent les préparatifs, qui sont tout spéciaux ; lui-même, Jésus, en a fait mention dans le discours qu'il dicta pour l'hôte. Il n'entend donc pas s'y dérober, et pas davantage il n'en fait un simulacre ; il l'oriente seulement vers l'avenir en y associant ses propres desseins. L'ensemble de la cérémonie qu'il médite est comme la porte d'Ephraïm, elle a deux issues dont les directions se rencontrent ; le fidèle y entre juif et en sort chrétien.

Voici Jésus étendu à la place d'honneur, comme il convient au Rabbi. Les Douze — y compris Judas — sont rangés à ses côtés autour de la table ; Jean se tient tout contre lui, à sa droite — c'est chez les Juifs le deuxième rang d'honneur après le chef de groupe — et il est en état, par un simple

mouvement, de poser sa tête sur la poitrine sacrée. Pierre est à côté de Jean, qu'il pourra entretenir en secret ; Judas est non loin de son Maître, à qui il arrachera un avertissement entendu également de lui seul. Occuperait-il la gauche, c'est-à-dire la première place entre les disciples ?...

Jésus parle, et tel est son premier mot : « *J'ai désiré d'un grand désir manger avec vous cette pâque, avant de souffrir.* » (Luc, XXIII, 15). C'est un soupir d'amour qui s'exhale du cœur de Jésus quand il s'installe à ce banquet d'où il attend de si grandes choses ! Ainsi la harpe que l'on pose retentit. Le cœur du Maître est plein de vibrations ; c'est un cœur mélodieux, et tout choc d'un événement nouveau y fait sonner l'éternelle tendresse.

La gravité habituelle de ses discours ne permettait pas à Jésus de se livrer toujours ainsi. L'œuvre était trop pressante. Trop d'attendrissement eût amolli les cœurs. Jésus sentait même parfois le besoin de réagir avec une sorte de violence contre l'entraînement naturel ; d'où ces mots dont certains nous heurtent : « *Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi ?* » « *Qui sont ma mère et mes frères ?* » « *Laisse les morts ensevelir leurs morts.* » « *Retire-toi, Satan, tu me scandalises.* » Mais cette divine brusquerie n'est que la marque d'un haut dévouement, et dès que son rôle le permet, la tendresse éclate.

Maintenant, il va mourir, et l'imminence de sa

fin, le voisinage de la séparation appellent les épanchements sans réserve ; il a besoin de s'exprimer tout entier, et le flot de pensées, la vague de tendres sentiments qui gonflent son âme cherchent une issue.

« *J'ai désiré d'un grand désir manger avec vous cette pâque* ». C'est la dernière pâque pour lui ; c'est aussi, pour son peuple, la dernière pâque légitime. Demain, le judaïsme sera une hérésie ; aujourd'hui, c'est encore une annonce.

Pâque dernière, pâque voisine du Royaume des cieux, celui du temps qui s'ouvre aujourd'hui, celui de l'éternité où le Crucifié s'avance, Jésus t'a désirée ardemment ; il s'en est fait un bonheur ; cette nuit et cette journée de demain où tous les offices sont tristes vont s'ouvrir cependant par une messe de joie.

Oh ! quelle joie mélangée ! Quel chaos de sentiments que seule une maîtrise infinie peut associer et concilier dans une harmonie souveraine ! Tandis que la dominante, dans saint Luc, semble être le désir comblé, les trois autres évangélistes mettent au premier plan une impression de tristesse. La trahison est là ; l'ombre de la croix entre par les arcades : comment se réjouir ? Et comment pourtant ne pas se réjouir au moment où l'amour donne tout !

Jésus se sent déjà mort, et il va établir la commémoration de son départ ; « *Je ne suis déjà plus dans le monde* », dira-t-il (Jean xvii, 11) ; Jésus

se sent déjà vivant de sa perpétuelle vie, et il en distribue les fruits à la troupe humaine. Tandis que tremble au plafond de la chambre haute la lampe de sa dernière veillée, son cœur tressaille devant ce qu'il va prononcer et ce qu'il va faire. Il est plein d'une mortelle joie.

La Pâque pouvait commencer après l'apparition des trois premières étoiles ; elle commençait souvent un peu plus tard. C'est donc bien la nuit, et les épanchements n'y pourront rien perdre. On a dû choisir un agneau d'un an, sans tache, le faire immoler dans le Temple, sur l'autel, et l'apprêt, la cuisson durent s'accomplir selon les rites sévères dont la *Michna* a gardé la trace.

Au moment de la manducation, le père de famille devait expliquer solennellement, à la demande du plus jeune enfant, la signification symbolique des mets : l'agneau rappelait le rachat d'Israël et son salut, au moment où l'ange promenait partout la mort dans les demeures ; le mélange de fruits cuits, avec sa sauce de couleur rousse, simulait le mortier de Pithom et de Ramessès, au temps des travaux forcés de l'Égypte ; les herbes amères évoquaient ces antiques douleurs, et les azimes, ou pains sans levain, la hâte avec laquelle on les avait fuies.

Jésus peut adapter cet enseignement à des vues nouvelles. Il sait, lui, quel est l'Agneau de la vraie pâque, de quel esclavage et de quelles amertumes



il doit nous délivrer, en quoi consiste ce voyage rapide des Israélites nouveaux : passage du mal au bien, de l'esclavage spirituel à la liberté filiale, du royaume de Satan au royaume de Dieu sur terre et de cette terre au ciel. Tous les discours de ce soir en seront pleins.

Après l'explication du rite, on chantait une partie du *Hallél*, ou *Louange*, qui se composait d'une suite des psaumes CXII-CXVII, les plus poignants touchant le Messie et ses douleurs, les plus significatifs quant au rôle rédempteur et à ses préfigurations dans l'histoire juive. Et la coupe circulait à quatre reprises ; les mets étaient consommés dans les intervalles selon des rites qui variaient de Hillel à Schammaï, et la dernière partie du *Hallél*, précédant la quatrième coupe, était un chant d'action de grâces et de triomphe en Yahvéh.

Tout cela fut sans doute observé avec fidélité ; mais le but de la suprême réunion était au fond tout autre. Les récits évangéliques poussent la pâque juive à sa conclusion avec une sorte de violence ; saint Luc est le seul qui marque les deux étapes avec précision ; les autres ne parlent de la pâque juive qu'à propos de ses préparatifs ; venus au fait, ils l'esquivent en quelque sorte pour aller droit à ce qui demeure, écartant ce qui passe.

Jésus, qui a laissé à deux délégués le soin de préparer le repas judaïque, va procéder maintenant à ses propres préparatifs, et il ne s'agit plus de logis, de table, de coussins et de mets, il s'agit

du dedans. Jésus prépare les cœurs. Voulant laisser un grand exemple de ce qu'il a toujours présenté comme le tout de son enseignement et commenter d'avance son banquet spirituel dans le sens de l'unité qu'il est venu établir, il se lève de table ; il dépose son manteau ; il ceint ses reins d'un linge ; il prend l'aiguière des purifications avec son bassin (1) et, se présentant devant chacun de ceux qui sont étendus là, lui-même à deux genoux, il se met à leur laver les pieds.

Quel saisissement des Douze et de l'univers à un tel spectacle ! Saint Jean décrit la scène en termes solennels que commente à sa façon l'opposition de Simon-Pierre. « *Quoi, vous, Seigneur, vous me lavez les pieds !... Non, jamais !* » dit l'apôtre ardent. Mais Jésus, « *qui savait que son Père avait remis toutes choses entre ses mains, et qu'il était sorti de Dieu, et qu'il s'en allait à Dieu* » ne se laisse pas écarter de sa tâche. (Jean XIII, 6-8). Une telle pompe dans le récit marque le caractère religieux et en quelque sorte éternel de cet acte.

Il convenait de mêler le symbole de l'amour à celui de la pureté, afin qu'on sût que là où est l'amour vrai, là est aussi l'assemblée des saints.

Jésus lui-même n'a pas à se purifier, mais il s'humilie et il aime ; il donne l'exemple de tout ; il affirme par le fait que l'ennemi de l'amour est l'orgueil et que l'ennemi de tout bien est le refus

(1) Il y en avait toujours une, dans une salle.

de l'amour. Humilité et charité sont la base et le couronnement de l'édifice spirituel qu'il médite, soit en chacun soit en l'humanité. Aussi la croix qui porte cet édifice est-elle infâme autant que douloureuse, et deviendra-t-elle, l'œuvre achevée, aussi glorieuse qu'agent d'union et source de béatitude. Tout est là ; tout est dans la croix, parce que tout est dans l'humilité et l'amour, et le lavement des pieds nous l'annonce.

Ces pauvres pieds par lesquels nous touchons à la terre ont bien besoin d'être purifiés ! Même quand la tête qui pense, le cœur qui aime, les mains qui agissent ne suivent que de purs desseins, les pieds traînent, la boue des chemins les salit, la poussière, en tout cas, s'y attache ; il faut l'aiguïère et le contact du Seigneur ; il faut la soumission à la grâce purifiante pour *avoir part*, avec Pierre récalcitrant et converti, à ce que Jésus donne : « *Si je ne te lave, tu n'auras point de part avec moi.* » (Jean, XIII, 8).

L'instant d'après, Jésus signifie que le lavement des pieds a encore un autre sens. Il parle de ses envoyés et de l'identité qu'il établit entre eux et lui comme entre lui et son Père. Jésus lave les pieds des Douze pour les préparer à courir le monde. La pureté et l'humilité sont la condition de l'amour ; l'amour anime l'apostolat ; le monde sera conquis par ceux que Jésus aura convaincus de cet ordre et pénétrés de cette multiple force.

On dirait que l'Envoyé par excellence, à genoux

devant eux, admire déjà ces autres envoyés, ces anges de l'Alliance qu'il va bientôt disperser et qui avec tant de générosité et de fruit vont se porter à l'œuvre. « *Ah ! qu'ils sont beaux, sur les montagnes, les pieds de celui qui annonce la bonne nouvelle, qui publie la paix, qui annonce le bonheur !* » (Isaïe, LII, 7). Le prophète visait surtout le Christ ; mais ce qu'il a reçu, le Christ le communique, et le voilà lui-même en humilité devant le don d'en haut.

Reprenant son manteau et se mettant de nouveau à table, Jésus s'explique maintenant sur l'acte ainsi accompli ; l'enseignement se concentre et s'exalte. Durant toute cette veillée, les effusions vont se multiplier, et aussi les avertissements, et aussi, à l'occasion, les tendres reproches. Jésus verse tout son cœur. Il sent ce cœur tellement plein qu'au dehors même, sur la pente qui descend de Sion au Cédron et remonte vers Gethsémani, il ne pourra se soulager de paroles. Ce sera un testament spirituel complet ; ce sera surtout de l'amour, « une inondation d'amour », dit saint Anselme, et ce sera en même temps un torrent de sublimité.

Qu'on relise ce discours en saint Jean et qu'on en goûte, une fois de plus, la plénitude. Jésus réconforte les Onze à la veille des tribulations dont le départ de Judas doit donner le signal, pour eux comme pour lui-même ; il les avertit de leur faiblesse et les en console ; il leur prédit l'abandon

où ils vont le laisser et n'en tire que cette conclusion maternelle : « *Que votre cœur ne se trouble point ; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi* » ; il leur parle des demeures qui sont dans la maison de son Père afin qu'ils s'y dirigent ; il va leur préparer la place, et il leur est bon qu'il s'en aille, pour que l'Esprit qui éclaire, qui guide et qui console vienne sur eux. *Il ne les laissera pas orphelins* ; ils savent déjà que sous une double forme mystérieuse il viendra. Il leur lègue sa paix, il la leur donne, mais *non comme le monde*, qui n'a que de fausses paix ; et pour que cette paix soit en tous, il leur renouvelle le commandement de l'amour mutuel, dont il fait le signe de l'amour qu'on aura pour lui et sa mesure précise.

« *Je vous donne un commandement nouveau : que vous vous aimiez les uns les autres ; que comme je vous ai aimés ainsi vous vous aimiez les uns les autres. C'est à cela que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* » Insistance, insistance poignante, à un moment où le signe d'amour donné par Jésus se précise en cette parole : « *Personne n'aime davantage que celui qui donne sa vie pour ses amis.* »

Mais voici qu'au milieu de ces discours, exaltant l'émotion des Douze pour qui le lavement des pieds a été jusqu'ici l'acte frappant de l'assemblée nocturne, le repas qui se poursuit vient tout à coup

renforcer les enseignements et donner leur pleine signification aux symboles : L'eucharistie est là.



Quand Jésus avait dit : *« J'ai désiré d'un grand désir manger avec vous cette pâque »*, il avait ajouté : *« Je vous le dis, je ne la mangerai plus jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu. »* (Luc, xxii, 16). La pâque juive, celle qu'il célèbre encore en ce moment, doit être *accomplie* ; elle va bénéficier de ce que Jésus a dit en général de la loi : *Je ne suis pas venu pour l'abolir, mais pour l'accomplir.*

Et dans quel « royaume de Dieu » aura lieu cet accomplissement ? Sans doute hors de ce monde, là où Jésus s'en va et où les siens, un jour, monteront à sa suite ; mais aussi — telle est certainement, en saint Luc, l'intention de ses paroles — dans le *royaume de Dieu* qu'il établit sur terre, et dont tous ses derniers discours tracent les lois.

Il y a donc là une double étape : la pâque juive se transforme en pâque eucharistique ; la pâque eucharistique se transformera un jour en pâque céleste, et pour Jésus, qui lui aussi communie, cette dernière transformation est aux portes.

Aux disciples, ceux de Palestine et ceux de tous les temps, le festin nouveau apparaîtra comme un mémorial. Jésus trouve le moyen de le rendre poignant et consolant au delà de toute figure,

puisque au souvenir qui renouvelle le passé il joint l'efficacité de la présence. Il comble, avant qu'il soit produit, le vide causé par son départ ; il en console l'avenir ; il ne nous laissera pas orphelins ; il éternise parmi nous son passage ; sa demeure perpétuelle va être fondée, et dans un humble festin commémoratif, toute la réalité du Don divin sera le trésor des âmes.

Jésus donc *« prit du pain, et ayant rendu grâces, il le rompit et le leur donna, disant : Ceci est mon corps, donné pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. Et la coupe de la même manière après le repas, disant : Cette coupe est la nouvelle alliance dans mon sang, répandu pour vous. »* (Luc, XXII, 19-20).

Il y a là deux choses qui se relient et se supposent l'une l'autre : il y a une nourriture spirituelle dont Jésus fait les frais ; il y a un sacrifice permanent qui est le sien même et qui nous en procure les biens.

*« Les petits réclamaient du pain, dit le prophète, et il n'y avait personne pour le leur rompre. »* (Lamentations, IV, 4). Il y avait eu la manne ; il y avait constamment dans le Temple les pains de proposition ; à Cana et au bord du Lac, Jésus même avait donné une nourriture de miracle ; mais ce n'était pas encore le vrai pain. Celui-ci devait être pétri dans le sang, rompu dans un geste d'amour sacrifié, distribué dans l'unité d'un banquet de portée universelle, sur la colline



qui anticipait le Calvaire et se dressait comme lui pour l'éternité.

Jésus prend le pain et il *rend grâces* : c'était sa façon de le bénir ; mais dans deux cas, lors de la multiplication des pains et ici, sa formule de bénédiction est annoncée en forme solennelle ; elle se répète sur la coupe, et saint Paul en parlant d'elle tient à marquer la raison évidente de cette bénédiction spéciale, c'est que la coupe de la Cène est bien vraiment et par excellence une coupe bénie : alors, qu'on la bénisse dignement et avec pompe ! « *La coupe de bénédiction que nous bénissons* », dit l'Apôtre (I Cor. x, 16).

Le geste de Jésus distribuant aux siens la nourriture devait avoir quelque chose de particulier, puisque à cela seul ils le reconnaissent. Ceux qui ont vu une tendre mère couper du pain à ses petits ne s'en étonneront pas ; ils auront seulement à imaginer ce que peut ajouter à la tendresse une majesté divine.

Moralement, c'est encore bien davantage à la fraction du pain que Jésus se reconnaît. Lui seul donne le pain nourrissant et réconfortant, le pain de douceur et d'espoir qui porte la vie éternelle. Depuis le Cénacle, la main du Christ s'étend vers nous tous pour se faire ainsi reconnaître ; son pain se multiplie selon notre nombre, nos besoins et nos désirs ; sa coupe est unique afin de marquer notre unité, mais elle fait le tour du monde et elle accompagne les temps comme elle fit à Sion le

tour de la table. Le nourricier de l'humanité a vraiment préparé en ce jour la nourriture des âges ; dans son royaume, l'inanition ne pourra être que volontaire ; éternellement, comme à Emmaüs, comme au bord du Lac où le Ressuscité glisse dans le matin blanc, au ciel même, on reconnaîtra Jésus à la fraction du pain.

Le pain de la pâque juive devait être brisé en petits morceaux, pour exprimer le sacrifice. Jésus paraît se contenter de faire des parts ; mais la brysure est bien aussi dans sa pensée un symbole de sacrifice, cette fois le sien, puisqu'il signale que le pain ainsi rompu signifie et qu'il est son corps *donné*, ou *livré*, et que ce don a dans le fait une valeur mortelle.

Le vin qui coule ainsi que du sang, le vin qui est sang est présenté de même. Jésus en boit lui aussi, en signe de parfaite union ; il savoure son sacrifice. Je le vois sur la croix répandant avec joie le contenu de ses veines : ne doit-il pas remplir, comme dans les anciens tableaux, le calice que lui présente l'Église, ou la *fontaine de vie* qui abreuve les humains ?

Dans le rite grec, le célébrant perce les saintes espèces avec une lancette en récitant la phrase de l'Évangile « *Un des soldats perça son côté avec sa lance...* » Quand Jésus encore vivant voyait passer et repasser devant lui la lance de Longin, ne pensait-il pas à cette coupe généreuse où il voudrait

répandre, en signe d'amour total, ses dernières gouttes de sang ?

Au Calvaire, Jésus aime jusque au delà de la mort ; au Cénacle il devance la mort. En croix, il pousse à fond le sacrifice visible et sanglant ; dans le sacrement, il le dérobe et s'y cache lui-même ; mais dans les deux cas il en fait de la vie. De la mort il tire la vie. C'est parce qu'il y aura mort que d'avance on institue une commémoration ; mais c'est parce qu'il y aura eu mort que cette commémoration sera la plus puissante et la plus douce des réalités vivifiantes.

« *Faites ceci en mémoire de moi* », dit-il : voici donc les apôtres prêtres, et voici ses fidèles assistants de l'autel à perpétuité. On élèvera l'hostie comme le Christ en croix ; on la rompra comme sous le coup des supplices ; on la confiera au fidèle purifié comme au sépulcre neuf.

Jésus en croix, que vous devez regarder la « maison des mystères » avec grande douceur ! Comme la petite construction de Sion est brillante, alors que l'ombre s'étend sur le Moriah et sa gloire ancienne ! De là haut coule un fleuve de vie ; il en coulera demain un fleuve de lumière ; le temps vient où le Cénacle, le temple et la croix ne seront plus qu'une seule chose, où la maison de votre Père sera votre maison, celle de votre sacrifice nourrissant et de votre utile gloire, la *salle haute* pour votre table et pour votre Esprit.

Alors, le Cénacle du mont Sion n'aura plus be-

soin de préserver ses vestiges ; le Cénacle sera partout ; nous-mêmes, vos enfants, nous serons un cénacle où sera renouvelée au spirituel la fraction du pain, où le brisement nécessaire sera accepté, où la nourriture sera assimilée, où votre Esprit se manifestera, du moins nous le voulons, dans la gloire des œuvres.

Prononcez désormais quand vous le voudrez le *Consummatus est*, tout est prêt pour la consommation de la justice et celle de l'amour.

## II

Le passé et l'avenir se distinguent pour Jésus autant qu'ils se distinguent en eux-mêmes ; il les voit différents et distants, mais d'une distance en quelque sorte spatiale, qui ne fait nul tort à la présence de tous deux sous un même regard. Comme Dieu voit tout le cortège des temps du haut de l'éternité ainsi que d'un sommet immuable, son Christ, associé éternel, voit comme Dieu et sait comme homme ce que l'avenir de son œuvre recèle. Aussi quand du gibet il regarde la *Sainte-Sion*, il y aperçoit dans une même perspective le repas sacré accompli la veille et les grâces en réserve pour demain.

Jésus était mort selon l'esprit avant la croix ;

il est ressuscité selon l'esprit avant la tombe. Il visite du regard le lieu des apparitions posthumes et de la Pentecôte comme il a visité sans doute bien des fois le Calvaire en errant autour de Jérusalem.

Quel frémissement devait secouer le Fils de l'Homme quand, franchissant en pleine vie cette porte d'Ephraïm, il foulait le Golgotha et ses fleurs sanglantes ! Ne pouvait-il pas déterminer sur la roche l'emplacement de la croix, marqué là depuis le début des temps ? Quand il regarde le Cénacle, il anticipe bien plus, et son cœur est gonflé d'espérance, en présageant les exploits de l'Esprit.

La douleur le harcèle maintenant et paraît l'anéantir ; mais le souvenir le console et l'attente l'exalte ; il est pris entre les effusions de la Cène et les effusions plus larges apparemment, les effusions publiques qui vont donner le monde à son œuvre. Son regard s'attarde et il prophétise ; il réunit deux durées dont la croix est le centre et dont l'harmonie est pour nous un éternel objet de contemplation.

Aussitôt après la mort de leur Maître, les disciples apeurés vont se ressaisir ; ils se réuniront pour s'entretenir de lui et se livrer à la prière. Les disciples d'Emmaüs, en rentrant à Jérusalem, trouvent ensemble « *les Onze et ceux qui étaient avec eux* » (Luc xxiv, 33). Les femmes qui ont

visité le sépulcre vide vont également en ambassade auprès d'un groupe formé des Onze et de *tous les autres*, c'est-à-dire des intimes qui se sont joints aux apôtres et qui avec eux entourent Marie.

Le lieu où ils se tiennent n'est pas mystérieux ; on nous le nommera quand, revenant du mont des Oliviers après l'ascension, les Onze rentreront dans la ville. « *Ils montèrent*, disent les Actes, *dans la salle haute où ils se tenaient d'ordinaire.* » (Actes I, 13). Ils sont donc au Cénacle, « *avec quelques femmes, et Marie, mère de Jésus, et ses frères* », c'est-à-dire ses cousins. (Ibid).

Or, cette maison qui a reçu les adieux du groupe sacré le soir du Jeudi saint, qui recueille ses restes alors que la tombe paraît tout finir, sera aussi le témoin du revoir et le lieu de l'affermissement pour la foi si chancelante des disciples.

Jésus en croix pardonne tellement à la fragilité de ces humains qu'il avise aux moyens de la vaincre ; il se montrera vivant à ceux qui ne croient pas aux survies, glorieux à ceux qui le pensent abattu, toujours aimant à ceux qui auraient motif, quand il reviendra de la mort, de craindre un regard qui doit refléter les vues éternelles.

Il leur reprochera toutefois *leur infidélité et la dureté de leur cœur* (Marc, XVI, 14), car ce n'est pas maintenant, à la veille de leur mission, qu'il conviendrait de couvrir leurs faiblesses ; mais auparavant, voyant qu'ils sont troublés, il leur adres-

sera sa salutation ordinaire : « *C'est moi, ne craignez point, la paix soit avec vous.* » (Luc, XXIV, 36), et leur émoi n'étant pas aussitôt dissipé, leurs doutes n'étant pas vaincus devant une apparition survenue si inopinément, *portes closes*, et qui pourrait être un fantôme, il leur adresse ce discours si condescendant : « *De quoi êtes-vous troublés, et pourquoi des pensées incertaines s'élèvent-elles dans votre cœur ? Voyez mes mains et mes pieds. Oui, c'est bien moi. Touchez-moi et comprenez qu'un esprit n'a pas de chair et d'os comme vous constatez que j'en ai.* » (Luc. Ibid.)

Ils hésiteront encore, cette fois d'un étonnement joyeux, qui n'ose céder, crainte de déception. Alors, il leur demandera à manger ; ils lui offriront du poisson sec et du miel ; il en prendra devant eux et leur en fera part, comme si le festin éternel qu'il avait annoncé et qui devait pour lui succéder immédiatement à la Cène s'inaugurerait déjà et les prenait pour hôtes.

Par surcroît, Jésus permettra que l'un des siens soit absent de cet entretien ; ce sera sa ruse pour aider leur foi. Thomas, le douteur, homme ardent, mais un peu personnel, écoutera avec scepticisme le récit de ses frères. « *Si je ne vois dans ses mains la marque des clous et si je ne mets mon doigt à la place des clous, et si je ne mets ma main dans son côté, je ne croirai point.* »

Voilà l'homme difficile, qui n'accepte pas pour son information les moyens normaux, qui renie la



solidarité, valable en matière de connaissance comme en tout le reste, à qui il faut des évidences propres et comme un dérangement spécial de l'éternité. Jésus le blâme ; mais il condescend, et à la fin, comme son amour à lui s'est prouvé, celui du disciple éclate : « *Mon Seigneur et mon Dieu !* » (Jean xx, 24-29).



A partir de ce moment et déjà en vertu de la Cène, le Cénacle est appelé à changer de caractère ; de sa primitive qualité d'appartement pour hôtes, de *divan* servant aux réceptions et aux repas, il passe en celle de lieu de prière et d'attente religieuse, de chapelle provisoire, en attendant que la « Mère de toutes les églises » succède et consacre un culte solennel au vainqueur de la mort.

Marie, les saintes femmes, les Onze, les disciples viennent là pour le culte du souvenir et de la mystique présence. Ce lieu est un lieu sacré. Et le regard de Jésus en croix ne le consacre-t-il pas une fois de plus, marquant à jamais comme un sanctuaire cette chambre bénie, devenue maison du Pain nouveau et siège de l'Esprit ?



Jésus avait dit : « *A moins que je ne m'en aille,*

*le Paraclet ne viendra point.* » (Jean, xvi, 7). La croix nous mérite cet hôte ; mais aussitôt le prix soldé et la préparation des âmes obtenue, voici qu'il vient, le Paraclet, en mission solennelle et désormais perpétuelle.

Des signes éclatants l'accompagnent : un vent violent qui ébranle toute la demeure, un feu qui se partage en langues ardentes pour venir sur chacun, un influx se traduisant par des discours en des langues diverses, symboles transparents où la mission des disciples et le rôle de l'Église se dévoilent. Mais s'il éclate au dehors, le Paraclet agit surtout au dedans, reconnaissable d'abord aux mouvements de nos cœurs.

L'Esprit divin est un Esprit de sanctification ; c'est lui qui crée la « Sainte » Église ; non qu'il en écarte toute tare et rende impeccables ses adhérents, voire ses chefs ; mais il y fait jaillir une source. Comme le fleuve court au centre et dort, au bord des rives, dans des anses abritées : ainsi le flot de sainteté dans l'Église, et chacun peut choisir, avec Dieu, l'essor qu'il préfère ; l'essentiel est de gagner ces eaux.

Venez, humains, pécheurs en Adam, par vous-mêmes en péril de vice, toujours coupables à quelque degré, faibles à faire pitié ; la régénération est là, et avec elle la force, la sauvegarde.

L'Esprit divin est un Esprit d'organisation. Pour

créer la *Sainte Église*, il doit d'abord créer l'Église, se faire l'âme de ce corps, y provoquer des fonctions, y établir une subordination de parties et y faire courir un influx unitaire qui sera le gouvernement ou, selon le mot profond de la théologie, l'Ordre. L'élection de Matthias au Cénacle servira tout de suite de signe à ce rôle du Paraclet. La hiérarchie n'en est que la manifestation ; Dieu en fait une grâce sociale, un don collectif dont une foule d'autres procèderont.

Et l'Esprit divin est aussi un Témoin. « *Il rendra témoignage de moi* », avait dit le Maître. Que cet Esprit de Jésus rend un témoignage puissant ! Il le rendra par la parole, par le martyre, par le génie et par la vertu ; il le rendra par la vie des individus et par celle des peuples ; il y ajoutera les prodiges, qui en tout temps parsèment les routes qu'il suit. Il le rendra, dirai-je, par la texture même de ce qu'il offre, par l'harmonie intérieure qu'il nous manifeste, et je ne sais pas de plus pressant témoignage que celui-là.

La vie rend témoignage à la vie, l'être à l'être. Ce qui se tient en soi-même sans lacune porte une marque de Dieu. Or, l'Esprit du Christ est ainsi une vie pleine, une harmonie sans défaut et sans manque, une logique qui ne défaille jamais et dont la simplicité révèle l'Art créateur.

Divine simplicité de l'Évangile et du catéchisme, de l'âme du Christ et de celle des saints !

Dans cette naïveté ineffable est contenue la sur-humaine sagesse, et le style dépouillé, transparent où elle aime à se couler, comme une eau pure dans le cristal, en décèle encore mieux toutes les profondeurs.

C'est là, pour qui comprend, une attirance irrésistible. Le mystère nous étreint ; mais la convergence, la cohérence des mystères est une clarté qui illumine tout. Nous sentons que là est le Vrai, parce que là est l'Un, son identique, et de là jaillit la Certitude, qui nous fait du mystère un bonheur.

Les apparences de la vie ne sont rapprochées les unes des autres et conciliées les unes avec les autres par aucune doctrine humaine. La Tunique sans couture ne se vit jamais qu'une fois. Elle est là. L'Esprit nous l'expose avec son tissu de rayons qui ne donne qu'une seule lumière.

La parole de l'Esprit est claire comme la voix de l'Océan dans l'ombre. On reconnaît le monstre au grondement de ses eaux, dont les vagues disséminées ne font qu'un halètement large. L'Esprit est l'unique explication, comme il sera l'unique force, comme il sera la seule joie durable, étant l'heureuse et radieuse paix.

Outre cela et à cause de cela, l'Esprit divin sera un esprit de conquête ; il soufflera jusqu'aux extrémités du monde et ébranlera l'univers comme la maison sise sur la colline. C'est par lui que l'Homme élevé au-dessus de terre attirera tout à

soi. Il sera comme un feu qui consume, comme un feu qui illumine au loin, comme un feu qui gagne et envahit, embrasant forêts et montagnes. « *Je suis venu jeter le feu sur la terre, disait Jésus, et que désiré-je, sinon qu'elle brûle ?* » (Luc, XII, 49). Pour réaliser le vœu de son zèle, Jésus n'a qu'à jeter ce brandon.

Son œuvre à lui ne sera pas comme celle des génies humains, dont la postérité est toujours étroite. Quel fils de l'homme eût osé dire : « *Allez et enseignez toutes les nations ?* » Et auquel d'entre eux le plus proche avenir n'eût-il pas infligé un démenti ironique ?

Les plus grands noms de l'histoire n'ont vécu que dans le souvenir ; la descendance vivante des héros a été toujours restreinte, passagère et d'ordinaire infidèle ; ils n'avaient pas le pouvoir, comme Jésus, de communiquer à cette descendance, un Esprit vivant.

Aristote, Alexandre, Michel-Ange, saint Louis voient leur œuvre déviée entre les mains de successeurs et d'imitateurs médiocres, de prétendus disciples acharnés à se faire d'une gloire ou d'un héritage reçus une auréole et une richesse propres. Jésus, lui, sauve son œuvre et il la fait vivre, parce qu'il lui demeure. Il a le moyen de maintenir toute ardente l'inspiration de son départ, de la garder perpétuellement jeune, d'en faire le fleuve jaillissant toujours dont il parlait à la Samaritaine, et ce moyen est l'Esprit.

Grâce à l'Esprit, l'Église universelle, si variée qu'elle soit dans ses tendances locales et superficielles, est toujours l'Église ; elle réalise cet idéal de la « permanence du type » qui dans les espèces vivantes peut toujours fléchir. Son idée directrice essentielle est immuable, et elle l'est dans toutes les lignes où l'Église s'avance, comme une troupe de toutes armes et d'un seul élan. Son dogme, sa morale, sa discipline, sa liturgie sacramentelle, sa constitution hiérarchique sont essentiellement au **xx<sup>e</sup>** siècle ce qu'ils furent sous saint Paul, ce qu'ils sont au Cénacle.

Il y a eu des fléchissements individuels, et nombreux ; il y a eu même des maladies collectives ; mais c'était la vivante Église, qui était malade, ou bien tel membre, ou bien telle fonction, et l'Église n'était pas réduite pour cela à l'état de cadavre. Cette maladie, comme celle de Lazare, *n'était pas à la mort*. L'Église ne meurt pas ; l'Esprit palpite en elle, et ses époques de fléchissement sont précisément celles qui invitent cet Esprit à de violentes et merveilleuses réactions.

Toutes les époques troublées sont des époques de sainteté et d'héroïsme. Dans les siècles déshérités socialement, des personnalités puissantes semblent destinées à concentrer et à tenir en réserve l'activité spirituelle commune ; elles sont le ferment de l'avenir. Tel est le travail de l'Esprit, flamme intime, flamme de vie pareille à celle qui

soutient nos corps, anime nos foyers et nos cités, ses tributaires.

Enfin, du moment qu'il conquiert et qu'il organise, il serait oiseux de dire de l'Esprit divin qu'il rassemble. Il faut noter cependant le caractère universel de ce rassemblement. L'Esprit de Jésus est un Esprit de la race ; c'est de plus un Esprit transcendant à toutes les différences créées ou créables, Esprit des esprits, et, plus loin, Esprit des êtres. Tout dépend de lui, et quand il s'agite, on doit s'attendre à un branle universel.

Jusque-là, le monde était chaotique, ou s'il était en partie organisé, comme la Synagogue, c'était en vertu d'une anticipation, d'un emprunt ; le Cénacle rayonnait en arrière. Mais en avant le rayonnement unifiant révèle plus de puissance ; l'Esprit polarise le monde ; il polarise les âges ; *il met en un tous les fils de Dieu dispersés* (Jean, XI, 52) ; ceux qui croient lui échapper réalisent d'une autre manière ses desseins et le servent dans ses élus.

Le monde était inanimé, un cadavre, un Lazare dans ses bandelettes et qui sentait la corruption, c'est-à-dire la dissémination des éléments et des forces. L'Esprit du Christ rattache la chaîne de vie. Le vivant univers tient désormais debout ; l'œuvre créatrice est d'une seule venue, dans le temps et dans l'immensité de l'être.

Le langage chrétien manifeste cette unité, en fai-



sant voir identique en tout temps et partout la doctrine qui codifie la vie et la contient pour ainsi dire tout entière. Le langage chrétien si nuancé ici ou là, aujourd'hui ou hier, ne sera jamais qu'une seule voix à travers les âges, les civilisations et les groupes. Il y aura beaucoup de témoins, il n'y aura qu'un seul témoignage. Le *don des langues* accordé à la doctrine comme à ses premiers prédicateurs ne sera que le don de faire retentir en divers idiomes spirituels une parole identique, d'épanouir dans le prisme humain la lumière blanche du ciel, et le ciel même, en son silence de multitude et en son mystère a-t-il un autre langage ?

C'est grâce à l'Esprit que le message de Jésus exprime un autre monde, et que cet autre monde et le monde du pèlerinage ne font qu'un. Le Royaume de Dieu est partout ; l'Esprit en est la lumière. Et ce que je dis de l'unité lumineuse se répéterait de l'unité d'orientation, de l'unité d'action, de l'unité du résultat, qui est — invisiblement ici et clairement là haut — la vie éternelle.

L'Esprit divin est un Esprit d'éternité ; l'eau vive que donne Jésus doit remonter à son niveau ; partie du ciel, elle y rejaillit spontanément et elle y demeure. Sa surface d'équilibre est là, et si le *Christ ressuscité ne meurt plus*, si là où il est il veut et il fait que nous soyons aussi, la raison en est que son Esprit souffle entre le Père et le Verbe auquel sa chair est jointe, auquel son âme s'unit,

en lequel nous aussi, par lui, nous ne faisons qu'un seul tout spirituel que la vie divine traverse.

Esprit du Christ, que vous êtes puissant, et que la petite demeure visitée par vous a de vastes horizons au creux de ses arcades ! La croix, maintenant, saigne et le Sauveur gémit ; mais le Sauveur gémissant n'est que l'ouvrier qui ahane au cours de sa tâche. La tâche finie, on verra que les moyens et la fin se proportionnent, et que l'éternel Témoin ne mentait pas.

## CHAPITRE V

### LE MONT DES OLIVIERS

Le mont des Oliviers prend dans la vision de Jésus une importance en rapport avec celle qu'il eut dans la Passion et dans l'apostolat en terre judéenne. Il est le fronton du cadre de nature qui entoure la croix ; il sera le sol du départ glorieux, après avoir été le théâtre du grand combat.

Gethsémani est au pied de cette colline, en contre-bas du Calvaire. Jésus ne le voit pas ; le portique de Salomon le lui dérobe, comme un parapet de montagne dissimule un gouffre.

Le mont des Oliviers est appelé aussi dans l'Évangile et dans Josèphe *mont de l'Oliveraie*, ou tout court *l'Oliveraie*. Nos pères disaient en vieux français le mont Olivet, du latin *olivetum*. Cette croupe barre à l'est, comme on le sait, l'horizon de Jérusalem ; elle apparaît de tous les points de

la ville ; quand on habite la sainte cité, un attrait invincible y appelle vos regards, car sans parler de l'éminence et de l'importance du lieu, en nul point ne se déroule avec plus de charme et de symbolique beauté la symphonie de lumière.

Dès quatre heures du matin aux arrière-saisons, l'aube étend là son voile bleu, vert, rose, or, indéfinissable ; elle est vivante avec le calme d'une belle mort, et au-dessus de ses étagements légers, un joyau perce, dont la palpitation est ardente comme une lance d'archange et d'une incomparable douceur. C'est l'étoile du matin, à laquelle s'est comparé Jésus même.

Dans l'Apocalypse, il est dit : « *Moi, je suis le rejeton et la race de David, l'Étoile éclatante du matin.* » (Apoc. xxii, 16). Et ailleurs : « *A celui qui vaincra et gardera jusqu'à la fin mes œuvres, je donnerai l'Étoile du matin.* » (Apoc. ii, 28). On discerne le contenu de la promesse ! Jésus a vu aujourd'hui même, 14 nisan, le pur symbole précéder le soleil ; il l'a vu se fondre avec grâce, comme tout à l'heure avec confiance il va s'évanouir dans son Père, et quelle évocation, pour le chrétien de Palestine, que ce lever d'astre associé à la mortelle apothéose de son Christ !

Le soir, le mont des Oliviers n'a que les reflets du couchant, mais c'est de beaucoup la plus belle part ; ce couchant semble encore une aube ; il en a les suavités et la paix. Sur les violets mouvants que des verts et des ors traversent, la crête du mont

offre une noble pâleur ; des gris profonds s'y accrochent et vont rejoindre au fond de la vallée l'ombre encore transparente. La nuit gagne insensiblement, lumineuse toujours, et aux époques de pleine lune, qui dira la majesté virginale de l'astre posant sur l'exquise lueur mauve son disque d'argent !

Le mont des Oliviers est vraiment pour Jérusalem la région de lumière. On l'aime d'avoir brillé pour Jésus et d'avoir auréolé ses jours. En sortant du Temple par la porte Dorée, au bord du soir, il l'avait devant lui ; en revenant de Béthanie, le matin, il en voyait rosir la fine silhouette, avant de l'avoir pour belvédère en face des dômes étincelants.

Ce chemin qui relie Jérusalem à Béthanie mène à Jéricho ; il coupe la montagne à peu près en deux parts égales. Pour le Jourdain, on en prenait plutôt un autre, plus au sud et moins raide, et il en est encore un troisième inclinant au nord. Celui du milieu nous attache davantage ; que de fois Jésus le prit durant sa vie de prêcheur ! Avant lui, son ancêtre David en avait gravi la rampe quand il fuyait Absalom et subissait, sans souffrir qu'on l'en reprît ou qu'on en tirât vengeance, les insultes de Séméï qui lui jetait des cailloux et de la poussière. L'exemple vient de loin du pardon de la croix.

Ce chemin montant est le dernier que Jésus ait suivi sur la terre. C'est la route du bon Samari-

tain, dont le symbole s'incarnait en lui. Sur ses pentes, en bordure de la voie, nos frères, les deux aveugles, furent guéris, et à son extrémité, à Jéricho même, notre autre frère, Zachée, le publicain, descendit joyeux de son sycomore pour introduire dans sa maison pécheresse le pardon et la paix.

A la base orientale du mont, les trois chemins rejoignent une région d'un aspect sévère ; c'est le désert de Juda, semé de tentes noires, vallonné tragiquement et tailladé en tous sens, comme un soulèvement de vagues figées. La solitude est là solennelle et âpre comme la parole des prophètes, comme le verbe d'Amos, le berger, qui promena ses anathèmes en Thécoa, district de cette désolation.

De là vient le vent brûlant qui dessèche la Judée, comme le souffle du mal stérilise l'âme. L'ancien Juif y voyait la région de péché ; ce site de la mer Morte évoquait les cataclysmes vengeurs, et c'est pourquoi l'on y chassait chaque année le bouc émissaire, la bête chargée des péchés d'Israël. Ayant prononcé devant l'autel la formule d'exécration, on poussait le maudit dans la vallée du Cédron et on le précipitait au loin au creux des abîmes ; sous la lumière magnifique, comme sous l'œil de Dieu, il était sacrifié pour le peuple.

Jésus, en regardant du haut de la croix les ondulations qui en avant de Moab amorcent pour lui l'étendue aride, ne peut manquer de songer

que c'est lui-même, la bête maudite, lui expulsé aujourd'hui de sa ville, exclu du monde, chassé pour mourir, et devenu l'être humilié qui prend place en silence du côté des boucs !

Dans ces espaces sans verdure et sans eau, sur cette terre vêtue seulement de son silence, de son ardente lumière et de l'écharpe du vent, Jean, le Baptiste, vécut et joua le rôle d'annonciateur. Il ouvrit dans le désert le chemin futur des peuples ; il obéit à l'ancien prophète : « *Préparez dans le désert le chemin du Seigneur, aplanissez dans le steppe une route pour notre Dieu.* » (Isaïe, XL, 3).

Vêtu de poil de chameau, en tissu de tente bédouine, mangeant des sauterelles rôties et du miel sauvage, Jean parcourait le pays dans une exaltation étrange, agité par un vaste esprit. En lui le Nouveau Testament se cherchait dans l'Ancien, l'Ancien tentait sa métamorphose ; le passé était plein d'attente et secoué, en son dernier grand être, de grands frissons.

Voix du désert qui clame et appelle les eaux rafraîchissantes ; voix du lointain aspirant à *Celui qui doit venir* ; voix de la justice étroite et de la vertu légale, qui invite à l'élargissement de l'âme et au déblaiement de la pénitence pour l'arrivée de l'amour : Jean-Baptiste fut cela, et sa parole remplit la Judée comme celle de Jésus devait remplir le monde.

N'oublions pas que Jésus voulut s'associer à cette période de préparation et se précéder en



quelque sorte lui-même ; il se constitua au désert son propre précurseur. Durant quarante jours, au début de sa mission, il vint là, se livrant à une pénitence et à une méditation exténuantes, rangeant en lui les conseils de Dieu, disposant l'avenir, acceptant et adaptant son œuvre, s'attachant ceux qui devaient le seconder, et ne donnant à cette inauguration du Royaume d'autre témoin que la nature.

Il vivait non loin du Jourdain, dans la zone dite aujourd'hui de la Quarantaine, parmi les chacals et les petites panthères qui de nos jours encore n'y manquent pas. Il voisinait — pour la première fois semble-t-il depuis sa vie adulte — avec les êtres invisibles, légions de son Père qui le suivront partout, et il pouvait braver la solitude, portant son univers en soi.

En avant du désert, cette fois à l'intérieur des murailles, le regard mourant peut soupçonner un point de grande importance symbolique, auquel Jésus donna sa consécration. Je veux parler de la piscine de Siloé, où l'aveugle-né dut aller achever sa guérison miraculeuse. L'aveugle-né, c'est-à-dire l'homme, atteint d'une cécité de nature, et Siloé, c'est-à-dire le Messie, l'« Envoyé », qui commence là par l'eau sa mission purifiante, en attendant le sang.

Sur la même ligne de vision, mais tout au loin, nous connaissons Machéronte, où tomba le Précur-

seur, et le Nébo, qui ensevelit Moïse avec son espoir.

Si nous remontons sur le mont des Oliviers, nous devons nommer encore Bethphagé, qui occupe les premières pentes du côté de l'est. Jésus ne le voit pas ; mais n'est-ce pas hier qu'il y faisait détacher l'ânon et qu'il organisait le triomphe fugitif, le triomphe trempé des larmes qu'il verse sur la ville, le triomphe décisif en ce sens seulement qu'il causera sa mort. Ce triomphe était en liaison avec celui qu'il venait de remporter au tombeau de Lazare, et c'est précisément en dégageant Lazare de ses bandelettes qu'il a ouvert son propre tombeau.

Sachant que Christ avait ressuscité cet homme  
Et que tous avaient vu le sépulcre s'ouvrir,  
Ils dirent : Il est temps de le faire mourir (1).

On continue de montrer le *Lazarion*, tout proche de Béthanie maintenant descendu de sa colline (El-Azariéh). Il a subi des remaniements, mais demeure bien impressionnant et facilement évocateur du miracle. Là se creuse la fosse d'où émergea, hagard, l'homme sortant de la grande nuit ; la rainure de sa dalle subsiste ; la place où se tenait Jésus ne peut guère varier ; celle des deux sœurs s'impose presque. On voit la scène comme

(1) Victor Hugo : *La Légende des siècles*. La Première Rencontre du Christ avec le Tombeau.

l'a vue Rembrandt dans sa grandiose eau-forte, pièce un peu théâtrale peut-être en ce qui concerne le personnage de Jésus, mais saisissante et pleine de mystère.



Fixant de nouveau avec Jésus la colline des Oliviers, nous devons concentrer notre attention sur trois points ; au bas, Gethsémani ; sur les pentes, non loin du sommet, bien en face de Jérusalem, un endroit où Jésus faisait halte quand il se rendait à Béthanie avec les siens et qui retentit encore de discours sublimes ; tout en haut, le lieu de l'ascension.

Gethsémani signifie à peu près sûrement *pressoir d'huile*. C'était un enclos dans la grande oliveraie que formait toute la montagne ; comme dans les vignes judéennes, on y avait installé un pressoir pour l'exploitation de la récolte. Il y avait là un bon abri ; sous les arbres au feuillage d'argent, on pouvait trouver la solitude, au besoin le repos, et rien n'empêchait, durant la belle saison, d'y passer la nuit sous les astres.

L'endroit était plutôt triste ; situé « aux racines du mont », comme dit saint Jérôme, il s'élevait de peu au-dessus de la vallée du Cédron ; il était dominé par les hautes murailles du Moriah et le pinacle du Temple ; l'Antonia le menaçait de loin, et à sa gauche s'étendait la vallée de Josaphat avec ses tombes.

Jésus se rendait là quand il avait besoin d'une sûre retraite ; ces voisinages mélancoliques l'apaisaient ; il priait, loin des agitations, entouré seulement de quelques intimes qu'il pouvait à volonté maintenir à distance, confiant à la nature, à la solitude, à l'ombre, en même temps qu'à son Père, la faiblesse de son humanité.

S'il décidait d'y passer la nuit, comme lorsqu'il sortait tard de la ville ou qu'il avait prolongé sa prière, il faisait de Gethsémani un dortoir sacré ; sa troupe participait à ce mystère : Jésus tombant dans l'inconscience légère du sommeil et gardant l'infini dans le cœur. On voit le Dieu condescendant étendu contre une souche, la tête sur son bras, les siens disséminés à l'entour — pauvres hommes, tout entiers anéantis, alors qu'en lui se poursuit la veille céleste — et sans doute, pelotonné tout contre son Maître, Jean, le plus tendre, posant la joue sur Son manteau.

Mais le jour viendra où Jésus sera seul et ne pourra plus appuyer à l'âme des Douze son cœur fatigué.

Plus haut, ai-je dit, non loin du sommet, était un autre lieu familier. Simple halte en temps ordinaire, on pouvait néanmoins s'y attarder, s'y mettre à l'abri, car il y avait une grotte. C'est à cette grotte que la tradition primitive a précisément attaché le souvenir de l'*Enseignement*.

On savait que Jésus s'était arrêté là un soir qu'il

montait à Béthanie, et que, tourné en face du Temple, il en avait annoncé la ruine ; il avait pris occasion de ce premier malheur pour décrire la fin des temps et avait terminé par de longues exhortations morales.

Quant au lieu de l'Ascension, il n'est pas très déterminé dans l'Écriture ; saint Luc le place aux environs de Béthanie ; les Actes « *sur le mont qui est appelé de l'Oliveraie, proche de Jérusalem, à la distance d'un chemin de sabbat* (1). » (Luc, xxiv, 50-53 ; Actes I, iv, 12). La crête du mont, un peu en arrière, répond en gros à ces indications, et c'est là que nous cherchons les divines traces.



Jésus contemple tout, avons-nous dit, en esprit prophétique et en esprit de souvenir ; il vit le temps éternel ; il s'imprègne de ce qui est, fut et sera ainsi que d'une même présence, et comme sur le Cénacle il projette la vision de la Cène, qui est hier, et celle de la Pentecôte, qui est demain, au mont des Oliviers il a le pouvoir de se pencher, selon les temps, sur un double abîme, un abîme de douleur et un abîme de ciel.

Quand Jésus eut achevé, au mont Sion, de célé-

(1) On appelait *chemin de sabbat* la distance qu'on pouvait parcourir hors des villes sans violer le sabbat. Cette distance était de deux mille coudées, environ un kilomètre.

brer son départ, ayant déjà longuement commenté ses actes, mais désireux de poursuivre en cheminant, il dit : « *Levez-vous, sortons d'ici.* » (Jean, xiv, 31). Le groupe se dirigea vers Ophel en traversant la ville, à cette heure complètement déserte ; il descendit en pente rapide vers le rempart, qu'il franchit à la porte des Eaux. Peut-être encore, mais beaucoup moins probablement, prit-il par Siloé et la porte de la Fontaine, où arrivait un grand escalier récemment remis à jour. En tout cas, l'une et l'autre voie aboutissait au Cédron, à la vallée de Josaphat, aux tombes, et à la tombe plus mortelle qu'est l'agonie du cœur.

Il était à peu près dix heures du soir ; la lune éclatante d'Orient, dans son plein, versait une abondante lumière ; les rochers miroitaient ; les dalles funèbres étaient toutes luisantes ; les torches des assassins allaient être inutiles, et les épées, les bâtons sonner clair dans cette silencieuse nuit.

Quand le pèlerin refait cette route au soir du Jeudi Saint, en union avec Jésus, mêlé au groupe des Douze, à cette même heure, sous cette même lune de nisan, et que dans la vallée étroite le rocher qui affleure lui donne la certitude de fouler les pas divins, il ne peut s'empêcher de tressaillir et de se prosterner pour baiser cette pierre. Le cas d'Absalom vouait autrefois à l'exécration ce lieu maudit, et aujourd'hui encore le passant juif ou mahométan jette des cailloux au perfide ; mais Jésus a passé, et nulle malédiction ne subsiste.

Absalom, c'était nous ; Jésus a effacé nos crimes, et les larmes qu'on voit là, que ce soient celles de Jésus ou celles du pénitent, n'ont plus d'amertume.

En remontant la vallée, on arrivait promptement sous le pinacle du Temple ; une grande ombre bordait les énormes soubassements, mais la clarté se retrouvait sur le chemin, car la lune était haute. A droite, s'amorçait assez rudement le chemin de Moab, du Jourdain et de la mer Morte. Sur toute cette pente s'étendaient des plantations de vigne très bien exposées et qui se montraient fertiles. Jésus en prend occasion pour développer une de ses comparaisons les plus frappantes : « *Je suis la vigne, vous êtes les rameaux...* » (Jean, xv, 1).

On allait lentement ; le parcours étant bref et les paroles abondantes, on dut s'asseoir ici ou là, sur les pentes de Sion en face des Oliviers, sur les roches de la vallée ou sur les tombes. Les sièges naturels sont là nombreux ; le pèlerin s'y attarde avec une vague espérance.

Après le « tombeau d'Absalom » et ses pareils, quittant ces grands témoins qui de haut vous observent et tiennent ouverts sur vous leurs gouffres de nuit, on abandonne la vallée funèbre et l'on attaque les « racines du mont ». Gethsémani est là.

Il est manifeste que Jésus ne songe pas pour cette nuit à son gîte habituel de Béthanie ; s'il n'y avait renoncé, menacé comme il l'est, il ne s'attarderait point en route. Refuse-t-il donc à l'amitié cette dernière veillée, cette dernière prière ? Oui : la



Passion est commencée ; le rendez-vous est maintenant à la croix et au sépulcre.

En familial, Jésus entre au jardin avec les Douze, et tout paraît d'abord se passer comme de coutume, sauf que, lui qui aime prier seul, prend cette fois avec lui Pierre, Jacques et Jean, ses amis de choix, et ordonne aux autres de l'attendre, assis, comme s'il allait revenir et reprendre ses discours, ou continuer avec eux de gravir la colline.

A ce moment, l'esprit divin qui a montré jusqu'ici sa pleine fermeté se met à donner des signes d'inquiétude. Une affreuse vision le saisit. La violence de l'apparition est telle que la stupeur y précède la terreur et l'abattement (ἤρξατο ἐκθαμβεῖσθαι). Jésus chancelle, et ne pouvant retenir pour lui seul cette impression effroyable, il en fait part aux disciples, ayant à cœur, peut-être, d'expliquer le brusque changement qui s'opère en lui. « *Mon âme est triste*, dit-il, *jusqu'à la mort.* » Le « *Fort* » dont avait parlé le prophète, le *Conseiller admirable*, le vainqueur prochain des supplices et de la tombe paraît succomber ; il demande de l'aide. « *Tenez-vous ici*, supplie-t-il, *et veillez avec moi.* » Il a dit souvent : *veillez*, mais il ne disait pas *avec moi* ; cette phrase tendre est ici un appel : la vigilance n'y est pas seule en question ; c'est la pitié, que le Seigneur implore.

Alors commence à se déployer cette angoisse surhumaine dont le mystère n'est pas révélé. Jésus,

au début de sa Passion, est comme au début de sa mission de prêcheur : il entre au désert ; mais le désert de son âme est autrement profond et sinistre que celui de Jean-Baptiste, quand il lui plaît d'en laisser fuir les consolations.

Il ne se met pas à genoux, il y « tombe » ; il se prosterne la face contre terre. Un calice impossible à boire lui est proposé ; il en frémit au point que des pleurs s'échappent non seulement de ses yeux, mais de tout son être et entraînent à leur suite des globules de sang. Il pleure de tout son corps ; il pleure ainsi que l'on saigne, et ce sang qui précède la blessure, ces larmes de saisissement qui ne soulagent point, telles sont pour lui, en cette dernière veillée sur la terre, les gouttes de la nuit.

Jésus disait tout à l'heure : « *Mon âme est triste jusqu'à la mort* » ; les mots sont faibles ; la tristesse de Jésus va bien au delà de la mort. Celle-ci n'atteint que la chair ; dans la chair même, des phénomènes peuvent avoir lieu — et n'est-ce pas ici le cas ? — pires que des supplices. Ces phénomènes briseraient normalement le cœur humain ; mais ils peuvent aussi, quand Dieu le veut, ménager ce frère de l'âme au profit de la douleur. La mort va s'arrêter maintenant à l'agonie ; mais pour l'esprit il n'y aura pas de limite ; tous les calices s'additionneront, et ce sera presque un allègement d'en venir à la croix.

Qui entrera dans ces profondeurs, et qui dira,

après les larmes de sang qui rougissent la terre, le flot de larmes encore plus sanglantes qui coule dans l'âme divine comme un courant au fond de la mer ?

La vision de Jésus ne peut être épuisée, mais on la soupçonne. Il n'y a pas à nier que la mort matérielle et son cortège de souffrance offre à cette ascension d'épouvante un premier palier. La croix s'est tout à coup dressée. Et certes, Jésus l'a familière ; il l'accepte depuis toujours ; il parle de demain comme de *son heure*, disant : « *C'est pour cela que je suis venu.* » (Jean, XII, 27). Mais qui ne sait le relief effarant que peut prendre en un moment une image effacée par l'accoutumance ?

Un indicible adoucissement est ménagé aux souffrances que nous ne prévoyons pas, un autre, efficace encore, à celles que nous prévoyons, mais n'imaginons que faiblement, distraits par quelque image étrangère ou compensatrice. Mais la douleur qui envahit tout et permet à son fantôme la totale absorption de l'esprit prend une sorte d'infinité, et c'est le cas du Fils de l'Homme.

« *Mon cœur tremble en moi, et les terreurs de la mort m'assiègent ; la crainte et l'épouvante m'assaillent et le tremblement se saisit de moi.* » (Ps. LV, 5-6). Ces expressions redoublées rendent sensible, autant que le peuvent des mots, un état excédant. Les pensées du Sauveur le flagellent et ses pressentiments le crucifient ; ses visions le traînent à travers le jardin, la côte, la maison

d'Anne, le pavillon de Caïphe, l'Antonia, les rues, la mort, la tombe. Il voit ! il voit ! et il est affolé un instant par une obsession invincible ; il goûte là, prosterné, les bras étendus, à la juive, la somme des tourments.

Élargissez un peu l'horizon, sans laisser nulle force consolatrice s'infiltrer dans le cercle, que voyez-vous ? Ce n'est plus la seule croix de Jésus, c'est la foule des nôtres. Comme dans la vallée de Josaphat les tombes s'ajoutent aux tombes et escaladent sans fin les pentes d'alentour : sur le Calvaire intérieur de Jésus et dans tout le paysage, les croix rejoignent les croix, les croix oppriment les croix ; elles se pressent ; elles se heurtent ; il y en a de toutes les tailles, il y en a de tous les bois ; les unes sont droites, d'autres penchent, d'autres s'abattent et pourrissent comme des arbres morts. La lugubre forêt gagne les monts et redescend vers les plaines ; elle coule dans les vallées ; elle crée des sources intarissables et fait des fleuves comme un réseau de pleurs. Et l'océan en porte encore de rivage en rivage, flottille immense que balancent des sanglots et des soupirs.

Le Fils de l'Homme est venu pour adopter l'homme ; il prend pour siens tous les fardeaux de ses fils ; sa douleur n'est pas sa douleur, c'est la douleur universelle ; il veut vaincre la nôtre en la supportant, comme en mourant il va détruire la mort, et son esprit adhérent au malheur plus que

le malheureux même, en épuise par la compassion toute l'horreur.

Mais pour que cette compassion nous profite, Jésus doit tenter en souffrant une autre victoire. Il y a quelque chose de plus terrible que la croix, c'est ce qui l'a dressée. La peine est un effet, le crime en est la cause, et — le répondant universel ne peut l'ignorer — l'homme est un criminel.

Oui, n'ayons pas peur des mots, et ne laissons pas de faciles complaisances égarer des jugements pris de l'éternité. L'éternité est le vrai juge ; l'éternité sait ce que vaut le temps, et elle le condamne. L'humanité est dévoyée ; « *l'univers est tout entier posé dans la malice* », dit l'Apôtre (I Jean, v, 19) et il n'est pas étonnant que le Sauveur, Frère qui a pris la dette et qui l'envisage, éprouve au cours de la grande liquidation spirituelle ce qu'exprimait en son nom le psaume : « *Les torrents de Bélial m'épouvantent* » (Ps. xvii, 5).

Lui seul a pris sur lui toute l'iniquité ; « *il a été fait péché pour nous* » (II Cor. v, 21), et ce n'est plus le premier Adam avec sa descendance qui se trouve ici au tribunal, c'est le *second premier homme*.

Jésus est celui qui *regarde au fond des abîmes* (Daniel, iii, 35), et l'abîme par excellence est l'abîme du mal moral. Il s'est senti sous le cumulus du péché de tous les siècles comme les géants de la fable sous leur montagne ; il s'exténue à en

soulever le poids, et ce ne sera pas trop de l'effort conjugué de toutes les âmes fidèles pour alléger un jour cet inconcevable fardeau.

Du reste, une charge en aggrave une autre et *« l'abîme appelle l'abîme »*, *« les vagues répondent aux vagues lorsque grondent les cataractes »* (Ps. XLI, 8, hebr. et Vulg.). La morsure de la douleur suivant celle du péché ne la guérit pas ; il y faut d'autres remèdes. Voici le médecin, mais qui guérit au moyen de ses propres maux, et le diagnostic est en ce moment sa douleur suprême.

Jésus a ouvert des yeux que notre inconscience tient clos, et que notre débilité rendrait toujours inégaux au spectacle. Jésus a vu le malheur et la malice du monde, que nous ne voyons pas. Si chacun de nous se pénétrait de toutes les agonies et de toutes les atrocités qui remplissent la terre, qui pourrait vivre ? et si chacun regardait en face son propre cas, qui oserait se montrer ? Notre puissance d'illusion nous défend ; mais le Clairvoyant est sans défense, tant qu'il n'a pas recours à l'unique Force victorieuse du mal.

Voici maintenant que Jésus envisage cette Force même et qu'il essaie de reprendre cœur à en escompter les effets.

Jésus est venu du ciel pour faire un paradis de ce monde : ne se sent-il pas menacé d'avoir seulement égaré le paradis dans la boue des hommes ? Sa consolation serait qu'en plaçant

d'une part dans la balance la souffrance et le péché, de l'autre la croix, celle-ci fût assez lourde pour tout emporter. Mais si la croix elle-même était un échec ?...

Certes, de soi, en totalisant, elle ne le sera point ; la croix est le plus puissant instrument de victoire ; mais il est convenu que le regard de Jésus ne s'ouvre en ce moment qu'à de la peine ; Gethsémani est d'une si effroyable partialité que rien ne l'aborde sans montrer au seuil quelque signe fatal. Dans ces conditions, la victoire même, par son caractère toujours relatif, ne fait-elle pas figure de désastre ?

Le général qui ne compte que ses morts, ses prisonniers, ses bagages perdus, les places qu'il n'a pas prises, les chances qui restent à l'adversaire et le rêve toujours plus vaste que le fait, peut-il triompher ? S'il s'en tient à ce calcul, il perd sa victoire ; si c'est un grand ambitieux, il peut penser que cette victoire n'est qu'un lourd échec, car un échec qu'est-ce donc, si ce n'est le fait qui ne satisfait point ?

Or, l'ambition du Sauveur des hommes est totale. Pour une seule âme il donnerait tout son sang et tout son cœur ; mais précisément pour cette raison, lorsqu'une âme se perd, une seule, il lui semble que pour la ressaisir il laisserait là et oublierait toutes les autres. Sa parabole le dit : *« Si un homme a cent brebis et qu'une d'elles s'égaré, ne laisse-t-il pas dans la montagne les*



*quatre-vingt-dix-neuf autres pour aller chercher celle qui s'est égarée ? » (Matt. XVIII, 12).*

Que de brebis égarées, en dépit de la houlette saignante ! La croix est plantée en terre comme signe de ralliement du troupeau humain : combien y viennent, et combien s'en écartent ? Nul ne le sait, et une grande marge reste à l'espérance ; ce que le visible ne contient pas, l'invisible l'abrite peut-être ; ce que le temps dissipe apparemment, l'éternité peut le ressaisir ; la fin des fins n'est claire pour personne, et le grand ou le petit nombre des élus est peut-être un problème vain. Mais ce qui est certain, c'est qu'il y a un enfer, et qui se peuple, et Jésus est le pourvoyeur du ciel.

De plus, Jésus est l'organisateur de la terre. Il a un plan de vie pour les groupes, les cités, les civilisations, les avénirs. Non qu'il s'inquiète des formes ; mais les rapports fonciers dépendent de la morale qu'il enseigne et du but qu'il assigne à tout l'ordre humain. Que deviendra ce plan ? Quelle trace la croix laissera-t-elle dans l'histoire ? Que seront de plus et de mieux que les autres les peuples chrétiens ?

Mystère triste que tout cela ! L'œuvre est laborieuse, et le résultat, bien que visible, est si lent, si coupé d'arrêts et traversé de reculs qu'on peut se demander ce qu'il adviendra de l'entreprise. Quelle cruelle vision pour Celui qui est venu *mettre le feu à la terre !*

Enfin, multipliez ces souffrances l'une par l'autre, aggravez-les de leurs interférences, concevez le corps dans la sueur de sang, l'esprit en proie à l'ennui et aux prévisions sinistres, le cœur atteint par le refus d'aimer que lui opposent ses enfants, la conscience chargée par les crimes dont Jésus se tient responsable, l'énergie abattue par l'apparente inutilité de l'effort, et dites jusqu'où peut aller la torture.

Jésus ressasse ses amertumes et s'y plonge avec un cruel délice ; il n'a pas à espérer de guérison, car c'est lui qui se blesse. Qui est plus puissant que lui pour le frapper ? Il est dit dans l'Évangile à plusieurs reprises qu'il *se troubla lui-même* : oh ! le trouble divin ! Ici, il ajoute sa propre force perturbatrice à celle d'un univers, et son âme y sombre.

Il ne s'agit, on l'entend bien, d'aucune défaillance morale ; on parle d'une volonté de souffrir, ou pour mieux dire d'une humble acceptation en accord avec le plan rédempteur. Il est dit que Jésus éprouvera tout : il se livre, et ce que ne pourraient lui infliger des ennemis forts contre la chair seule, il s'en fait le bourreau.



Où sont les Douze ? Leur groupe principal est demeuré là-bas, près de l'entrée ; on les retrouvera quand Jésus, entendant la troupe qui dévale

la pente, viendra à sa rencontre. Quant aux trois autres, les élus, les confidents des divines faiblesses, les consolateurs humblement requis, ils sont à *la distance d'un jet de pierre*, c'est-à-dire à une trentaine de mètres ; ils ont pu entendre les lamentables gémissements, constater l'écrasement de l'homme en peine. Et ils dorment.

Une seule fois dans sa vie Jésus a demandé le secours des hommes, il ne l'a pas reçu (1). Les trois qu'il a associés à toutes ses démarches, qu'il a rendus confidents de ses secrets, qui seuls ont vu la résurrection de la fille de Jaïre et assisté à la transfiguration, à qui maintenant il donne une preuve si touchante de sa confiance spéciale en leur laissant voir son humaine fragilité, ces trois l'abandonnent.

Non seulement ils négligent de soulager sa peine, ils ne la connaissent point. Tout se passe entre Jésus et le ciel, et auparavant tout se passe entre Jésus et Jésus, que le ciel livre à son tourment. En vain, accablé et ne pouvant cependant tenir en place, il tombe et il s'agite, il se prosterne et se relève à la recherche d'un peu de secours : il ne trouve de repos nulle part, et moins que partout auprès des hommes. « Jésus a prié les hommes et n'en a pas été exaucé. »

Cet abandon faisait aussi partie de son calice ; Jésus maudit pour nous devait être seul ; le traître

(1) Cf. Pascal, *le Mystère de Jésus*.

pouvait veiller, mais aux amis revenait le sommeil. Que restait-il, sinon que Jésus « voyant tous ses amis endormis et tous ses ennemis vigilants, s'en remît tout entier à son Père ? »

Ainsi fait-il ; mais il s'inquiète de ce coupable sommeil ; renonçant à tout secours pour lui-même, il songe à ses enfants ; sa tendresse les gourmande : « *Ainsi, vous n'avez pu veiller une heure avec moi !* » (Matt. xxvi, 40). Dans saint Marc on le voit interpeller directement Simon-Pierre : « *Simon, tu dors !...* » (Marc, xiv, 37). Il l'appelle Simon, d'un nom familier, comme lorsqu'il n'était pas encore apôtre, comme s'il n'était pas le *Rocher*. Pauvre rocher ! pauvre Simon, toujours présomptueux et toujours faible !

Ce détail est relevé par le seul saint Marc ; les autres ne nomment pas Pierre comme objet spécial du reproche ; mais Pierre se nomme par son interprète, et Marc ne ménage pas Pierre, parce que Pierre ne se ménage pas (1).

Reprenant sa gravité magistrale, Jésus exhorte les siens à la vigilance. Il s'agit d'eux cette fois. « *Veillez et priez, afin de ne pas entrer dans la tentation* ». Il dit *dans* la tentation, comme dans un filet qu'on n'aperçoit point. Il leur rappelle que l'esprit est prompt, mais la chair infirme. Enfin, s'étant éloigné à deux reprises et revenant à eux pour la troisième fois, il semble donner à sa répri-

(1) Le P. Lagrange. *L'Évangile de saint Marc*.

mande un ton d'ironie triste : « *Dormez, maintenant, et reposez-vous ! C'en est fait, l'heure est venue, le Fils de l'Homme va être livré aux mains des pécheurs* », comme s'il disait : Quelle heure choisissez-vous, inconscients disciples ! Dormir, quand votre Maître agonise ! N'est-ce pas vous associer indirectement à ces « pécheurs » qui vont le crucifier ? Reproche éternel, dont les chrétiens de tous les âges ont à faire leur part, quand ils oublient l'angoisse permanente de Jésus en son œuvre et en sa personne mystique. « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde, il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. »

Le recours est trouvé. A trois reprises, l'Homme de douleur frappe à la seule porte qui s'ouvre toujours aux appels confiants. Il prie. « *Étant tombé en agonie, dit saint Luc, il priait plus longtemps* » (Luc, xxii, 43).

Il s'y reprend à trois fois, comme faisaient les Juifs dans les circonstances pressantes ; il s'agissait ici d'épuiser la tentation. Il prie en invoquant une paternité tendre : « Ἀββᾶ, ὁ πατήρ, mon Père ! toi qui es le Père ! » Et il ose dire : « *Toi qui peux tout, éloigne de moi cette coupe !* » (Marc, xiv, 36). Mais ce cri de douleur n'est pas décisif ; il vaut dans une supposition : « *s'il est possible.* » (Ibid. 35). La supposition écartée, c'est la pleine soumission qui revient : « *Non pas ce que je veux, mais ce que tu veux, toi.* » (Ibid. 36).

Jésus prie, dit Pascal, dans l'incertitude de la volonté du Père, (c'est-à-dire dans la supposition de cette incertitude) et il craint la mort ; mais l'ayant connue (c'est-à-dire reconnue) il va au-devant s'offrir à elle : « *Eamus, Processit.* » Jésus, dit à son tour Bossuet avec sa majesté coutumière, exprime dans l'agonie « ces plaintes respectueuses qu'une douleur soumise répand devant Dieu pour les faire mourir à ses pieds (1). »

Disons d'un mot : Jésus pratique le Pater. Il entend que la prière soit un effort pour nous adapter au vouloir de Dieu, non pour le plier aux nôtres, et c'est en arrêtant finalement son âme dans cette soumission qu'il retrouve la paix parfaite.

« *Levez-vous, allons !* » Son courage est revenu ; il est remonté dans son ciel ; dépouillant les faiblesses du temps, il rentre en ses dispositions éternelles.

Son désert intérieur a d'ailleurs été visité ; un ange lui est apparu, et ce frère, comme Moïse et Élie au Thabor, a dû lui redire les gloires de la croix. Il envisage désormais avec fermeté tout ce qui le menace. Qu'on l'arrête : ses mains se tendent ; qu'on le soufflette : voici ses joues ; qu'on le condamne et qu'on l'exécute : son silence et sa patience répondront. Après Judas, tous pourront le torturer de corps et d'âme ; il sera prêt à supporter toutes choses, ayant supporté le baiser.

(1) Bossuet, Sermon pour le 4<sup>e</sup> vendredi de Carême.



Du haut de la croix Jésus voit, des yeux de l'âme, ce Gethsémani et sa retraite ombreuse ; dans la dépression de terrain où son regard ne plonge point, cette mousse abrite les « racines du mont ». Il y songe paisiblement, ayant passé de la rêverie d'épouvante à la réalisation ferme, et il nous donne rendez-vous là, au jour de nos propres affres.

Aurait-il voulu faire pour nous ce rendez-vous plus tangible en permettant que de vieux témoins de sa souffrance, quelques arbres, les plus vénérables du monde après celui de la croix, subsistent en ce lieu à travers les générations ? On le peut espérer. Les oliviers que célébrait Lamartine en un beau passage du *Voyage d'Orient* défendent toujours leur vieillesse, et de jeunes pousses se préparent à les remplacer.

Il serait bon de se dire : Jésus confiait à ces berceaux les divines angoisses ; peut-être se rua-t-il sous quelqu'une de ces énormes racines dont les soulèvements sont comme des grottes de rocher ; la lune faisait trembler les ombres et berçait sa fièvre ; des apaisements fussent venus de ces verdures pâles, s'il en avait voulu ; les troncs cannelés et pétrifiés formaient pour sa prière comme une colonnade de temple, dont la voûte prolongeait ces branches accablées.

Mais après tout qu'importe ? Si *la chair ne sert*



*de rien*, l'écorce d'un olivier ne peut être nécessaire. L'esprit a le pouvoir de trouver ce qu'il cherche partout où il le poursuit ; Gethsémani est dans nos cœurs, où l'on peut recueillir du sang et retrouver la forme d'un corps dans une chaude poussière. Il n'est pas besoin d'aller en Palestine, ni de songer à s'ensevelir au creux des souches géantes, pour dire utilement, comme le poète au gardien du pieux enclos :

Conduisez-moi, mon Père, à la place où l'on pleure !

L'essentiel est de pleurer comme Jésus, et de ne pas juger la montagne d'Orient seulement par ses « racines ».

Montez, chrétiens, et en suivant le regard douloureux, vous prendrez une vision du sommet où Gethsémani s'achève.



En quittant le logis intime où avaient eu lieu les apparitions, Jésus ressuscité conduisit les siens « au dehors, vers Béthanie, et ayant élevé ses mains, il les bénit. Or, il arriva, comme il les bénissait, qu'il leur fut enlevé, et il était porté dans le ciel. » (Luc, xxiv, 50-51).

Il avait dit : « Voici que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » (Jean, xx, 17). On ne pouvait mieux insinuer —

ce que du reste il avait exprimé tant de fois clairement — que son sort est le nôtre et que l'effet est le même de ses douleurs ou de nos douleurs.

O tendresse de ces mots, dans une telle bouche, à cette heure du grand départ, au bord des univers et au bord plus imposant des mystères célestes : « *Mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu !* » Il est donc vrai que nous n'avons qu'un Père, Lui et nous ! que nous sommes d'une famille divine, et que ce n'est pas une figure, cette affirmation qu'en rentrant dans la Trinité il va nous *préparer la place !*

Chacun a son ascension ; tout au moins on la lui prépare ; il l'éprouvera au spirituel d'abord, puis, comme Jésus, à la fin des temps. Le « *premier-né d'entre les morts* » entraîne ses frères à sa suite ; le *chef* dont nous sommes le *corps* monte au ciel tout entier.

Gardons-nous de prendre le mot ciel, comme les mots ascension, départ, dans un sens trop physique ! Il est inutile de rêver sottement et de prêter à sourire ; nos grandes réalités spirituelles n'y pourraient gagner. La petite montagne que Jésus regarde est bien peu, dans le vaste univers ! Quand il va la quitter, où ira-t-il ? et qu'en penserait l'homme des antipodes, qu'en penserait l'astronome ébloui ?

Non, tout cela est figuratif pour la plus grande part. Jésus s'élève réellement aux yeux de ses dis-

ciples ; mais son voyage n'est pas régi par le fil à plomb ; les nuées ne le soutiennent pas longtemps, et l'espace même est ici de peu, car le ciel est surtout un état, non une place. Le ciel, s'il s'agit de l'âme, est-il quelque part ?... Si l'on parle du corps, ou de l'âme dans son union avec le corps, le ciel, puisqu'il nous voit régner avec Dieu, ne serait-il pas identique aux royaumes de Dieu ?...

Le ciel physique, alors, ce serait l'univers, tandis que le ciel spirituel c'est Dieu même et l'état de l'âme qui nous le communique. A Dieu, ciel vivant, nous sommes accordés par la pensée et l'amour ; à l'autre ciel, à la création intégrale nous pourrions nous adapter par les dons nouveaux et les nouvelles propriétés dont Jésus ressuscité a déjà fait preuve. La vie éternelle fait des corps comme des âmes les frères de l'esprit pur ; le « *corps spirituel* » de saint Paul nous l'atteste.

Laissons les rêves physiques, même sous cette forme épurée où ils nous intéressent d'un intérêt accessoire. « *La toute beauté du Seigneur est plus élevée que les étoiles, dit la liturgie, et sa majesté est au-dessus des nuées du ciel.* » Jésus remonte exactement au lieu d'où il est venu, et il nous y entraîne à sa suite. La « droite du Père », c'est-à-dire l'introduction au sein de la Trinité, la vie intime avec la Divinité, c'est le lot de ce premier humain, c'est le lot de l'humanité même.



## CHAPITRE VI

### LES PASSANTS

Un paysage ne se compose point des seules choses inanimées ; les sites, les demeures, les palais, les temples ont un personnel ; la vie y circule. Quand de l'Arbre rédempteur Jésus regarde et laisse l'ambiance s'imprimer en lui, son tableau intérieur offre des personnages dont les catégories — et combien parfois les unités ! — nous importent.

Avant le supplice déjà, *passant* lui-même et passant douloureux, qui du Prétoire au Golgotha exposait sa peine, l'Homme sanglant recueillait les éléments de ce spectacle, et il faut le suivre en ce parcours pour s'en pénétrer.

Jésus a pu sortir de l'Antonia par trois chemins ; mais du point de vue où nous sommes maintenant, ces divers parcours ne constituent pas de bien grandes différences ; tous trois sont rudes,

encombrés ; pour tous trois, il est bien vrai qu'une petite demi-heure de marche régulière peut suffire ; mais en raison des obstacles, il y a lieu d'augmenter ce chiffre notablement.

N'oublions pas que nous sommes dans une ville d'Orient, en une veille de fête et au milieu d'un arrivage de gens qui se chiffre par centaines de mille. Les rues sont bondées, sur certains points et à certains moments presque impraticables. Alors, le cortège doit s'arrêter, en attendant que le centurion à cheval qui en a pris la tête puisse de sa lance ouvrir une trouée parmi les bêtes et les gens.

On sait qu'en Orient, entre les hommes, les femmes, les enfants, les ânes et les chameaux, la fraternité est complète ; les cavaliers côtoient les piétons ; les gens chargés de fardeaux et les simples promeneurs se partagent comme ils peuvent les étroits espaces. Il n'y a pas de police au sens où nous l'entendons, et les cris, les horions ou la patience président seuls à l'ordre.

La lettre d'Aristée, Juif alexandrin qui écrivait peu d'années avant Jésus-Christ, nous a décrit cette circulation qui est toujours un sujet d'étonnement pour l'Occidental moderne. Il nous parle de ces rues à escaliers qui à Jérusalem, comme à Jaffa, comme dans toutes les villes au relief mouvementé, ressemblent à des lits de torrents et charrient une population tantôt agitée, tantôt indolente.

Aristée fait une remarque à laquelle la pâque

donne pour nous une portée toute spéciale ; il y a là, dit-il, des passants qui se heurtent, mais d'autres s'évitent soigneusement afin de se préserver de tout contact impur. Cette préoccupation, en localisant la cohue, ne peut que l'augmenter.

Ajoutez que les métiers de la rue, exercés sans contrainte, accaparent la chaussée sur une bonne partie de sa largeur. Les porteurs d'eau avec leurs outres en peau de bouc, les marchands de pâtisseries hétéroclites aimées des gens de village à l'ordinaire privés de toute « douceur », les vendeurs de fruits secs ou frais et d'amandes sucrées offrant leurs produits sur de larges plateaux ou sur des tables volantes, les débitants de limonade balançant leur haut réservoir couronné de gobelets, les mercantis de toute espèce qui essaient de monnayer l'affluence et de s'assurer par la gourmandise d'un jour des mois de vie frugale, foisonnent.

C'est demain le grand sabbat, et il va commencer ce soir, au coucher du soleil ; les livreurs n'ont qu'à se hâter ; les particuliers, presque tous livreurs pour leur compte, se hâtent aussi ; les organisateurs, les gens du Temple, qui ont à prévoir une agglomération débordante, prennent leurs dispositions et font leurs démarches ; les fournisseurs de colombes, de brebis, de boucs et de bœufs pour les sacrifices poussent leur bétail vers les parvis ; les étrangers arrivent toujours, chargés de tout ce qu'il faut pour camper, et eux aussi mènent des bêtes. De vrais troupeaux vous coulent dans



les jambes et pour un instant troublent tout, en s'affolant eux-mêmes. Et le terrain inégal des rues, les marches en pente, les petits pavés glissants et pointus, piquant droit, ne facilitent pas la marche. Il n'y a point partout de ces belles dalles rouges propres aux voies romaines de la ville, et dont on fera plus tard des autels.

Jésus passe, et nous le voyons engagé dans ces ruelles étroites, tantôt sous le ciel ou les auvents nombreux, tantôt sous des voûtes, avançant à grand'peine, écrasé sous sa croix et sous ses douleurs récentes, heurtant à chaque instant quelque marche qu'il n'a pu voir, quelque mur contre lequel le cortège est poussé et la croix cogne. Émoi du pauvre corps, où se creuse et s'aggrave l'entaille de l'épaule ! Puis c'est le choc d'un coureur qui se faufile, d'un bât ou d'un sac qui cahote, d'une charge de chameau élargie et branlante, comme en balancent des files entières de ces solennels marcheurs.

Jésus est épuisé, et les soldats ne se gênent guère pour lui faire sa route. Ils sont ennuyés, ces gens ; leur service commandé vient en supplément ; c'est une de ces corvées comme leur en impose si souvent la turbulence juive. Toutes ces histoires locales — ils n'y voient que cela ! — paraissent fort déplaisantes aux Romains, surtout s'ils en pâtissent, et les soldats pâtissent toujours d'un désordre, qu'il s'agisse de le prévenir ou de le réprimer.

Qui sait si cette humeur ne fut pas pour beaucoup dans la férocité du corps de garde, à l'Antonia ? Elle poursuit ses effets sur la route et elle persistera autour de la potence. Mon Christ ! de quoi dépendez-vous ! L'impatience d'un soudard se traduira-t-elle pour vous en supplice, et devrez-vous payer avec du sang le retard d'un jeu de marelle ou d'une beuverie ?

Non ; nous savons que Jésus ne dépend de rien, ni de personne. Un autre plan traverse celui-ci, et toutes ces platitudes s'en écartent. Établi par Dieu même, le plan de la marche affreuse est un libre plan, qu'exécute une libre obéissance, sous la seule inspiration de l'amour.

Jésus s'avance au milieu de groupes de plus en plus denses ; son exécution est connue, et ces sortes d'attractions ont coutume d'éveiller un goût horrible. La tourbe qui tout à l'heure hurlait et réclamait la sentence ne peut faire fi du spectacle ; les curieux, avertis, accourent ; les gens de passage s'arrêtent ; des bourrelets de foule se forment le long des murs et tous les perrons se garnissent.

Aux fenêtres des maisons cossues — elles seules en possèdent — des nattes se soulèvent et des têtes se montrent, ou bien, derrière des treillis de bois, des yeux ardents se devinent. Sur le pas des portes, les vieilles passent le nez, s'aventurent de quelques pas ; les vieux, accroupis contre les montants, le coude au genou, se dressent pour voir ; les gamins intéressés frétilent et serpentent. Aux tour-

nants, au milieu de cette foule mouvante, que peut-on devenir?... Et si des ruelles latérales se précipite au niveau du douloureux Maître un flot de nouveaux venus, ou quelque cavalcade fantasque, ou quelque troupeau?...

Alors, un tressaillement va secouer Celui que tant de supplices ont déjà brisé et que tant d'épouvantes menacent ; un gémissement s'échappera de ses lèvres, et si le choc est trop fort, si le pied bute au pavé mal joint, c'est une terrible chute. Nous savons qu'il y en eut ; la dévotion ne s'y est pas trompée, et si elle se borne à trois, c'est peut-être amour du symbolisme plus que de la vérité littéraire.

Combien de fois il dut se garer, le pauvre Passant, dans quelque enfoncement d'arcade ou de porte ! Il s'est fait petit avec frisson ; il s'est effacé autant que le permettait sa rallonge cruelle. On le voit évitant ce qu'il peut et subissant le reste avec son ineffable douceur. Mais c'était bien pour lui le cas de dire : « *Je suis un ver de terre et non pas un homme* » ; il rampait sous son bois, dans ces petits couloirs débordants, parfois aveuglé de soleil, parfois dans la nuit, comme dans une fourmilière ridicule autant qu'implacable.

Que tout cela est donc triste, mon Dieu ! Que tout cela est petit, et que tout cela est cruel ! Comment juger lequel des deux, de la cruauté ou de la mesquine exigüité révolte davantage nos tendresses ? On se laisse aller à désirer que le Sau-

veur passe inaperçu, pourvu qu'il s'apaise, et l'on désire que s'il doit souffrir, fût-ce au prix d'une souffrance plus cuisante, il soit le héros d'un drame digne de lui.

Voyez-vous le Roi des douleurs dans ces petits embarras de la fête juive, au milieu de cette confusion, dans ces cris, les bêtes poussant sa croix et le faisant trébucher lui-même, les fades odeurs des bazars d'Orient servant d'encens au sacrifice éternel ? Concevez-vous qu'un tel événement ait pour cadre un lavis de ruelles ? Admettez-vous les heurts et les glissades triviales infligés à l'Immense, en attendant le supplice aux effets divins ?

Mais il faut écarter ces scrupules, qui relèvent du goût des futiles grandeurs. Le chemin ensanglanté sera d'autant plus grand qu'il s'y dépensera plus de grandeur morale, plus de céleste miséricorde et de plus généreux échanges d'amour. La mesure de ce qui se passe ici n'a pas d'autre échelle. Il ne s'agit pas de cortège décoratif au long d'une voie royale.

Bien plus, on a le droit de penser que tout est mieux ainsi. Le contraste est saisissant entre ces ruelles de mort et l'ampleur d'une action de portée universelle ; mais précisément ce contraste est notre leçon. En serait-il une autre ? Où trouver sur terre un arrangement qui prétende égaler, ou seulement figurer à titre direct ce que contient l'action rédemptrice ? Ignore-t-on que l'éternité et l'immensité n'ont pas de figurants ?

Mieux vaut un choc d'imagination favorable aux pensées profondes. De faux prestiges pourraient nous tromper ; un contraste criant nous ramène. Le néant temporel du fait évoque pour notre foi son immensité ; la petitesse excessive nous rejette vers la grandeur, et nous en venons à louer Dieu de ce qu'il a pris ce détour utile. Événement sans apparat, sans auréole autre que celle d'épines, petit forfait qui est un crime éternel : telle sera la Passion.

Ce serait le cas de rappeler les magnifiques spéculations de Pascal sur les trois ordres de grandeurs : grandeurs *de chair*, ou physiques, grandeurs *d'esprit*, ou intellectuelles, et grandeurs *de charité*, ou surnaturelles. « Il est bien ridicule, dit Pascal, de se scandaliser de la bassesse de Jésus-Christ, comme si cette bassesse était du même ordre duquel est la grandeur qu'il venait faire paraître... Il n'a pas donné d'inventions, il n'a point régné ; (nous pourrions ajouter : il n'a pas pris de poses théâtrales en sa souffrance) ; mais il a été humble, patient, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh ! qu'il est venu en grande pompe et en prodigieuse magnificence, aux yeux du cœur qui voient la sagesse (1) ! »

Ce qu'est Jésus dans toute sa vie, il l'est dans

(1) Pascal, *Pensées*. Edit. Havet, art. xvii.

la Passion ; il fait de son sacrifice une grandeur non spatiale, non politique, non esthétique, mais morale ; c'est dans l'ordre moral qu'il veut la magnifier en tous sens, l'approfondir jusqu'aux racines du bien et du mal, la hausser jusqu'au mérite infini et l'amplifier jusqu'à une efficacité sans bornes. Qu'a-t-il affaire d'agrandir ses chemins, quand sa route est dans l'invisible, et que lui fait l'exiguïté de son Calvaire, quand pour lui le monde entier est partout ?



La petite foule qui est là veut pourtant être analysée, parce que ses sentiments sont des types où se peuvent juger les nôtres.

Il y a les amis, déclarés ou secrets ; il y a les gens compatissants, sans doute nombreux, mais plus réservés et plus silencieux que les autres ; il y a les indifférents, les curieux, les narquois, et il y a enfin les ennemis officiels ou non, encadrés de la tourbe infâme.

Les amis, qui vont se retrouver autour de la croix, la suivent déjà ; toutes les *stations* les ont pour fidèles. L'Évangile mentionnera tout à l'heure l'un de leurs groupes, non le plus émouvant, parce que l'Évangile vise avant tout à l'instruction, mais celui qui offre à Jésus l'occasion de sa dernière exhortation morale.

Les gens compatissants ne doivent pas manquer, parmi ceux que la propagande pharisenne n'a pu atteindre ou qui ont su en démasquer l'odieux. Sans aller plus avant dans l'examen de la cause, ils se disent : une injustice atroce se commet, et ils en plaignent la victime.

Les étrangers qui se trouvent tout à coup en face d'un homme sanglant, qui le voient brutaliser par des rustres et n'observent en lui que des signes de dignité et de douceur, peuvent-ils manquer de s'émouvoir ? L'homme est cruel, mais les bons sentiments le sollicitent et il n'est pas longtemps sans les éprouver ; qu'il résiste aux passions adverses ou que celles-ci ne soient pas en cause, voici un être ému, c'est-à-dire un ami de passage.

Chez les « indifférents », quand il s'agit d'un drame aussi poignant, on doit s'attendre au contraire à des vilenies qui n'ont de l'indifférence que le masque ; ce sont là des ennemis en expectative et déjà des ennemis partiels, à moins que le culte de leur personne et le souci de leur cas n'absorbe tout à fait leurs pensées.

Le gros marchand dont l'ambition est toute tendue vers les gains reluisants et les placements profitables ; la coquette, qu'un psaume dépeint comme *une colonne de temple aux ornements variés* (Ps. CXLIII, 14) peuvent n'être dans le moment ni cordiaux ni hostiles ; ils passent, et leur jeu continue à travers la mort.



Jésus a ainsi côtoyé de la joie, de la vie ardente et concupiscente, pour aller à son supplice ; ce n'était pas de la haine ; ce n'était pas, en apparence, une complicité ; pourtant nous savons que ceux qui s'obstinent ainsi, au passage de Jésus, à rêver de bagatelles, l'assassinent secrètement. En tout cas, les autres mordent.

Les moqueries et les provocations insultantes citées par l'Évangile sont des exemples ; il y faut voir des thèmes sur lesquels il était facile de broder. Les imaginations populaires sont fertiles ; de l'un à l'autre, les lazzi roulent et les vifs commentaires vont leur train. On entend ainsi dénigrer, moquer, défier Celui que l'on croit dans la dernière impuissance et qui est donc pour les lâchetés instinctives une facile proie.

« La vie de ce thaumaturge s'achève bien lamentablement !... Quel pitoyable guérisseur !... Que ne s'est-il préservé lui-même, lui qui sauvait les autres !... Si Yahvéh était avec lui, le verrait-on dans ce lacet ?... Que Dieu le délivre, puisque Dieu est son Père !... N'est-ce pas celui qui détruit et rebâtit le Temple en trois jours ?... »

Sans tant subtiliser et sans emprunter aux docteurs des arguments d'allure plébéienne, d'autres se bornent à hausser les épaules. « Qu'est cela ? — Ce n'est rien : un esclave qu'on emmène pour quelque méfait, un condamné qu'on expédie en hâte à cause du sabbat, un roi pour rire dont la pancarte exhibe les titres fameux, un bienfaiteur

prétendu, un docteur à toquades, un réformateur intempérant, un redresseur de torts, un accusateur hargneux, un agitateur, un homme dangereux, en somme. Ce n'est rien, ce n'est rien... »

Ce n'est rien en effet, c'est le Nazaréen prédit et le Messie des prophètes, c'est Celui que Moïse a fait entrevoir, que les psaumes ont chanté et que Jean, le Baptiste, accueillit aux portes ; c'est l'homme mystérieux devant lequel tout a pâli avant que tout se révoltât, et qui fera pâlir un jour et la révolte, et l'indifférence et la haine, ne gardant que l'amour. Ce n'est rien, c'est le Sauveur des hommes ; ce n'est rien, c'est le Fils de Dieu.

Les disciples disaient autrefois : *Maître, la foule te presse !* et cela voulait dire : elle t'accable, elle t'opprime pour recourir à ta bonté. Aujourd'hui, la foule opprime Jésus, mais c'est avec l'indifférence brutale pour un homme qui souffre ou la cruauté pour un homme haï. Si le premier de ces deux sentiments nous a révoltés, que penserons-nous de l'autre ?

Il est à croire que bien des dignitaires eurent la bassesse de se mêler à l'escorte et d'emboîter le pas, afin de l'exciter, à la canaille même. On les retrouve au Calvaire : ils y conduisent sans doute leur victime. C'est une double occasion pour eux : se faire saluer, comme Jésus leur reprochait d'en avoir le goût jusqu'à la hantise, et rabaisser par contraste leur vaincu. Ils veulent qu'on les honore

et ils insultent ; ils provoquent les hommages et les rendent en malédictions.

A leur instigation, les indécents outrages ont sans doute carrière. On doit jeter des cailloux et de la poussière, comme jadis à David : ainsi fait l'Oriental qui veut humilier. Au pas des portes, en homme ou en femme, doit se compter la monnaie de cet Ahasverus légendaire, le cordonnier cruel et cynique qu'on appelle le Juif errant.

On s'intéresse à l'écriteau et, toujours, on reproche au Roi des Juifs de n'avoir pas veillé à sa défense. Malheur à l'ambitieux qui ne sait pas se rendre fort ! L'oiseau en cage, dès qu'il est malade, voit se ruer sur lui les camarades bien portants dont le bec l'assaille ; la douce mésange lui attaque le cerveau, et elle enseigne les hommes.

Pendant ce temps, la descente s'accomplit, la remontée commence ; Jésus est tellement accablé que sa marche devient un piétinement lamentable, un vacillement que des chutes répétées rendent toujours plus ample, et l'évidence éclate qu'il n'ira pas loin. A qui le verrait dans cet état à la fois extrême et paisible, silencieux comme les pâles victimes qui le frôlent à chaque instant, le verset prophétique viendrait en mémoire : « *Il a été mené à la tuerie comme un agneau, comme une brebis muette devant celui qui la tond.* » (Isaïe, LIII, 7).

C'est à ce moment qu'un passant inattendu vient

au secours des sbires. Leur besogne les inquiète ; cette croix est vraiment trop lourde et le patient succombe ; sous peine d'inexécution de la sentence, il faut soulager l'homme, et d'autre part eux-mêmes ne voudraient pas se charger d'un poteau d'esclave. Qu'à cela ne tienne ! ils ont le droit de réquisition, ils l'exercent. Tant pis pour Simon de Cyrène, s'il s'égare, en revenant des champs, sur ce chemin ensanglanté.

Heureux égarement, qui fera de Simon et des siens un éternel symbole ! Simon, Alexandre, Rufus sont pour nous des saints parce que le premier a pris sur son épaule l'Arbre du salut et en a reçu la sève. Quand on le « contraint » à marcher derrière Jésus, chargé du bois, on ne sait pas ce qu'on lui adjuge. Les Romains ne voient là qu'un menu service public ; les Juifs ne songent qu'à ménager leur victime : l'Homme de douleur va pouvoir un instant se ressaisir ; mais la postérité trouvera dans ce fait un thème de méditation et de louange qui occupera les siècles.

Un peintre ancien a figuré le portement de croix comme un cortège formé de toute l'humanité religieuse ; les chefs de ce groupe universel : pape, évêques, abbés, en tiare, crosse, mitre et vêtements sacerdotaux, soulagent le Sauveur ; ils sont des mandataires ; en leur personne, c'est nous tous, collectivement, qui sommes cyrénéens, et chaque âme, dans le privé, doit l'être pour son compte. Ne faut-il pas *« ajouter ce qui manque à la pas-*

*sion du Christ ? »* (Col., 1, 24). Si le Maître défaille, la force que nous tenons de lui ne peut mieux faire que de s'employer à son service, et en chaque cas comme dans la Passion initiale, le bienfait revient sur nous avec une indicible puissance.



L'Évangile fait mention d'un groupe qui ne passait point par hasard, comme Simon, qui suivait, ou peut-être avait rejoint par les rues de traverse. C'étaient des femmes, non celles qu'on mentionnera après la crucifixion et qui viennent de Galilée avec Jésus, mêlées à ses disciples, mais des fidèles de son enseignement et de sa personne, ou bien de ces dames charitables qui se chargeaient, lors des exécutions, d'entourer le condamné et de lui préparer la boisson calmante. Le Talmud attribue ce rôle aux personnes distinguées de Jérusalem, et il est certain qu'il fut rempli, bien que le Sauveur n'ait pas accepté le service.

Des femmes juives saluant ainsi au passage le douloureux Roi des Juifs donnent un sens d'une ironie bien poignante à ce verset du Cantique : *« Sortez, filles de Sion, et voyez le roi Salomon sous le diadème dont l'a couronné sa mère au jour de ses noces. »* (Cantique des Cantiques III, 11). La mère Jérusalem couronne étrangement son roi ! Il convient qu'on le salue de lamentations, comme jadis d'acclamations le souverain en marche solen-

nelle. L'inscription que Pilate a imposée, probablement aussi par ironie et dans une intention méprisante pour les Juifs, convient bien.

Ces femmes donc se frappaient la poitrine en signe de deuil et elles se lamentaient sur Jésus. Leur sentiment était bon ; c'était la charité qui par elles traversait une scène de meurtre. Mais le Docteur du monde qui s'en va ne veut pas perdre cette occasion d'une leçon austère. Il s'est tu à l'égard des insulteurs, des indifférents et des curieux ; à ses ennemis, il n'oppose que cette gravité qui les rejette, par un contraste violent, comme dans une autre espèce. On ne répond, dit un vieux commentateur, ni aux chiens, ni aux porcs ! Mais à ceux qui sont siens par leurs dispositions généreuses, Jésus parle.

Il ne porte plus sa croix ; il peut se tourner vers le groupe et lui adresser quelques paroles. Il ne semble pas que les exécuteurs s'y opposent ; la coutume est chez tous les peuples de laisser aux condamnés quelque liberté ; une haine féroce refoule seule l'expression d'une pensée dernière, et si la haine triomphe des potentats juifs, elle ignore les soldats.

« *Ne pleurez pas sur moi* », dit Jésus ; non qu'il repousse la compassion ; mais il déplore l'aveuglement qui se lamente des effets en négligeant les causes, qui plaint une noble victime sans songer au cas autrement déplorable de ses bourreaux, qui oublie sa parenté avec ceux qui frappent, parenté

mystérieuse, mais si prochaine qu'elle menace, par solidarité, le groupe ému en chacun de ses membres, car ces bourreaux sont ses enfants !

« *Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos enfants* ». Jésus leur parle de leurs enfants, sûr d'atteindre des cœurs de femmes ; il les éveille à la notion du crime collectif qui se commet à Jérusalem et que Jérusalem expiera en des affres épouvante de l'avenir. « *Voici venir les jours où l'on dira : Heureuses les femmes stériles et les entrailles qui n'ont pas enfanté, et les mamelles qui n'ont pas nourri.* » La tribulation sera si grande qu'on en viendra à maudire toute vie, celle qu'on supporte et celle qu'on donne. « *Alors, on commencera à dire aux montagnes : Tombez sur nous, et aux collines : Cachez-nous !* »

« *Car, ajoute le Sauveur, si l'on traite ainsi le bois vert, qu'en sera-t-il du bois sec !* » Si Dieu irrité semble vouloir brûler, châtier sans distinction de mérite ; s'il permet le meurtre d'un innocent, que fera-t-il des coupables ? Moi, je meurs librement et j'accomplis ma tâche ; la fin en sera glorieuse, et il n'y a pas tant à pleurer sur le héros à trois jours de la victoire. Mais pleurez, pleurez sur vous, mères des déicides, et pleurez sur vos enfants qui ricanent au bord du malheur.

Élargissons, et comprenons que si Jésus dit : Pleurez sur vous, d'abord, et seulement après sur vos enfants, c'est qu'il vise un ordre de faits qui engage aussitôt la responsabilité de chaque per-



sonne. Il parle ouvertement des déicides juifs ; il parle secrètement de leurs complices lointains, et c'est sur ces derniers, sur nous, que doivent tomber en plein cœur les avertissements de sa miséricorde sévère.

Deux autres femmes, deux autres passantes sont introduites ici par la tradition : Véronique, munie de son voile, et la grande Passante que l'Évangile ne mentionne pas encore, mais qu'il serait bien étonnant de ne trouver qu'au Calvaire.

Véronique ! la femme au linge secourable ; la femme qui soulage son Dieu ; la femme qui applique de tendres et tremblantes mains sur le visage de Celui qui a dit : « *Qui me voit voit mon Père* » ; la femme qui éponge le sang rédempteur et qui emprunte au salut vivant ; la femme qui emporte la face de Jésus dans sa demeure !...

L'intervention de Marie a un autre caractère ; ce n'est pas une tradition, c'est une conjecture toute simple, conjecture qui ne s'appuie, à vrai dire, sur rien de positif, non plus que l'apparition à Marie de Jésus ressuscité, ou la communion qu'aurait faite la Vierge au Cénacle ; mais on sait que les Évangiles ne sont pas des récits complets, et dans les interstices, pourvu qu'on ne force point l'adhésion, chacun a licence d'imaginer ce que sa piété lui suggère. A plus forte raison doit-on respecter et fera-t-on bien d'accueillir des conjectures

émanées du sentiment commun et adoptées par l'Église.

Comment supposer, à moins de circonstances que rien ne signale, que Marie n'ait point guetté au passage le cortège cruel, qu'elle se soit contentée de l'attendre au terme, et que le sort si aléatoire de son Fils sur un tel chemin n'ait pas épouvané son cœur ?

D'autres femmes sont là et sont admises ; Jésus les harangue, et Marie n'y figurerait point ? Plutôt risquer toutes les avanies et tous les heurts ! Plutôt être emportée, pauvre fétu, dans les remous de la foule ! Il en est bien victime, Lui ! Si elle est reconnue, n'aura-t-on pas pitié ? Une telle douleur n'est pas de celles qu'on insulte. Et si elle passe inaperçue, peut-être auront-ils, Lui et Elle, l'atroce consolation d'échanger un regard.

Oh ! qu'elle envie le Cyrénéen ! Comme elle voudrait porter la croix, et, ne le pouvant point, comme elle l'accepterait pourtant et tenterait l'impossible marche !

Au moyen âge, on consacrait à cette rencontre éplorée une église de Jérusalem appelée *Sainte-Marie de Pamoyson*, ou du *Spasme*, ou encore de la *Rencontre de Jésus et de sa Très Sainte Mère*. Une église antérieure, du v<sup>e</sup> ou du vi<sup>e</sup> siècle, avait laissé des traces, parmi lesquelles un fragment de mosaïque représentant des sandales ; on crut pouvoir en augurer que les pieds de la Mère doulou-

reuse ou ceux de son Fils s'étaient imprimés là.

C'était vite conclure ; car ce symbole de présence a été employé bien des fois dans les temps anciens, et souvent pour des motifs tout profanes. Quand la pensée religieuse s'en emparait, ce n'était pas généralement pour affirmer un miracle.

Sans renchérir ainsi à propos de tout, on aime à s'attendrir sur ce que peut être un regard échangé en de telles circonstances entre Jésus et sa Mère. Raphaël, dans le *Spazimo de Sicile*, en a donné une traduction bien poignante. Jésus est tombé sous sa croix ; les bourreaux le frappent ; il se redresse sous les coups avec une noble douleur, et en face de lui, tombée également sous le choc de son émotion et lui tendant les bras avec détresse, sa Mère, dont toute la vie se précipite vers lui dans l'ardeur des yeux.

Ce n'est point la majesté du *Stabat* ; l'autel n'est pas dressé, et le rite sanglant n'exige pas encore de la corédemptrice l'attitude hiératique ; mais c'est l'élan de tendresse qui convient ici, et, en réponse, l'acceptation du partage, de la part de Celui dont la vie martyrisée appartient en quelque manière à qui la lui donna.



On peut supposer que la rencontre de Jésus et de Marie se produit à l'un des deux carrefours de

la voie douloureuse ; en cas d'impossibilité, elle a pu avoir lieu à la porte d'Ephraïm, là où l'élargissement de l'espace permettait de se poster sans avoir à craindre l'opposition des autorités et l'encombrement de la foule. Dans ce cas, cet épisode nous amène presque à la croix ; il nous invite à retrouver notre *Observatoire* et à contempler désormais du haut du gibet sacré le spectacle de nos *passants*.

Les portes de ville, en Orient, sont des endroits essentiellement publics, où les occasions d'affluence sont constantes. Il n'y a que bien rarement des espaces importants à l'intérieur ; les villes anciennes les évitaient avec soin, parce que, ayant à se défendre des incursions, elles trouvaient intérêt à réduire leur superficie, pour ne pas s'obliger à des déploiements de murailles et à des dépenses de personnel onéreuses.

Les portes sont donc le lieu de réunion le plus fréquent ; les oisifs, les curieux y viennent pour s'enquérir des nouvelles ; les gens désireux de s'informer ou d'engager des affaires : achats, ventes, offres ou demandes de services, mariages, etc., s'y rendent et y séjournent longuement. Les marchés s'y tiennent à dates fixes, mais tous les jours les négociations privées y occasionnent d'interminables palabres. A la porte s'établissent les contrats en présence des anciens ; on y termine les litiges ; la justice y est rendue ou en tout cas

s'en recommande ; car, signe de la force défensive à l'égard de l'étranger, la porte le devient de la puissance publique. On dit : *La porte des rois*, pour dire leur pouvoir ; ne disons-nous pas nous-mêmes la sublime Porte ? et Jésus n'a-t-il pas adopté ce langage en disant de son Église : « *Les portes de l'enfer* — c'est-à-dire ses forces hostiles — *ne prévaudront pas contre elle ?* » (Matt. xvi, 18).

La politique se mène pour une forte part sous l'arcade et dans ses pourtours, et pour le reste y prend son symbole ; l'opposition y siège de son côté ; les complots s'y fomentent ; les rumeurs y circulent. C'est là qu'Absalom tend ses pièges pour renverser son père, et c'est là qu'Athalie succombe. La porte est l'*agora* et le *forum* des cités d'Orient.

Et il s'ensuit que la religion, en raison de son union étroite avec la vie générale, en est tributaire. Il faut bien que la religion prenne ses clients là où ils sont. Quand Israël est infidèle à Yahvéh, il établit aux portes de petits sanctuaires, des *hauts lieux*, qu'on voit juchés au-dessus de l'ouverture, comme nos Vierges. Quand il revient à son Dieu, ou pour l'aider à y revenir, les prophètes apparaissent sur ce seuil et y fulminent leurs oracles, afin d'être entendus de tous.

La Sagesse même, dans les *Proverbes* (i, 21) est représentée comme clamant aux portes, ainsi qu'aux carrefours. L'ange y rencontre Lot quand

il vient annoncer la ruine de Sodome (Genèse XIX, 1). Que de fois Jésus n'y guérit-il pas et n'y sema-t-il pas la divine parole ! Maintenant, il y est amené pour mourir, parce que le lieu idéal, sinon toujours réel, de la justice est aussi celui des exécutions. Si la justice s'est de bonne heure repliée dans les palais pour la commodité de ses organes, les sanctions demeurent fidèles au plein air, n'étant pas le fait des grands personnages. Et d'ailleurs, on tient à l'exemple.

Ajoutez que les portes sont le point de jonction de la population urbaine avec les alentours, d'une ville avec une autre ville, et précisément cette porte d'Ephraïm est entre toutes avantagée au point de vue des communications extérieures ; c'est pour cela que les potences s'y dressent. Les Juifs lapident dans des endroits fréquentés ; les Romains crucifient au bord des routes. Or, sans parler des chemins accessoires, il y a ici quatre et même cinq routes des plus importantes.

On consacrera d'ici à peu d'années la valeur prépondérante de cette position en y établissant le forum d'Aelia-Capitolina, la Jérusalem d'Empire. Le courant des pèlerins, des commerçants, des gens d'affaires, des courriers, des soldats y est ininterrompu, et l'observatoire du Seigneur ne donne pas sur un désert.

Qu'on porte ses yeux maintenant sur les alentours, sur les vallonnements dont dépend le Cal-

vaire, sur le Gareb, le Bezetha et, plus loin, sur le mont des Oliviers et le Scopus, on les verra couverts de tentes et de campements volants à l'usage des zélateurs de la fête.

De toutes les contrées où Israël essaime, on est accouru ; la pâque est chez les Juifs une dévotion universelle. Groupés par tribus ou selon des affinités diverses, Galiléens avec Galiléens, comme aujourd'hui Grecs avec Grecs, le 15 août, au Tombeau de la Vierge, on est massé jusqu'à l'écrasement, et ces villes éphémères fournissent évidemment à la circulation un contingent formidable.

Qu'on se figure le spectacle. A la porte même, un fleuve continu, entre deux berges animées où les vendeurs circulent, où les conversations s'entrecroisent, où de petites échoppes volantes s'ajoutent à celles qui garnissent les marches et le passage sous voûte, où se débitent les boissons et les douceurs, où les mendiants, surtout les aveugles si nombreux dans ce pays de lumière cinglante, les estropiés, les paralytiques, les lépreux plus ou moins guéris poussent leur plainte monotone et agitent leur sébile.

Dans les jardins, des oisifs accroupis ou qui chevauchent leurs murailles. Sur les routes, les gens, les ânes, les troupeaux, les véhicules, les lents chameaux avec leurs charges vacillantes. Sur les collines, des grappes denses de pèlerins, des gîtes animés, des groupes autour des feux, des bras qui se tendent et des pas qui se croisent.



Qu'on totalise, et qu'on entende, au moment où Jésus paraît et où la croix se dresse, une vaste rumeur de saisissement, puis d'hostilité, un bruit de risées qui étouffe momentanément la réflexion et les pitiés toujours plus timides.

« *Tous ceux qui me voient se moquent de moi ; ils ont la raillerie sur les lèvres et ils branlent la tête. Il s'est confié en Yahvéh, disent-ils, qu'il le sauve ; qu'il le délivre, s'il l'aime.* » (Ps. XXII, 8-9). Toujours ce blasphème cruel ! Toujours le Christ opprobre des hommes et rebut du peuple (Ibid. 7).

Il y a là pourtant nombre de ses obligés et de ses admirateurs de naguère. Ces mendiants accroupis et ces malheureux se précipitaient autrefois sur ses pas, confiants et pleins de requêtes ; on l'acclamait au cri de *Fils de David* ! on venait baiser son manteau, toucher la frange blanche au cordon d'hyacinthe qui en est la pièce rituelle, et beaucoup se prosternaient, attendant le miracle ou le mot d'espérance.

Maintenant, on se détourne, on se moque, et comme l'exprime ce psaume presque entièrement prophétique où se trouve comme racontée la Passion, on le chansonne à la porte en dégustant des drogues enivrantes. « *Je suis l'objet de leurs sarcasmes ; ceux qui sont assis à la porte jasant à mon sujet, et les buveurs de liqueurs fortes font sur moi des chansons.* » (Ps. LXVIII, 12-13).

« *O vous tous qui passez par le chemin, regardez*

*et voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur ! »* (Lament. I, 12).

O Maître, il n'en est point en effet de plus abandonnée, comme il n'en est ni de plus pleine ni de plus cuisante. Dans l'univers comme à Jérusalem, au cours des temps comme en cet avant-sabbat où l'on expédie hâtivement un condamné exécré, combien seront-ils, les passants attendris, les témoins vraiment remués au fond du cœur et conquis, surtout, pratiquement, par ce spectacle ?

A l'égard de Jésus, il n'y a plus de moqueries ; mais l'oubli n'est-il pas la règle ? La compassion est rare ; la générosité effective l'est encore bien plus. Et quand on dit qu'il n'y a pas de moqueries, on ne songe qu'à la personne, à laquelle Jésus même attache moins de prix qu'à son œuvre et à notre bien.

Que de moqueries touchant la doctrine, les pratiques, le personnel, les exigences, les promesses, les faits et les pensées, les institutions et les êtres auxquels s'attachent le nom et le travail de Jésus en croix ! Là aussi l'on raille et l'on branle la tête ; là aussi les buveurs de vin — vin de la science frelatée ou de la passion libertine — composent des chansons.

La pâque humaine se poursuit ; on campe et l'on se promène, on mange, on boit, on danse, on traîne ses soucis, on s'obsède d'affaires, on se lie, on se divise, on s'aime, on se hait, et le Christ pend au

bois, et sa douleur n'a que dédains, et son appel, son salut n'ont que de vagues sourires.

*Vous qui passez, hommes qui trouvez le Christ à quelque porte d'Ephraïm, au cours de votre vie affairée ou passionnée, dolente ou distraite : regardez et voyez s'il est une douleur pareille à cette douleur, pareille dis-je et de plus de conséquences pour vous-mêmes, plus digne de vous réveiller par la compassion, de vous fixer par l'amour, de vous guider par les œuvres.*

S'il n'en est point, et si le passant fugitif doit reconnaître et confesser malgré lui le caractère surhumain de ce qui se montre ici, la portée de l'événement, ses invites, ses effets en toute vie et au delà de toute vie temporelle, qu'il s'y arrête et se donne, uni à ceux dont nous allons maintenant nous entretenir, *juxta crucem*, contre la croix, exposé à la rosée purifiante et enivrante qui tombe des plaies sacrées.



## CHAPITRE VII

### LES SIENS

*« On voyait près de la croix de Jésus sa Mère, et la sœur de sa Mère, Marie Cléophas, et Marie-Madeleine. »* (Jean, XIX, 25). Plus loin était un autre groupe ami qui regardait, et il y avait d'autres femmes, *« de celles qui l'avaient suivi depuis la Galilée et qui le servaient. »* (Matt. XXVII, 55).

Jean aussi, le premier de nos deux narrateurs, était là. Il ne se nomme point ; mais la douce gloire qui lui est réservée le fera sortir de l'ombre. C'est lui qui va bénéficier du testament de Jésus et recueillir sa mère.

Mais les Douze, où sont-ils ?

Quand Jésus abaisse son regard et passe des horizons aux personnes, quand il cherche ceux qui *jusqu'à la fin sont demeurés avec lui dans ses épreuves*, (Luc, XXII, 28), que voit-il ? — Des femmes, et celui des apôtres que son tempérament

leur apparente. Les autres sont loin. Une tradition veut qu'ils soient cachés dans la vallée du Cédron, au creux des grandes tombes ; ils ont plus probablement regagné la ville haute ; ils sont tapis dans quelque coin et attendent, pleins de terreur et de tristesse, ce qui adviendra.

Leur Maître est déjà mort pour eux ; le *royaume* est sans roi ; l'école est sans docteur, la famille est sans père. « *Je frapperai le pasteur, écriront-ils eux-mêmes en citant le prophète, et les brebis seront dispersées.* » (Matt. xxvi, 31).

Au Jardin, ils dormaient ; quand la troupe scélérate arrive et met la main sur Jésus, l'un d'eux a un beau geste, il tire l'épée et tranche une oreille ; mais cela ne va pas loin. Jésus leur rend les choses si faciles ! Il repousse la violence, il n'a sans doute que faire des fidélités. Il dit aux sbires : « *Si c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci* », voulant ainsi réaliser, dit saint Jean, et même au temporel, ce qu'il avait dit à son Père l'instant d'avant : « *Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as confiés.* » (Jean, xviii, 9).

Les disciples ont donc toute licence ; le chemin est libre en toute direction, et une seule est mortelle. Ont-ils subi des représailles pour leur essai de défense, les a-t-on frappés et en sont-ils épouvantés ? Plus simplement, se disent-ils qu'il n'y a rien à faire et qu'il vaut mieux recourir au sauve-qui-peut ? On ne sait ; mais leur hésitation est courte autant que leur décision unanime ; ils

fuient ; le calme de Jésus et sa bonté leur sont un suffisant exeat.

Pourtant, avec quelle mélancolie il avait dit, hier soir : « *Voici que l'heure vient, et elle est déjà venue, où vous serez dispersés chacun de son côté, et vous me laisserez seul.* » (Jean, XVII, 32). Il avait ajouté, comme pour leur fournir une excuse : « *Je ne suis jamais seul, j'ai avec moi le Père* », et, poussant jusqu'au bout sa délicate compassion, il concluait : « *Je vous ai dit ces choses afin que vous ayez la paix en moi...* » Jésus est là tout entier ; mais de telles paroles ne devaient-elles pas sembler à l'amour un surcroît d'obligation ?

Ah ! Pierre, le « *Rocher* », Simon, le « *Zélote* », André, le « *Vaillant* », Jude ou Thadée, l'« *Energique* », Jacques, le « *frère* » de Jésus, et toi, Matthieu, bénéficiaire du « *don de Dieu* », où êtes-vous ? Comment témoignerez-vous de cette mort, ô témoins, et, sans rougir, vous direz-vous réservés aux gloires de la Tombe ? Êtes-vous les hommes des résurrections, non ceux du sacrifice ?

Les disciples ne sont pas là. Deux d'entre eux, Pierre, et sans doute Jean, bien que le récit ne le désigne point, se sont ressaisis après la fuite commune ; ils ont suivi à distance la troupe qui remontait vers Sion et se sont introduits chez Caïphe. Ils risquaient peu, car le disciple innommé connaissait le pontife et pouvait donc justifier de sa présence (Jean, XVIII, 15). Quant à Pierre, en-



tré sous le couvert de son compagnon, on sait ce qu'il fait ; une ombre de péril et des paroles de valets le désarçonnent ; il renie trois fois Celui qu'il défendait tout à l'heure d'un absurde élan et à qui il avait dit : « *Je donnerai ma vie pour toi.* » (Jean, XIII, 37).

A tous, Jésus avait fourni des motifs d'attachement moins intermittents et moins gros de réserves. Dans quelle intimité il les admettait ! Soit quant au genre de vie, soit quant aux sentiments et aux pensées, leur union était étroite autant qu'étonnante, étant donné la distance d'eux à Lui.

Dans nos climats, la vie d'un maître avec ses disciples est beaucoup moins intime que celle du foyer ; en Orient elle l'est davantage. On vit comme vivent des alpinistes en montagne, comme les membres d'une expédition au pôle ou une caravane au désert. On mange ensemble dans les champs, dans une barque ou au bord d'une source ; on dort dans le souffle les uns des autres, sous une roche ou bien sous le ciel ; on se groupe autour d'un feu et l'on devise sans contrainte, rompant le pain de l'esprit aussi paisiblement que l'autre pain.

Jésus, rabbi comme tous les rabbis et humble de cœur plus que nul en Israël, se prêtait à cette vie avec abandon. Au spirituel, il ouvrait son cœur autant que le permettait la capacité de ces humains. « *A vous, disait-il, il est donné d'entendre les mystères du Royaume des cieux, que je*

*dis aux autres en paraboles. »* (Luc, VIII, 30). « *Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais je vous ai appelés amis, parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai dit. »* (Jean, xv, 15).

Il les appelait en effet ses amis, ses enfants, ses petits enfants, son petit troupeau, et il avait pour eux des indulgences de mère, des patiences, des attentes de tendre éducateur. Eux qui avaient tout reçu et à qui il était obligé de dire : « *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis »* (Jean, xv, 16), ne s'en disputaient pas moins auprès de lui le premier rôle, et au lieu de les gourmander, il prenait un petit enfant sur ses genoux, l'embrassait et disait : « *Celui qui s'humiliera comme ce petit, c'est celui-là qui est grand dans le Royaume des cieux. »* (Matt. XVIII, 4 ; Marc IX, 35).

Il prévenait leurs fautes et les en consolait d'avance, afin d'amortir la chute du remords sur leur cœur ; et c'est bien ce qu'il a fait au sujet de leur abandon, il les en a d'avance relevés. Mais encore une fois n'était-ce pas un motif de fidélité ? Ils en font une excuse !

Qu'ils se rassurent. En dépit de leur indignité, qu'ils ne se sentent pas, au tribunal de la croix, écartés comme indifférents ou condamnés comme traîtres. Leur Maître les connaît mieux qu'ils ne l'ont connu ; il démêle et pénètre en eux ce qu'ils

ignorent. Ils sont faibles, changeants, personnels, pleins d'incompréhension, maintenant ils sont lâches ; mais ils ont cru et ils se sont donnés, et cela rachète tout.

Ces amis qui l'ont tant tourmenté avant ses ennemis, qui tous l'ont plus ou moins méconnu, qui le fatiguaient de leur sottise et de leurs exigences, qui alourdissaient de leur poids sa vie apostolique et l'obligeaient à de fastidieux piétinements, Jésus les porte tous, sauf le traître, au plus intime de son cœur.

Leur bon vouloir lui a toujours suffi ; demain, ce bon vouloir sera le point d'appui de son Esprit pour une transformation radicale. Il les regarde en pensant au Cénacle ; il les regarde en pensant à l'heure récente encore de leur vocation. Ils quittèrent tout, ces hommes, à son premier appel, et plus tard, l'un après l'autre, ils braveront la mort. Il ne va pas remarquer leur absence ! Il les tient pour présents en l'un d'eux ; avec cet unique Jean et avec nous il les confiera à sa Mère, et lui-même, plus mère que toutes les mères, fût-ce celle-là, il les rassemble dans son amour et couve en eux son Église.

Les voici qui défilent sous ses yeux : André, frère de Simon Pierre, l'homme à qui un gibet comme celui de son Maître n'arrachera que ce cri : « O bonne croix !... » ; — Jacques, fils de Zébédée, qui a déclaré pouvoir boire le calice, et en effet le boira ; — Thomas, le douteur, l'homme

qui veut palper, qui ne croit qu'aux preuves solides, mais qui le premier a dit en montant vers la ville sanglante : « *Allons et mourons avec lui* » ; — Barthélemy, ou Nathanaël, « *en qui il n'y a point de fraude* », qui a reconnu pour *roi d'Israël* l'Inconnu puissant ; — Philippe, à qui il a été dit : « *Philippe, qui me voit, voit mon Père* », et qui plein de foi plongeait ses yeux dans l'abîme des yeux divins ; — Matthieu le péager, appelé d'un signe à l'octroi de Carpharnaüm et qui aussitôt, laissant là tout, marqua par un festin la joie de son appel ; — Thadée ou Judas, « *non l'Iscaïot !* » dit en le nommant et comme avec effroi son condisciple Jean, et Simon le Cananéen, dit le Zélote : deux hommes qui en presque tout seront pour nous dans l'ombre, mais brilleront par le martyre ; — l'autre Jacques, le « frère » du Seigneur, qui sera le vénérable appui de la toute jeune Église, le gardien de sa piété et l'exemple de son zèle, jusqu'à ce qu'il soit précipité du haut du Temple et meure en disant comme son divin Frère : « *Seigneur, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* »

Enfin, Pierre, Pierre le pauvre renégat, dont l'absence est peut-être honte et volonté d'expiation plutôt que faute nouvelle ; Pierre qui reçoit là-bas son baptême de larmes ; Pierre aux yeux de fièvre et au double sillon de jour en jour creusé ; Pierre dont le nom est comme incorporé à la nature palestinienne, car qui peut entendre, à Jérusalem, le

chant du coq sans que le déchirement de ce cœur ne lui soit présent, et le regard silencieux de Jésus, et la fuite dans la nuit du malheureux ami que ses remords harcèlent ?

Dans la *Passion selon saint Matthieu* de Jean Sébastien Bach, les larmes de Pierre sont sublimes ; mais on les voit couler avec plus de mystère quand, au premier matin, dès trois heures, les coqs de Siloé et du mont des Oliviers lancent leur appel à la lumière, figurant l'appel divin au repentir et à la lumière de vie.

Si Pierre était là, il retrouverait à coup sûr dans le premier regard de Jésus l'expression triste et suave qui le réveilla de son péché dans la maison de Caïphe ; mais il saurait y lire aussi son pardon. Sa chute lui a conquis l'humilité, cette première puissance de l'âme ; son martyre, après une grande vie, prouvera sa générosité. Il sera crucifié lui aussi, mais ne voudra pas dessiner sur le ciel la même figure que son Maître ; il demandera à être crucifié la tête en bas, prouvant ainsi dans un même acte le sentiment de son humaine abjection et l'élan de son sacrifice.

Jésus le regarde, et ce regard qui fond la malice des êtres, ce regard qui rejoint l'amour au fond des cœurs débiles et les relève de leurs défaillances, il doit le sentir de loin. Il a été ébranlé, le *Rocher* ; mais c'est sur lui que repose l'œuvre éternelle. La force de Dieu viendra, là où la chair prouva sa fragilité. Si Pierre a fléchi, il n'est pas

moins le premier des croyants en Jésus *Fils de Dieu*, en Jésus *Christ* promis. Cette alliance de mots, qui pour nous ne fait plus qu'un seul vocable : *Jésus-Christ*, nous la lui devons. Il est le premier qui ait appelé le Sauveur des hommes par son nom.

Ils sont donc là, tous, selon l'esprit ; ils y sont par leur foi, par leur cœur toujours dévoué, par leur vocation non rejetée, par leur âme fidèle, absents seulement par timidité. Jésus les bénit, et en saignant pour eux, il leur compte à chacun leur rançon. Il les appellera demain ses *frères*, les mettant pour ainsi dire sur le même pied que lui, au moment où l'œuvre commune leur sera visiblement confiée, et les nations données en héritage spirituel, et les siècles assurés à leur descendance.

Ils rendront témoignage de lui ; il fera de leurs cœurs les tables de sa loi ; il les chargera d'organiser son salut et de planter sa croix en tous les points de la terre ; il les établira fondements de son édifice social, branches maîtresses du grand arbre, candélabres pour l'illumination, sources pour la fécondation de ce monde, astres et nuées du ciel chrétien.

Car il n'y a pas à le nier, le monde a été éclairé, fécondé, et il est guidé aujourd'hui encore par ces hommes. Des bateliers, un douanier et un charpentier, des inconscients, des trembleurs que la grâce relève, des absents qui deviendront à ja-

mais présents : tels sont nos ancêtres. C'est le miracle de la croix ! elle grandit tout ce qu'elle porte, et elle sauve même ceux qui la désertent, pourvu que le fond du cœur en soit près.

Ils sont là, mais non au complet cependant.

Il en est un qui manque.

Ce matin, au petit jour, alors que Jésus était définitivement condamné et allait être mené chez Pilate, un homme se dirigeait vers un lieu désert ; il paraissait hagard ; il se sentait dans une solitude affreuse. Il regarda autour de lui et il lui sembla que toutes choses le rejetaient ; il ne perçut pas le regard qui partout attend le nôtre et les bras invisibles toujours tendus.

C'était le Vendredi Saint, et il en méconnut l'indulgence ; le sang qui allait couler par son fait ne fut pas à ses yeux la fontaine de vie qui ne demandait qu'à le laver le premier. Il lança vers l'amour qui l'avait cueilli sa suprême offense. Il avisa un arbre du champ, y suspendit sa ceinture, la boucla solidement et, y passant sa tête, il se précipita dans une double mort.



Laissons ce pénible souvenir ; de plus consolants spectacles nous retiennent. Nous rendons justice aux Douze, même dans leur absence ; la refuse-



rons-nous à ces courageuses présences, à ces tendres sanglots qui avoisinent la croix ?

Les Saintes Femmes sont là, un peu ballottées, tantôt loin, tantôt près, sans doute selon les heures. Elles ont suivi Jésus sur ses routes : quand il s'agit de remplir auprès de lui les derniers devoirs, elles ne l'abandonnent pas. Leur présence est d'ailleurs un symbole providentiel ; elle nous présage l'avenir et témoigne, en la vie du christianisme comme en la vie de Jésus, du rôle de la femme.

La femme a dans la constitution de l'Église naissante une grande place. Dès le début de la prédication galiléenne, saint Luc nous montre le groupe réuni autour de son Chef, Pierre au premier rang, onze autres apôtres aidant avec lui Jésus dans son ministère, et en outre, des femmes, dont quelques-unes avaient été guéries de maladies ou d'esprits mauvais, assistent le groupe apostolique de leur peine et de leurs biens (Luc, VIII, 1-3).

Cela n'avait rien d'insolite ; les pharisiens, à cause de leur renom de piété, voyaient ainsi s'orienter vers eux l'âme religieuse des femmes ; ils en recevaient de bons offices et nul ne s'en choquait. Que celles-ci suivissent Jésus dans ses voyages, cela constituait peut-être une innovation ; mais elles la rendaient toute simple en se joignant à sa Mère.

Ces femmes, dévouées depuis la première heure, seront dévouées jusqu'au bout ; elles viendront

embaumer le sépulcre ; elles témoigneront de la résurrection ; elles participeront à l'effusion de l'Esprit lors de la Pentecôte ; elles se consacreront à l'œuvre du divin Ami, après avoir chéri et adoré sa personne. Au Calvaire, elles reçoivent une investiture ; ce que seront leurs sœurs dans l'histoire chrétienne, elles le sont au pied de la croix, afin que l'éternel féminin sanctifié trouve là sa représentation authentique.

Et comme les Douze ont une hiérarchie où Pierre, Jacques et Jean forment un premier degré, où Pierre prend la tête : ainsi les saintes femmes ont leurs protagonistes en Marie-Madeleine, en Marthe sa sœur, en Marie Cléophas mère de Jacques le Petit et de José, en Salomé mère de Jacques et Jean et femme de Zébédée, en Jeanne femme de Chusa intendant d'Hérode, et en Suzanne. Au premier rang de toutes celles-ci est Marie-Madeleine, et hors pair, dominant le groupe de haut, Marie Mère de Jésus.

Tous ces cœurs délicats — nous tenons à part pour l'instant le cœur unique de la Vierge — ont compris mieux que les hommes ce qu'il y avait de douceur sublime et de tendre force en Jésus prophète, Messie et martyr. Sa grandeur les a subjuguées ; sa bonté les a retenues ; sa souffrance ne peut que les attacher davantage ; elle les fascine. La femme est par essence une consolatrice ; son sentiment de la vie la porte à secourir, parce que, préposée au don de cette vie, elle en éprouve

plus que l'homme la fragilité et les besoins ; elle défend ce qu'elle donne.

Ces âmes compatissantes, à la fois filles, amies et mères un peu, sont donc là pleines de larmes ; elles encouragent du regard ; elles invitent au partage des humaines faiblesses ; en même temps, confessant le Dieu rédempteur, elles appellent pour elles-mêmes une grâce ; elles s'unissent aux sentiments de leur Précepteur sacré, et elles reçoivent commission en vue de la tombe. Déjà ce corps leur appartient ; l'une d'elles l'a embaumé d'avance, et toutes vont se précipiter tout à l'heure, avant le sabbat, pour acheter des aromates et envelopper d'effluves symboliques la couche de pierre de Jésus.



Où est-elle, celle qui a embaumé son Seigneur d'avance, l'amoureuse prévoyante qui, précédant ses sœurs, a versé le premier nard, a fourni le premier suaire, ses cheveux, pour envelopper les pieds baignés d'huile odorante et de pleurs ? On ne la voit qu'abattue au pied de la croix, l'étreignant de ses deux bras, ne faisant qu'un avec elle, recueillant le sang qui en découle ou en arrosant sa tête. L'art de l'avenir la posera dans cette attitude, à moins qu'elle ne soutienne, aux plus tragiques moments, la Vierge épuisée.

Elle ne dit rien : que pourrait-elle exprimer

dans une pareille extrémité de sentiments ? Elle ne pense même pas ; elle ne souffre même pas : c'est Jésus qui pense et qui souffre en elle. On n'ose parler de l'oppression de son cœur : elle n'en a plus ; elle éprouve dans sa poitrine les grandes palpitations qui convulsent de temps en temps la poitrine du Martyr. Elle n'a plus de sang, puisque celui de Jésus coule ; elle n'a plus de volonté, puisqu'il s'abandonne ; pour elle aussi *tout est consommé*, et elle ne pourra plus jamais que pleurer, pleurer, pleurer, mais pleurer en se disant qu'Il l'aime, et souffrir sans savoir ce qui l'emporte, de son poignant délice ou de son délectable tourment.

Marie est debout au pied de la croix ; Madeleine n'a pas cette obligation ; Madeleine n'est pas la corédemptrice ; elle n'est qu'une âme aimante et souffrante, qui s'abîme, essayant d'y égaler la sienne propre, dans la douleur de son Bien-Aimé. La scène qui se déroula chez Simon se renouvelle, mais cette fois dégageant sa signification, cachée alors par la gloire.

Se souvient-on de l'acte inouï, et de la stupeur qu'il cause, à un moment où sa portée déchirante échappait ? En plein repas, en pleins discours du Seigneur et de son hôte, s'autorisant il est vrai d'une coutume reçue — mais cette coutume était-elle pour les pécheresses ? — elle est entrée dans la salle avec un vase précieux ; elle s'est placée derrière Jésus accoudé à l'orientale, et là, seule

au monde avec son amour, ignorant la foule qui regarde, elle se met à baigner de parfum la chevelure du convive, à oindre ses pieds nus abandonnés sur la couche et, déployant sa chevelure, à essuyer sur les pieds sacrés son parfum et ses pleurs.

On croit comprendre ce qu'elle fait, et ce qui l'a portée à cette action audacieuse. Elle a été relevée de son indigne vie ; ses « sept démons » ont fui, lui laissant une âme d'enfant, plus ardente seulement et pénétrée d'une reconnaissance sans bornes. Par Jésus elle a connu enfin la vraie joie ; par lui elle a appris à ne plus profaner l'amour, et l'amour purifié s'élève en elle d'autant plus haut qu'il doit racheter de folles ivresses.

Après des fautes éclatantes, ne doit-elle pas afficher une éclatante douleur ? Celle qui a bravé le monde en tout le bravera en humilité, en grandeur d'âme et en foi ; elle y brillera au point d'être un symbole de la résurrection spirituelle, une patronne des repentis.

Mais autre chose encore la décide. Jésus va mourir, et elle le sait ; l'intuition de l'amour lui a révélé ce que presque tous ignorent ; au tombeau de Lazare, l'attitude des Juifs ne lui a point échappé ; elle qui disait avec confiance : « *Si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort* », ne dirait-elle pas maintenant avec désespoir : « *Si je n'avais été ici, moi, forçant ta tendresse, c'est toi, Maître adoré, c'est toi qui peut-être ne serais pas mort !* »

Elle songe pourtant qu'il est de cette mort des

motifs plus larges ; elle fournit l'occasion, mais où trouve-t-on la cause ? Jésus est victime non des Juifs seulement, non des amis dont les requêtes exaucées ont déchaîné les colères, mais de toute âme humaine.

De toute âme ? oui, à condition d'ajouter que cela signifie de chacune, et de chacune dans la mesure de ses propres égarements. Dès lors, aux yeux de Madeleine, quelle aggravation, là où l'on avançait une excuse ! Ah ! quel effroi, quand elle se remémore ses péchés ! quel sentiment de sa responsabilité éternelle ! C'est elle-même que Jésus rachète, et si l'amour vient à elle tout sanglant, n'ira-t-elle pas à sa rencontre ?

La voici qui entre dans la Passion ; elle anticipe ; elle s'unit à Jésus qui depuis toujours prévoit ; elle consent ; elle s'anéantit ; elle pleure ; elle rend grâces, et entre eux deux, c'est une sorte de connivence secrète que d'un mot seulement et pour l'instruction de son hôte Jésus dévoilera. « *Ce qu'elle pouvait faire, elle l'a fait, elle a oint mon corps d'avance pour la sépulture.* » (Marc, xiv, 8).

Et en conséquence, le parfum versé là embaumera le monde, comme le corps échappé au sépulcre le remplira. « *En vérité je vous le dis, partout où sera prêché cet Évangile, dans le monde entier, on parlera aussi de ce qu'elle a fait, en souvenir d'elle.* » (Ibid, 9).

La maison de Simon a été, ce jour-là, comme la première chambre du sépulcre neuf, destinée

aux onctions funèbres, et le cœur de Madeleine a été, après celui de la Vierge, le premier tombeau. Madeleine pleure d'avance Jésus ; elle le pleure *comme un nouveau-né*, selon le mot prophétique : il est un nouveau-né pour elle, qui vient de naître en lui.

Son vase ? l'albâtre délicat au col effilé, aux parois luisantes ? elle le brise, pour qu'il ne serve plus à personne ; il ne servira même plus à lui, puisqu'il meurt. Que ne peut-elle le jeter dans le sépulcre ! Dans les tombes chananéennes, on trouve ainsi des vases et des objets brisés en hommage à la mort.

Mais puisqu'il meurt et qu'il meurt pour elle, puisqu'on en est à mourir par amour, va-t-elle rester en arrière ? Elle ne peut imiter l'épouse hindoue, qui gravit le bûcher de son seigneur pour se mêler à sa cendre ; elle fait mieux : par la pénitence, par le don total du présent et de l'avenir, ayant enseveli son Seigneur vivant, elle s'ensevelit elle-même, et elle consent à la mort en lui.

A la croix, elle réitère le don, et c'est cela qu'elle répand, plus que des larmes et plus que le sang du cœur aux pieds de l'Ami qui souffre.

Autrefois, elle s'attardait à ses pieds pour l'entendre ; c'était « *sa part* », qui ne lui était pas enlevée ; elle s'est levée de là pour l'onction chez Simon ; après les pieds du Convive elle trouve ceux du Martyr, et demain, de nouveau, elle se précipi-



tera à ces mêmes pieds qu'elle ne peut quitter, où elle reconnaît sa place, où elle assouvit sa passion d'humilité et de tendresse. Toujours prosternée, celle-là, toujours anéantie, parce que l'amour la possède et que sa propre vie n'est plus.



### STABAT MATER DOLOROSA...

*Elle se tenait debout, la Mère douloureuse,  
Contre la croix, pleine de larmes,  
Durant que son Fils pendait.*

*Oh ! qu'elle fut triste et affligée,  
Cette Mère, cette Mère bénie  
Du Fils unique !*

*Qu'elle avait d'angoisse, qu'elle souffrait,  
La Mère très douce, quand elle voyait  
Les peines de son noble Enfant !*

*Quel homme ne pleurerait  
S'il voyait la Mère du Christ  
Dans un tel supplice !*

*Qui ne serait triste avec Elle,  
S'il contemplait la Mère du Christ  
Souffrant avec son Fils !*

On ne peut introduire que par la liturgie, qui l'a épuisé, un thème offert aux méditations des siècles et à la fructueuse émotion des âmes. L'Église aime ce tableau ; on dirait que le *Stabat* lui présente sa propre image, qu'il est son hymne de

douleur maternelle et de gloire toujours ensanglantée.

Elle a cherché dans les prophéties ; elle a crié avec Jérémie à sa grande ancêtre : « *Ta douleur est grande comme la mer, et qui t'en guérira ?* » (Lament. II, 13) ; elle lui applique, comme elle l'applique à Jésus, ce qui est dit de la fille de Sion en détresse : « *Vous qui passez sur le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur.* » (Ibid. I, 12).

Marie est unique en tout ; après Jésus et en lui, à cause de ses rapports avec la Personne sacrée et avec l'œuvre, elle dépasse en douleur comme en mérite, et aussi plus tard en gloire, toute créature associée au cas humain. Elle est la Vierge, elle est la Mère, elle est la Corédemptrice ; elle est la fleur qui n'a ouvert son calice que pour le ciel, l'astre, la source d'où nous sont venues lumière et purification, le sillon où germa le pain des hommes. C'est de toi, Marie, que part la vie du monde, parce que « *Celui qui est né pour nous a choisi d'être tien.* » (*Ave maris Stella*).

Il est naturel que celle qui tient ce rang ne se sépare, au moment de la douleur, ni de l'œuvre ni de Celui qui l'achève. Ce qu'elle n'avait pas souffert pour enfanter Jésus, dit un Père, elle le souffre à sa perte. Elle l'avait autrefois senti vivre en elle ; maintenant elle l'y sent mourir. L'enfance, la vie cachée, la prédication ardente lui apparte-

naient, mais combien plus la fin, qui exige une maternité plus complète !

Que ces années ont été courtes ! Elle avait hâte, sans doute, de les voir commencer, de les voir s'épanouir ; elle vivait en avant, et que de fois Jésus dut lui dire, comme on le devine dans les mots de Cana : « Pourquoi te presses-tu, femme, ce n'est pas encore mon heure ! »

La douleur présente se mesure à ce que ce Fils était pour Marie. C'était son Dieu, et c'était la chair de sa chair ; il était une part d'elle et l'une des Trois Personnes. Elle l'a nourri au nom de la terre et du ciel ; elle a vécu pour Lui, qui voulait vivre d'elle et pour qui elle était née. Elle a guetté ses premières larmes, souri à ses premiers mots ; elle a guidé ses pas, incertains comme les nôtres ; elle a soupesé le trésor de cette âme par qui rayonnait notre chair autrefois ténèbres, et par qui Dieu se montrait.

Lui-même attendit tout de celle qui était prédestinée à lui donner tout ; elle fut sa chère divinité terrestre, associée à la divinité de son Père et de l'Esprit créateur. Il ne la quitta point durant de longues années ; elle le suivit plus tard ; on se représente leurs rapports, durant ces trois ans, comme un mystère goûté par les intimes seulement, mais où la profondeur ajoute aux exquis délicatesses. Maintenant il la quitte ; en un même jour elle perd son Dieu et son enfant ; on com-

prend qu'elle s'abîme dans une douleur qui ne demeure humaine que par le sujet ; son objet dépasse l'homme.

Aussi des saints voient-ils Marie au Calvaire toute sanglante. Elle est sanglante du sang de son Fils dont elle baise les plaies, du sang de la croix dont elle suit de sa bouche les sillons, du sang de la terre abreuvée de cette rosée. Ce sang et sa pâleur nous font d'elle une image tragique, une Niobé plus douloureuse que Niobé, et plus tendre, et plus pure, et plus accessible, en raison de sa grandeur même, au cœur des humains.

Mais c'est au dedans surtout qu'il faut voir la Vierge sanglante. Elle est au pied de la croix ; de cœur elle est clouée avec son Fils et participe à l'infinité de sa peine. Il est, lui, la Victime aux cinq plaies ; elle est la *femme aux sept glaives*. Il subit la crucifixion, elle la *transfixion* ; lui la Passion, elle la *compassion*. Ils sont une seule victime.

Comme cet ange qui était formé de deux âmes, au dire de Swedenborg, l'Ange du Nouveau Testament est comme un composé du Cœur martyrisé de Jésus et du Cœur associé de la Vierge. Il n'y a presque pas lieu de distinguer entre ce qu'il supporte, Lui, et ce qu'elle partage, Elle. Il y a là deux personnes pour un même fardeau, deux arcs sous une même voûte.

Et l'on peut penser que des deux parts vient l'effort d'unité. Jésus regarde Marie en pensant

qu'elle le voit souffrir ; Marie trouve en Jésus le contre-coup de sa propre peine. Ils s'affligent mutuellement, et mutuellement se consolent. Oh ! il ne garde pas pour lui, tout divin qu'il est, ce que son humanité endure. Cette humanité est issue de Marie : Marie y prend son droit ; lui-même le lui accorde.

Il consent à ce qu'elle voie tout, à ce qu'elle éprouve tout, à ce qu'elle savoure tout, à ce qu'elle se couche sur le lit d'angoisse, à ce qu'elle soit transpercée par les clous et labourée par les épines, à ce qu'elle halète de la suspension et frémissse des crampes terribles auxquelles son pauvre corps est soumis. Il n'a rien à lui seul ; tout se reproduit en elle, et c'est sa haute volonté qui l'entend ainsi, comme c'est son instinct.

Son instinct ? Oui, l'instinct de Jésus fils, de Jésus redevenu enfant, si j'ose dire, comme tout être en peine. Ne craignons pas d'attribuer à notre Christ ces touchantes faiblesses qu'il a montrées lui-même au Jardin, et comprenons que s'il a imploré le secours de ses disciples, il ne se raidit pas devant sa Mère. Il tend sa face ensanglantée vers ce visage qui le premier lui a souri ; la tête rejetée par la couronne d'épines cherche une tendre épaule. Comme il accepterait un baiser de ces lèvres !

Autrefois, n'aimait-il pas à oublier par instants qu'il était devenu homme, pour retourner au sein maternel ? N'était-elle pas son repos, la Très-

Douce, son Béthanie tout proche, son oubli des heures tristes et son abandonnement après l'âpretension de ses constants travaux ? La gravité et la sublime virilité ne semblent point exclure, en Jésus, cette puérilité délicate qui persiste chez les plus forts et se réveille lors de la souffrance.

Oh ! comme elle le recevrait dans ses bras ! Comme lui-même s'y jetterait ! Tout à l'heure, en expirant, il laissera vers elle tomber sa tête et s'affaisser son corps pour les confier à ses soins dans la mort comme elle eut soin de sa naissance. Ce sera son moment à elle ; ce corps glacé sera sa part unique, et pour réchauffer deux chairs presque également marmoréennes, il n'y aura plus alors qu'un seul cœur.

Faut-il rappeler que si la douleur de Jésus garde, ainsi qu'il convient, une incomparable prééminence, celle de Marie se prolongera plus longtemps ? Marie souffrira la mort de son Fils, dont le Crucifié ne subit que les approches ; elle recevra le coup de lance ; les plaies qu'elle épongera lui sembleront vivantes et par elle, en effet, elles vivront ; le corps posé sur ses genoux, la tête sur sa poitrine feront tressaillir par leur rigidité ou leurs terribles écroulements le sein qui les forma, et enfin, sous le nuage où se cache encore pour tous la résurrection, ne vivra-t-elle pas une seconde fois la mort de Jésus, quand on le lui enlèvera pour le livrer au sépulcre ?

Que de fois, plus tard, elle réveillera encore tous ces souvenirs ! Dévote du *Chemin de la Croix* avant tous les autres, que de fois on la verra errer dans Jérusalem en cherchant sa trace, s'attarder là où il tomba, retrouver son regard au tournant des bazars ou à la porte d'Éphraïm, s'unir aux femmes qu'il gratifia de son instruction dernière, gravir la pente du Golgotha à petits pas, fermant les yeux pour mieux voir, allant sans bruit afin de mieux entendre, et venant se perdre en de longues contemplations devant le trou de la croix !

Alors, elle ne gardera de vie que pour aimer au prix de la souffrance ; maintenant elle n'a de vie que pour souffrir afin de mieux aimer. Sa douleur sera prolongée au profit de l'œuvre ; en ce moment sa douleur se ploie sans mesure à cause de la Personne et de l'unité qui l'y joint.

Mais que dis-je ? n'est-ce pas l'œuvre aussi, l'œuvre surtout qui est l'enjeu de la souffrance présente ? Marie ne serait pas unie à Jésus, si elle ne se consacrait, et sa douleur avec elle, à ce qui le fait mourir. La croix est un autel ; la Victime qu'on immole doit trouver en Marie un autel encore, l'autel de son cœur.

Pour quoi serait-elle faite, sinon pour cette acception qui est la raison de l'incarnation et par suite de la coopération qu'elle y apporte ? Si Jésus est le *second premier homme*, n'est-elle pas la *seconde première femme* ? Elle connaît son appel.



Le glaive brandi par Siméon n'a pas attendu le Calvaire. Avant Siméon déjà, tout n'était-il pas contenu dans la douce et douloureuse crèche, dans l'exquise et tragique Annonciation ?

C'est un Crucifié qu'elle reçut dans son sein ; de naïfs imagiers y font descendre Jésus du haut du ciel, dans un rayon, sous la forme d'un enfant la croix sur l'épaule. C'est cela ! Marie engendre la mort pour engendrer la vie ; le lait de l'enfant annonce le fiel et le vinaigre ; le berceau misérable est un premier *bois* ; Jésus lui-même, plus tard, ne se fera pas faute de proférer devant Marie ses annonces cruelles, que son silence laissera surprendre encore dans ses yeux.

Leur intimité fut-elle jamais détendue et paisible ? Elle fut heureuse, certes, mais de ce bonheur austère des héros qui savent le poids de leur destinée et la redoutable rançon de leur gloire. Jésus était toujours mourant, et Marie toujours consentante à son sacrifice ; elle acceptait sa part, qui était de contribuer à tout ; elle installait la croix dans sa volonté en attendant de la voir sur le tertre ; elle ensevelissait spirituellement son Jésus.

Aujourd'hui, rien n'est rétracté ; tout se concentre au contraire avec plénitude. La douleur de Jésus est volontaire des deux parts ; Marie comme son Enfant pourrait dire : « *Personne ne me prend mon âme, c'est moi qui la dépose, et ensuite je la reprends.* » (Jean, x, 17). L'âme de

Jésus est sienne : elle la donne. C'est là *son heure* à elle comme celle de Jésus. La *servante du Seigneur* sert jusque dans le martyre. Celle qui ne fut pas au Thabor se tient près de la croix ; celle qui s'écarta du cortège des palmes accourt vers l'autel. L'héroïne du *Stabat*, la *Pietà* ne sera pas uniquement la sainte Niobé, elle est l'Ève nouvelle, celle qui recrée le genre humain avec son Auteur et qui rachète les âmes en leur donnant son Fils.

#### STABAT MATER DOLOROSA...

*Elle se tenait debout, la Mère douloureuse,  
Contre la croix, pleine de larmes,  
Durant que son Fils pendait.*



La douleur de Marie, tout immense qu'elle soit, n'est-elle pas tempérée, malgré tout, par un sentiment de fond qui comporte une consolation indicible ? On le doit penser, s'il est vrai que Marie est pleinement unie à Jésus et consacrée à son œuvre. Qui nous guidera dans ces mystères sans fond !

Nous dirons de Jésus qu'il a son ciel intérieur, même durant la Passion. Il n'en est pas ainsi de Marie, car il s'agit d'un privilège tenant à la qualité de Fils de Dieu ; mais ce ciel qu'elle soupçonne n'est-il pas un peu sien ? Rien de Jésus

ne lui est étranger ; son cœur s'unit à ces épanouissements secrets qui sont en Jésus-Christ la part insondable.

De même, bien que l'avenir soit contraint par le dessein rédempteur de respecter leur douleur présente, cet avenir leur est connu à tous deux ; derrière la croix, ils voient les fruits et les gloires, et n'y a-t-il pas là aussi, pour tempérer un mystère lugubre, un mystère de joie ?

Marie descend, dans l'âme de son Fils, plus profond que la Passion et y découvre une zone de lumière ; ses larmes prophétisent ; Dieu qui les lui a mises dans le cœur y joint sa science du lendemain ; elle sait ; elle attend, et elle peut donner à ce qu'elle souffre en Jésus un contrepoids d'espérance.

Jésus disait aux Douze : *Votre douleur se changera en joie* ; combien plus le dirait-il à sa Mère ! Après ses peines, l'univers attend Marie pour une immense acclamation. Si le *Magnificat* de jadis fait place aujourd'hui au *Stabat*, le *Stabat* à son tour doit se fondre en un *Magnificat* élargi, gonflé de toute l'allégresse du monde.

Le Tout-Puissant, qui a fait en Marie *de grandes choses*, en fera de plus grandes par elle. « *Belle comme la lune, brillante comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille* », elle changera avec son Fils la destinée des nations, et c'est seulement comme d'un lieu de passage qu'elle se ressouviendra du Calvaire.

On se la représente donc à la fois dans sa douleur et dans une contemplation qui déborde les douleurs présentes ; elle est comme dans un rêve. Ne sait-on pas que l'acuité même du réel oblige parfois notre âme à le dépasser ? Mais le rêve de Marie n'est pas une hallucination où se meuvent des fantômes, c'est le rêve créateur, ou pour mieux dire ce rêve divin repris et rasséréné après la faute, le rêve rédempteur.

Voici que l'un des éléments de cette destinée, joint à un rappel du présent, va être déclaré.

Jésus vient d'abaisser ses regards vers le groupe qui tient sa croix comme dans une étreinte. Il voit sa mère ; il voit Jean qui sans doute à ce moment fait quelque geste filial, et sentant remuer en lui sa tendresse pour ces deux êtres, pour d'autres qu'il évoque à travers un symbole vivant, il consacre à les assembler l'une de ces rares interruptions de silence qu'on appelle les *Sept Paroles*.

Il évite, croirait-on, de s'attendrir ; il parle un langage grave ; il n'appelle pas Marie sa mère, crainte de briser son cœur ; mais reprenant la formule solennelle et comme impersonnelle qu'il emploie quand il s'agit de son rôle : *Femme*, dit-il, *voilà ton fils*, et à Jean : *Voilà ta Mère*.

Toute l'Eglise a compris que Jean est là un représentant. Marie lui est confiée personnellement, et personnellement aussi Marie l'adopte ; il est le proche parent de Jésus, et Jésus, le modèle des

fil, se le substitue ; mais le lien ainsi établi est en outre une figure. Marie reçoit de son Fils le genre humain en tutelle ; le genre humain reçoit Marie en héritage ; dans le tendre et poignant adieu que Jésus vient de formuler est contenu un dernier mystère d'amour.

Le moment n'est pas de dire tout ce qu'il y a dans ce multiple don ; retenons seulement que si pour nous c'est l'annonce des privilèges les plus délicats et les plus précieux, c'est pour Marie une association plus explicite et plus visiblement étroite avec Jésus rédempteur. Jésus invite sa Mère à adopter ses « frères », à s'orienter non plus seulement vers la croix et vers le sépulcre, non pas même vers le lieu de l'ascension et de la gloire, mais vers le théâtre du grand œuvre qui appelle son tendre et puissant concours.

Marie consent ; Marie prend son rôle. Elle n'a pas besoin pour cela de se diviser, de renoncer à ses larmes et d'abandonner seul à sa douleur Celui par qui tout le reste lui échoit. C'est en Lui qu'elle voit tout ; elle plonge une fois de plus dans ce gouffre de son amour qui enferme tous les mystères ; elle prend Jésus tel qu'il est, dans son rôle et dans sa personne ; l'Ève nouvelle est unie au nouvel Adam, soit sur sa couche de douleur, soit dans les siècles où vit leur postérité.

Le testament formulé, et Jésus étant rentré dans

son silence, Marie fait retour aussi à sa méditation. Elle ne peut pas se débattre et dire non ; elle ne peut pas dire oui sans angoisse ; la substitution d'un homme à son Fils divin, d'une foule à l'Unique, est-ce de quoi la réjouir ? Le présent n'a pas le droit de lui cacher l'avenir ; l'avenir moins encore l'arrache au présent. Que fera-t-elle que de se tenir, sans discuter, debout de corps et d'âme ?

#### STABAT MATER DOLOROSA...

• • • • •

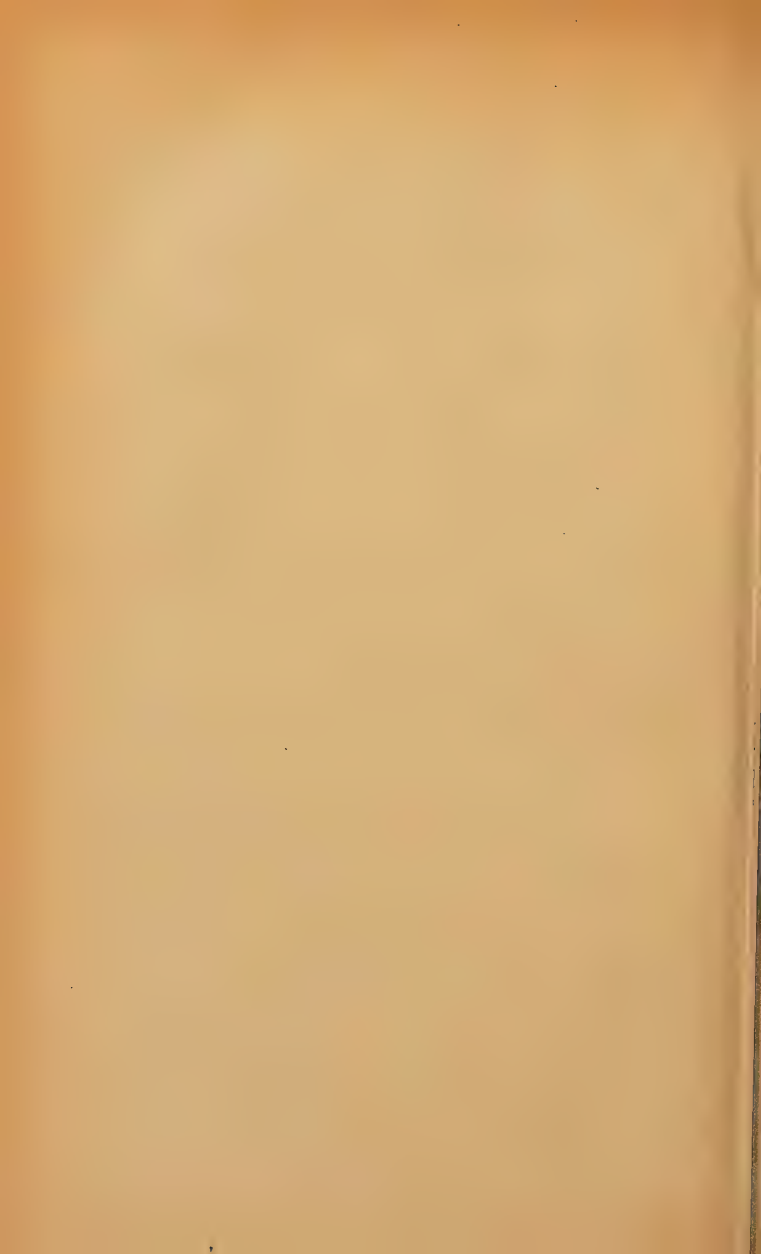
A Gabaon, au temps de David, la tragique Respha veillait ainsi auprès d'une potence sur laquelle deux de ses fils innocents expiaient un crime du peuple. On était aux premiers jours de la moisson des orges, un peu plus tard dans l'année que la Passion de Jésus. Et Respha prit un sac et l'étendit sur la roche ; elle en fit son domaine, et elle ne permit pas aux oiseaux du ciel de dévorer ses enfants (II Rois, xxi, 10).

La Respha du Calvaire n'a pas la même liberté ; elle ne peut écarter les rapaces ; elle laisse la haine déchirer son Fils. Que dis-je ? elle coopère ! non en participant au crime, mais en secondant le dessein miséricordieux du Père, du Fils et de l'Esprit.

Épouse de cet Esprit créateur qui reprend l'homme en sous-œuvre ; mère du Fils, homme nouveau ; fille du Père d'où tout vient, Marie aide

la Famille en laquelle sa surhumaine vocation l'a introduite. Elle fait œuvre divine, divine associée, et l'on se persuade que l'Esprit inspirateur lui soufflera tout à l'heure de dire, à l'imitation du Mourant exhalant sa pensée souveraine en même temps que son âme : « *Mon Père, je remets mon Fils entre tes mains.* »





## CHAPITRE VIII

### SES ENNEMIS

Les amis de Jésus ayant défilé sous le regard mourant et sous le nôtre, les ennemis doivent avoir leur tour. Ils viennent de loin ; mais leur opposition à Jésus gagne à la fin son extrême tension et la passion n'est que le dénouement d'une longue crise morale, l'éclatement de foudre entre deux fluides contraire. Voici ces pervers par ordre de culpabilité, si l'on ose juger de la sorte : les soldats, la foule, Pilate et Hérode, les chefs juifs, Judas.

Les soldats qui interviennent dans la Passion sont des soldats romains ; non les *equites* des légions glorieuses, mais des mercenaires probablement tirés des régions avoisinantes et non étrangers, peut-être, aux préjugés et aux passions judaïques. Le gouverneur avait sa cohorte, qui protégeait sa personne et assistait son tribunal. L'Antonia était une forteresse et la présence du pro-

curateur y transportait le prétoire ; il y faut donc voir une garnison, un corps de garde et des appariteurs pour l'application des peines.

Ces gens, qui vont se comporter d'une façon si indigne et si sauvage, ne sont pourtant à aucun degré responsables de la Passion. Ils obéissent ; ils ne croient pas mal faire en exécutant une sentence portée de concert par l'autorité juive et le pouvoir romain. Ces deux puissances ont tout assumé ; les faits extérieurs pourraient ne comporter qu'une coopération innocente.

Dans saint Luc, la parole d'indulgence du Seigneur : « *Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* » semble avoir pour objet immédiat de couvrir ses bourreaux, bien que certainement il en faille étendre plus loin le bénéfice. En ce cas, et en ce qui touche uniquement les soldats, le verdict de la croix ne serait que l'expression d'une justice exacte. On appelle sur eux le pardon : donc ils sont coupables ; on déclare cependant qu'ils ne savent pas ce qu'ils font : donc leur culpabilité n'est pas relative à la substance du fait, mais à la façon dont ils y interviennent.

Le tort de ces malheureux a été d'entrer comme d'enthousiasme dans le jeu criminel des Juifs, d'y déployer, avec une ignoble grossièreté, leur barbarie et leur insolence, par là d'ajouter au crime d'autrui leurs propres excès. Ils ont besoin les premiers du pardon sublime.

Quand Jésus regarde ces hommes, et aussi l'Antonia, à sa gauche, à 350 mètres de lui, peut-il ne pas se souvenir de ce qu'il a souffert à l'ombre des murailles cruelles ? La flagellation date de trois heures environ ; elle est toujours cuisante ; elle vient d'être renouvelée par le dépouillement qui a déchiré les plaies collées à la tunique ; on croit savoir qu'elle a eu lieu dans des conditions que n'exigeait point la loi, et pourquoi, sinon parce que la bête humaine aime le sang et que ces gens débrident en eux la bête ?

N'était-ce pas assez de ce luxe inhumain qui faisait atrocement fouetter le condamné au dernier supplice ? Les fines lanières qui coupent, qui scient et qui déchirent ; les chaînettes de fer garnies de boules métalliques qui broient et font éclater la chair ; les piquants qui trouent et creusent jusqu'aux os : voilà ce que la sage loi romaine réservait aux esclaves, comme préface à la mort la plus effrayante qui fût, à une mort dont les phases comportaient par elles-mêmes une gradation savante de tortures.

Entraînement douloureux, prolongation en arrière comme en avant d'un odieux martyre, recherche organisée et calculée du maximum de sévices, n'était-ce pas assez ? Les soldats trouvent moyen de renchérir ; à la douleur pour ainsi dire obligatoire ils ajoutent un surcroît, et leur férocité est si implacable que devant leur victime pantelante ils ont encore le courage de la dérision.

La scène du corps de garde est présente aux yeux ; Jésus la revoit et la savoure encore au milieu de ses affres ; or cette scène est tout entière à la charge des agents de Pilate.

Jésus a été flagellé peut-être dehors, sur le *lithostratos*, devant le tribunal (πρὸ τοῦ βήματος), en tout cas, dans une salle extérieure, et tandis qu'il est censé se revêtir, le peloton d'exécution s'empare de lui, l'emmène au « prétoire », c'est-à-dire ici dans une cour intérieure, où toute la cohorte est convoquée comme pour un spectacle.

Ce condamné se dit roi ? Bien ! nous allons le parer des insignes suprêmes. On dégrafe une chlamyde qu'on jette sur les épaules sanglantes : ce sera la pourpre. On avise dans le bûcher une branche d'épines qu'on tresse en diadème, et il se peut en cette saison que les épines fussent fleuries, comme le pense Calmet, de façon à imiter les couronnes de fête : voilà le roi en gloire et en joie. On choisit un fragment de roseau qui fera le sceptre, une fois engagé dans les mains enchaînées ou reçu par une droite passive : ne met-on pas sans résistance un crucifix aux mains d'un mort ?

Alors, on rit, et en même temps on frappe. La couronne, qu'on a posée légèrement pour ne pas se piquer soi-même est enfoncée à grands coups ; on soufflette cette puissance dérisoire qui ne se défend pas ; on lui crache au visage, et c'est un défilé où chacun cherche et trouve une moquerie inédite, une variante cruelle. « *Ils venaient à lui*

*et disaient : Salut, roi des Juifs ! »* (Jean, XIX, 3) ; *« Ils fléchissaient le genou devant lui et l'adoraient »* (Marc, xv, 18), agrémentant leurs hommages ironiques de coups et de crachats.

On a prétendu que ces outrages royaux infligés à un condamné étaient de tradition en Orient ; on en cite des exemples en Perse et en Palestine même ; on a voulu y trouver un rite : ce serait une atténuation si l'on veut ; mais outre que la dernière supposition est peu sérieuse, il reste à qualifier cet entrain barbare, qui fait de la scène du prétoire une des plus révoltantes de la Passion.

Quand ils en sont au supplice final, inutile aux soldats d'inventer, l'opération est d'elle-même suffisamment atroce ; mais la dérision ne cède point. *« Les soldats aussi se moquaient de lui, disant : Puisque tu es le roi des Juifs, sauve-toi ! »* (Luc, XXIII, 35).

Cette idée de royauté est évidemment ce qui a le plus frappé ces pauvres hères ; ils ne voient en Jésus qu'un prétentieux abattu, un camarade qui a voulu sortir du rang et qu'ils sont bien aises, eux, de remettre à sa place. La populace a de ces sentiments ; la basse égalité est sa hantise. *« Quiconque s'élève sera abaissé »* : elle applique à sa manière cette sentence.

Il n'est pas jusqu'à l'adoucissement qu'ils lui accordent en lui donnant à boire, que ces brutaux ne tournent en risée. Ils ont l'air de lui dire : Faut-il qu'on te soulage, toi, le roi des Juifs ? Que

ne fais-tu pour cela, comme pour ta délivrance, usage de ton pouvoir ! (Luc, xxiii, 35).

Relevons toutefois que la dérision ne semble pas exclure ici toute humanité ; elle la gâte seulement et, par sa trivialité, inflige à nos vénérationns une pénible gêne.

Le supplice de la soif était pour les crucifiés l'un des plus affreux ; les soldats le savaient. Ils avaient là de quoi boire. En Orient, quand on s'installe quelque part, la gargoulette est de rigueur ; le séjour au Calvaire devait se prolonger assez longtemps et la saison était orageuse. Du reste, saint Jean nous dit qu'il y avait là « *un vase plein de vinaigre* », c'est-à-dire d'eau acidulée, la *posca* romaine, et le vase était sans doute fermé à son sommet ou à son orifice par l'éponge dont on va se servir.

Quand le Sauveur avoue sa souffrance et semble appeler une atténuation en disant : « *J'ai soif !* », les soldats ne refusent pas de partager avec lui ; mais en même temps ils trouvent cela drôle. « On donne à boire au roi des Juifs ! » Et ils se gaussent, comme si le jeu était de saison.

Un incident va redoubler leurs rires. Jésus vient de jeter la tragique clameur : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » ce qui se dit en araméen : « *Eli, Eli, lamma sabachtani ?* » Or, les Juifs présents, tout en connaissant fort bien cette parole, qui est le début d'un psaume (Ps. xxii, 1), affectent de croire que Jésus appelle Élie.



Ils ne peuvent s'y tromper, car Élie se dit *Eliah*, et non Eli ou Eloï ; mais ils font un jeu de mots qui leur paraît en situation, car Élie, d'après les croyances juives, devait être le précurseur du Messie, et ceux qui prêtaient à ce dernier des débuts modestes et souffrants pensaient qu'Élie l'en relèverait et ferait éclater sa gloire. Belle ironie que de dire : Voyez ! ce Messie en détresse appelle Élie à son secours ; Élie viendra sans doute !

C'est pourquoi les soldats, qui entendent, qui peut-être, originaires du pays, sont au courant, entrent dans la facétie, et à celui d'entre eux qui saisit l'éponge imbibée de posca, qui la dispose sur un roseau pour humecter les lèvres brûlantes, ils crient : « *Laisse, laisse, qu'on voie si Élie viendra le délivrer !* » (Matt. xxvii, 49).

L'autre, faisant chorus apparemment, mais prenant la chose d'un autre biais, répond : « *Laissez vous-mêmes, qu'on voie, en effet, si Élie viendra le faire descendre* » (Marc, xv, 36), comme s'il disait : Il faut qu'Élie ait le temps de venir ! Faisons durer le patient en soulageant sa souffrance.

On aimerait supposer que ce soldat parle ainsi par respect humain ou par nécessité de situation, qu'au fond il est ému et veut forcer la main à ses camarades. Deux des Évangélistes le représentent *courant* pour rendre son bon office ; le zèle court, l'ironie mesure plutôt sa peine. Si ce soldat était une sorte de bon larron moins libre de ses propos, en tout cas un bon diable attendri par la vue de

tant de souffrance, on comprendrait que le doux Crucifié lui fût accueillant. Jésus, prompt à goûter la moindre parcelle de bien, boit alors à l'éponge avec une sorte de joie, qui est une récompense.

Le dernier geste des soldats avant la mort du Maître est le partage des vêtements. Ce n'est pas une offense nouvelle ; c'était un droit de dépouille reconnu. Un rescrit d'Hadrien le régla un peu plus tard en disposant que seuls seraient considérés comme dépouilles légitimes les vêtements du condamné, les menus objets et l'argent de poche qu'il avait sur lui au moment de son arrestation, mais non pas des bijoux précieux ou une ceinture bien garnie.

On frémit à la pensée que des butors vont revêtir les voiles d'une chair adorable ; une telle souillure nous révolte ; mais ces misérables soldats ne peuvent être tenus responsables ; ici plus que jamais « *ils ne savent ce qu'ils font* ».

Ce mot de la croix qui revient dans nos pensées semble exprimer en perfection les sentiments du divin Crucifié à l'égard des sbires. Il ne les maudit pas ; ils sont devant lui comme les instruments de sa Passion, comme les marteaux, les clous et les cordages, sauf qu'ils ont une âme et que cette âme, il l'aime.

Sans les innocenter, la sainte nécessité de sa mort couvre aux yeux de Jésus ses exécuteurs ; il

ne les voit qu'abrités sous *la volonté du Père*. Pour un peu, il les remercierait de l'avoir ainsi *élevé de terre* pour qu'il attire tout à soi, et quant à ce qui vint de leur seule initiative, au corps de garde de l'Antonia, ne leur est-il pas reconnaissant d'avoir préparé au monde, mieux encore que Véronique, une image qu'on n'oubliera plus ?

ECCE HOMO ! *Voilà l'Homme !* Cet homme qui est Dieu et notre frère, ce symbole des douleurs méritoires et de la royauté conquise par l'amour, à qui en devons-nous l'effigie ? Une telle figure semble avoir été dessinée par l'Ange de la Passion plutôt que par des soudards ; la piété de tous les temps l'a gravée au fond des âmes ; l'art, même le plus profane, ne peut assez la contempler et la glorifier, et il arrivera que l'impression de sublimité soit si forte que l'horreur s'efface. A *Saint Marc*, sous la touche d'Angelico, le Christ aux outrages n'a plus qu'un caractère royal, les bourreaux une attitude de servants dans un rite grandiose ; tout se présente comme réglé par Dieu, et les hommes n'interviennent qu'à titre d'assesseurs de la Providence.



La foule, qui est là nombreuse, appelle des distinctions que nous avons déjà faites ; nous n'en retenons en ce moment que la partie hostile, celle

qui domine, comme toujours, dès qu'elle a pris quelque importance numérique et que les meneurs ont imposé le mot d'ordre.

L'incroyable est qu'on ait pu amener contre Jésus des groupes qui tous et pour maintes raisons devaient être ses partisans. Ils n'en avaient reçu que des bienfaits ; sa parole avait réveillé ces cœurs languissants ; sa bonté les avait conquis ; ses miracles les avaient émerveillés ; son opposition aux abus ne pouvait que les trouver complices ; ses promesses de bonheur ne flattaient-elles pas les rêves même de ceux qui n'y croyaient point ?

Où chercher un grief ? S'ils se comprennent de la part des chefs, les anathèmes, proférés par la foule, confinent au mystère. Aussi sont-ils fort longs à éclore et ont-ils besoin pour percer d'un concours de circonstances soudain.

Au début de son ministère, dans la synagogue de Nazareth, Jésus avait dit, s'appliquant les paroles du prophète : *« L'Esprit du Seigneur est sur moi ; il m'a consacré de son action et m'a envoyé pour évangéliser les pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer aux captifs la délivrance, aux aveugles le recouvrement de la vue, rendre la liberté à ceux qu'écrasent leurs fers, publier l'année de grâce du Seigneur et le jour de la rétribution. »* (Luc, IV, 16-30).

Ce programme avait excité un vif enthousiasme. Il est vrai qu'on s'était fâché de certains reproches et que là, chez lui, Jésus avait déjà expérimenté

l'humeur changeante de ce monde ; mais dans l'ensemble, il avait été bien accueilli de la masse.

S'il se plaignait de leur tiédeur et de leur incrédulité, de leur égoïsme et de leurs exigences, il ne prêtait pas à ses auditeurs des sentiments hostiles. Bien des fois il avait été acclamé ; on avait voulu le faire roi ; il était reçu et fêté avec reconnaissance, et ces jours derniers, après le miracle du *Lazarion*, le paroxysme de cet amour n'avait-il pas été atteint ?

*« Un grand prophète a surgi au milieu de nous ! — Dieu a visité son peuple ! — Il a bien fait toutes choses ! — Nul homme n'a jamais parlé comme cet homme ! — C'est Élie ; c'est Jean-Baptiste ressuscité ou l'un des prophètes ! — C'est le Messie : Hosanna au Fils de David ! Béni Celui qui vient au nom du Seigneur ! »* Tels sont les cris dont on le saluait.

Au cours de la Passion même, chez Pilate, la foule, au premier moment, ne semble pas malveillante. Les chefs ne l'ont pas appelée ; ils s'en passeraient bien ! Sans Judas et l'occasion qu'il procure, ils eussent retardé, pour éviter ce concours, la satisfaction de leur haine. *« Non pas le jour de la fête, disaient-ils, de peur qu'un tumulte n'ait lieu dans le peuple. »* (Matt. xxvi, 5).

La foule est venue pour des raisons à elle ; la délivrance d'un captif est aujourd'hui de son droit, elle la revendique ; peut-être pense-t-elle à Barrabas, mais peut-être aussi à Jésus, interve-

nant juste à point au tribunal. (Marc, xv, 11-13).

Malheureusement pour son choix ou pour sa constance, les chefs s'interposent ; ils en ont le temps, car ici se place l'épisode provoqué par la femme du procureur. Les échanges d'explications entre les époux durent prendre un moment, et il était naturel qu'on laissât aux réclamants le moyen de s'accorder sur leurs préférences.

Pilate vient de proposer l'option : « *Lequel des deux voulez-vous que je vous délivre ?* » (Matt. xxvii, 15), et il a montré sa pensée en disant : « *Voulez-vous que je vous délivre le roi des Juifs ?* » Laissés à eux-mêmes, les Juifs répondraient oui, mais les chefs les travaillent ; leurs pontifes ont empire sur eux, en dépit de leurs plaintes ; Pilate d'ailleurs vient de les piquer en se moquant par deux fois de « *leur roi* ».

Ce roi, toujours ! ce roi abattu ; ce roi dont la position est encore plus ridicule que cruelle ; ce Messie enchaîné devant un procureur romain ! Il semble bien que là soit le nœud de la question aux yeux de la masse israélite hier enthousiaste, hésitante tout à l'heure, et soudain rendue houleuse et hostile.

Les foules n'aiment pas les déconvenues ; quiconque leur en inflige peut passer en un instant du rang de héros national à rien et à moins que rien ; les sympathies se retournent. Bien des chutes retentissantes, en histoire, n'ont pas d'autre explication.

Or, qu'on se représente à quel point, selon les idées juives, la situation de Jésus devant Pilate est décevante, sans parler des accusations de surcroît auxquelles elle donne crédit ! Le Libérateur du peuple saint comparaissant comme séditieux et ne pouvant se libérer de cette honte, c'est le *scandale de la croix* par anticipation, et l'on comprend que des forcenés en concluent : Que son sort s'accomplisse !

Le désenchantement se mue ici en dépit, le dépit en colère, et peu à peu, sous les excitations de chefs perfides, on monte à l'exaspération. Le mot *croix* a été prononcé ; on le relève. La peine de la crucifixion a frappé si souvent des Juifs qu'on s'étonne des hésitations du procureur. Du moment qu'on rejette Jésus, il n'est plus qu'un agitateur et un ennemi de l'Empire. « *Que voulez-vous que j'en fasse ?* » demande Pilate. — Ce que vous avez fait de tant d'autres ! « *Crucifiez-le !* »

Le revirement ainsi achevé, le goût du sang fait sentir sa force enivrante ; un frisson de cruauté circule ; aux nouvelles questions qu'on lui adresse et aux objections qu'on lui fait, la foule jetée hors d'elle-même n'a plus qu'une réponse toujours plus violente : « *Crucifiez-le ! Crucifiez-le !* » Elle en vient à engager dans sa réclamation et dans sa responsabilité non seulement elle-même, mais *tout le peuple* (ὁ λαός), et non seulement la génération présente, mais sa postérité : « *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !* »



Ce cri sera obéi ; mais quelle tristesse pour Celui qui a voulu rassembler ce peuple ingrat « *comme la poule assemble ses poussins sous ses ailes* » ! On le hait et on le blasphème, lui qui s'est présenté comme un messager de bonheur. Si quelques-uns l'accusent de n'avoir apporté que des rêves, du moins étaient-ce des rêves de bonté ; on y répond en évoquant les rêves de la mort.

Ce peuple, qui l'a attendu des siècles durant, le reçoit et ne sait pas le reconnaître ; Celui qui doit venir est venu, et il repart avec tous ses biens. Sa nation le rejette, le tue, l'expulse ; même réduit à l'état de cadavre, elle ne veut de lui que hors de ses murs. Tandis qu'il meurt, elle est là qui ricane et insulte. Ceux qui ne sont pas venus sont là-bas sur les terrasses des maisons, agitant les bras et poussant des cris comme en leurs jours de liesse ou de colère, et Jésus voit par-dessus les murs que sa croix domine ces infidèles de sa tendresse, ces ennemis lointains.

Quand le cortège a franchi la porte d'Ephraïm, ceux qui sationnaient là depuis l'annonce alléchante du prétoire, ceux qui avaient entendu prononcer ou répéter la formule légale : « *Va, licteur, prépare la croix !* » durent éclater de nouveau en manifestations tapageuses. Ils ne criaient plus leurs désirs ou leurs exigences, mais leur fureur. La cruelle allégresse de ce jour grisait toutes les têtes ; le mot *croix* revenait sur les lèvres, et le mot *sang*, et le mot *mort*, se mêlant à ceux de Galiléen, de

rabbi, de prophète, de Messie, proférés avec des rires.

Toutes les férociétés latentes dans le cœur se sont exhalées ; l'écume des âmes s'est répandue, et cette délégation anticipée de la juiverie séculaire, des opposants et des haineux de tous les âges, n'a plus été qu'un cri de satanique joie.

Les ténèbres et les autres signes, tout à l'heure, éteindront ce délire ; un frisson de crainte courra ; les cœurs seront opprimés ; ceux qui acclament la mort se battront la poitrine : ce sera encore la foule, avec son émotivité et ses puériles virevoltes. Mais le doute demeure de savoir comment la transformation constatée maintenant a été malgré tout possible. On n'est pas satisfait d'explications trop générales ; n'en serait-il pas une dévoilant davantage les cœurs ?

Les mystiques disent que toujours les grandes chutes morales sont préparées par des causes secrètes ; c'est parce qu'on est imparfait que l'on tombe, l'occasion y prêtant. Ici, l'imperfection consistait en ce que la masse juive contemporaine de l'Évangile manquait de sérieux national, de moralité profonde et de vraie religion, prête seulement aux curiosités mystiques et aux pratiques superstitieuses.

Le succès obtenu auprès d'elle par Jésus tenait à l'intérêt du moment et à l'enthousiasme en face de ses miracles, à la fascination de sa parole, à la

satisfaction narquoise d'entendre blâmer les chefs et de les voir bravés, à l'élan d'une imagination séduite par ses propres rêves, plutôt qu'à une intime adhésion.

Ce peuple a été ébloui, non gagné ; il a été déçu dans ses espérances charnelles sans s'adapter à l'idéal qu'on y substituait. Jésus messie politique, fauteur de gloire, dispensateur de bienfaits tangibles et éclatants, comme l'abrogation du pouvoir de Rome, la suppression de la dîme et le retour de la *dispersion*, voilà ce qui eût conquis les tribus *au cou raide*.

Mais les tendances et les doctrines du Sauveur n'étaient pas de cette sorte ; et c'est pourquoi, dès que le brillant s'efface et que les espoirs égoïstes sont interdits, la foule se retourne ; la faveur devient hostilité ; ce que Jésus ne donne point, il paraît le ravir, et le Messie tel qu'on l'entend semble une victime de ce Messie absurde. Jésus se voit couronné d'épines et armé du sceptre dérisoire parce qu'il a un jour refusé de se laisser faire roi.

Ne maudissons pas trop, nous, aujourd'hui, cette tourbe versatile et à la fin si cruelle. C'est à elle que nous devons les derniers temps de Jésus. Elle a acclamé sa mort et peut-être sans elle Pilate n'eût point obéi aux sanhédrins ; mais ce dernier point n'est pas sûr, et il est sûr que sans l'enthousiasme des Rameaux, sans la faveur antécédente qui por-

tait le rabbi comme sur un pavois, Jésus eût succombé promptement à sa tâche.

Que de fois sa carrière eût été brisée ! Les pièges qu'on lui tendait avortaient parce que le milieu donnait de l'écho à sa parole et de l'appui à ses démarches. Sa renommée le gardait. Croit-on que devant le silence des masses, ses réparties les plus victorieuses eussent compté ? Croit-on surtout que lorsqu'il agissait, au moment par exemple où il a risqué cet acte inouï de chasser à lui seul les vendeurs du Temple, on se fût contenté, sans la foule, de lui demander placidement : « *De quel droit fais-tu cela ?* » On ne touchait pas au Temple impunément, même pour le purifier ; on touchait encore moins, sans risque mortel, à des réputations sacro-saintes et à des privilèges d'où toute la caste dirigeante tirait ses profits.

Du reste, il faut redire que tout, ici, n'est pas laissé aux libertés, bienveillantes ou hostiles ; la foule, non plus que les soldats, ne sauve ni ne perd Jésus à titre premier. L'action de l'homme est à l'homme et l'homme en répond ; mais par l'homme et par son action, Dieu gouverne. Ce qui se passe au Calvaire obéit à Dieu ; ce désordre est un dessein de Dieu ; cette haine est amour de Dieu ; dans le cours des siècles où la Passion se poursuit quant à ses effets, le combat des esprits et le choc des volontés ne fait que traduire un ordre immobile ; les éternels destins s'accomplissent, et aux yeux de Jésus qui le contemple ou

de la postérité qui l'évoque, le tumulte de la place d'Ephraïm comme celui des âges est un tumulte divin.



Jésus ne voit point du haut de sa croix Pilate et Hérode ; il voit seulement leurs demeures, l'Antonia aux cinq tours et le palais des Hasmonéens, au sud-est du gibet.

Jésus a toujours méprisé le tétrarque incestueux qui tua Jean-Baptiste ; il l'appelait « *ce renard* » et lui portait le défi de mettre fin à son œuvre avant que lui-même en eût décidé (Luc, XIII, 32).

Au moment où Pilate le renvoie à ce triste souverain pour esquiver une affaire difficile, il ne semble pas qu'Hérode lui tienne rigueur, ni se souvienne de ses propres desseins ; il était si peu sérieux ! Il est content de voir Jésus ; il est même *très content* ; *car il désirait depuis longtemps cette rencontre, ayant entendu beaucoup de choses au sujet du nabi.* (Luc, XXXIII, 8).

Il n'en a pas moins convoqué sa garde ; peut-être a-t-il peur en face d'un mystérieux pouvoir ; peut-être veut-il procurer à ses soldats ainsi qu'à lui-même un spectacle curieux. Toujours est-il qu'il attend *quelque prodige* ; il veut un accusé amusant, comme le populaire un Messie glorieux ; en cela il est foule, et il l'est encore en ce qu'il est bavard : le voilà qui se met à interroger Jésus *avec beaucoup de paroles.*

Mais Jésus se tait.

Oh ! ce silence, comme il pèse, et comme il écrase l'insolent en instruisant le fidèle ! Hérode n'ayant aucune autorité religieuse, Jésus n'a pas à lui expliquer sa mission ; la vérité ne lui profiterait point, car il n'est pas sincère ; un miracle le corromprait et ne serait qu'un abus de Dieu. Jésus se renferme dans son mutisme ; il se résigne avec une humble patience, mais ne se commet point.

Or Hérode ainsi méprisé pour la seconde fois méprise à son tour ; sans doute il hait au dedans, et le tigre se cache derrière l'homme frivole ; mais il dissimule ; son dédain paraît seul, et pensant se dégager avec esprit, il renvoie ce prétendant affublé d'une robe éclatante, vêtement de gala comme en portent les princes pour leur investiture.

L'Évangile nous fait savoir que Pilate et Hérode étaient alors en froid ; Jésus, comme Galiléen, était justiciable d'Hérode ; mais ayant été arrêté en Judée, il dépendait de Pilate ; le procureur, en le renvoyant au tétrarque de Galilée, outre qu'il se débarrassait d'un accusé gênant, faisait donc une avance. Hérode, flatté, y répond par un geste déclinatoire qui est une sorte de jugement, mais aussi un retour de politesse ; c'est pourquoi, note l'Évangile, ils seront amis à partir de ce jour-là.

Or, entre amis, on plaisante volontiers, et l'Iduméen en face du Romain fait la forte tête. Croit-on qu'il soit dupe ? Il sait à quoi s'en tenir sur

la « royauté » de ce pauvre halluciné ! Ce n'est qu'un jouet ; on en rit entre soi, sans préjuger de ce qu'en décidera une politique experte. Que Pilate en fasse ce qu'il voudra !

Et voilà le Sauveur du monde devenu l'enjeu de puérilités princières, tandis que grondent contre lui d'ignobles fureurs ! (Cf. Luc, loc. cit.).

Le cas de Pilate a plus d'importance dans le fait que celui du tétrarque ; il doit donc dans nos pensées et dans celles de Jésus l'emporter aussi. Pourtant, Jésus en a parlé avec indulgence. Ce Romain joue à son tour un rôle providentiel. « *Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir*, lui dit le Sauveur, *s'il ne t'avait été donné d'en haut.* » (Jean XIX, 11). Sur quoi Pascal fait cette réflexion : « Jésus n'a pas voulu être tué sans les formes de la justice ; car il est bien plus ignominieux de mourir par justice que par une sédition injuste (1) ».

Deux jugements sont déjà intervenus, mais qui ne pouvaient conclure à la mort : il faut que tout se passe selon la loi, pour qu'il soit dit que Jésus est un coupable et qu'on le traite en coupable, du fait de la miséricordieuse substitution qui libère les hommes.

Reste qu'au plan temporel chacun conserve ses responsabilités, et le Sauveur n'absout point Pilate ; il dit seulement que sa culpabilité est moins

(1) Pascal. *Le Mystère de Jésus*.



grande qu'une autre au-dessous de laquelle il y a de la marge, puisque c'est celle de Judas (Jean, loc. cit.).

Il faut rendre cette justice à Pilate qu'il voit clair aussitôt dans le jeu des sanhédrites. Le premier mot de ceux-ci était fait pour l'éclairer. Quand il leur demande : « *Quelle accusation portez-vous contre cet homme ?* » ils répondent avec une hauteur et un emportement suspects : « *S'il n'était pas coupable, nous ne te l'aurions pas amené.* » Ils avaient souhaité une confirmation pure et simple de leur sentence.

Ainsi fixé, Pilate va manœuvrer pour délivrer le prisonnier ; mais son sentiment de la justice n'a pas de racines bien fortes ; la violence et la ténacité en viendront à bout. Ce politique, qui aimerait autant bien faire, n'est pas de ceux qui se sacrifient, ni même qui s'exposent ; il est pour l'équité quand elle ne coûte rien ; il consent, si son repos ou son crédit l'exige, à toutes les compromissions. Et c'est là son crime.

La lecture comparée des Évangiles suggère assez bien ce qui se passe. Les sanhédrites, obligés de s'expliquer, avancent trois accusations : Jésus est un perturbateur ; il empêche de payer le tribut ; il se dit le Christ roi. Pilate, en bon juriste et en Romain expéditif, va droit au fait ; il ne retient que le dernier grief, dont dépendent les autres.

Il interroge Jésus, et les réponses qu'il obtient

le persuadent qu'il s'agit d'une royauté mystique, dont l'État n'a rien à redouter, où un juge politique n'a donc rien à voir. Il déclare qu'à ses yeux le crime n'existe point. Du reste, pour affermir sa position, il cherche à faire parler Jésus devant les chefs ses compatriotes, afin de confondre ces derniers et de dégager les sentiments qui les mènent.

Jésus ne dit mot, et Pilate s'en étonne, car il offre un moyen de salut. Mais Jésus a accepté la mort ; il n'entend pas se défendre ; sa tâche est achevée et n'attend que le dernier sceau ; il lui répugne de discuter des questions juives devant cet étranger ; il en a dit assez pour éclairer une conscience droite et lui éviter, si elle y tient, une sentence inique ; il estime que cela suffit, et désormais il se tait.

Pilate, alors, admire. Peu d'accusés font si bon marché de la vie ; aucun n'offre cette attitude de grandeur. Il voudrait sauver ce « *juste* », comme dira tout à l'heure son centurion, comme il va dire lui-même, mais sans soulever de plaintes ni prêter le flanc à des accusations devant l'empereur.

Il s'adresse à la foule. Il a compris qu'elle est l'enjeu de ce débat ; que l'« *envie* » des sanhédrines a pour objet la popularité de Jésus et la diffusion de tendances dangereuses pour leur règne. C'est bien calculé ; car il sera difficile aux accusateurs d'avouer leurs sentiments et de résister à la plèbe.

Mais alors, il ne faudrait point parler à celle-ci de façon à se l'aliéner, et c'est ce que fait Pilate, dans son dédain invincible à l'égard de cette canaille juive. « *Voulez-vous que je vous délivre le roi des Juifs ?* » — « *Que voulez-vous que je fasse de votre roi ?* » — « *Crucifierai-je votre roi ?* » Tout cela est dans sa pensée parfaitement méprisant, et il s'abuse s'il croit qu'on ne le comprend point. Un appel aux bons sentiments eût peut-être tout sauvé ; l'ironie va tout perdre.

Les pontifes, eux, n'ont pas été inactifs ; pendant les intervalles des pourparlers et des interrogatoires, pendant que Pilate et sa femme discutent d'un songe, ils ont travaillé la masse, ont excité son amour-propre, ont accusé Jésus de mille méfaits, et quand le procureur, insistant, demande : « *Qu'a-t-il donc fait de mal ?* » personne ne raisonne plus, le branle de haine est donné et le torrent se précipite.

Le renvoi à Hérode n'y change rien, au contraire, car c'est du temps donné à la propagation des violences. L'offre d'une peine mitigée ? Ces concessions-là ne font que ruiner les dernières chances, en prouvant à l'audace qu'elle a vaincu.

La flagellation ayant eu lieu, — elle impliquait déjà l'abandon de Jésus, puisqu'elle était, selon la loi, un préliminaire du dernier supplice — Pilate essaie une dernière fois de parlementer pour éviter s'il se peut le crime suprême. Il constate ce qu'ont fait ses soldats au corps de garde, l'état

où ils ont réduit Jésus : il ne blâme point ; c'était sans doute tout naturel, et cela peut servir. « *Voilà l'homme !* dit-il, *voilà votre roi !* » Mais il est trop tard ; on a tort de montrer du sang au tigre. La foule s'emporte ; elle crie ; elle en appelle à César.

Alors, c'est la fin ; ce mot César est tout-puissant ; il est plus fort qu'une conscience comme celle de Pilate ; désormais Jésus a contre lui tout, excepté la justice, et celle-ci n'a pas assez de pouvoir sur un ambitieux, un faible, un dilettante, un insouciant pour le dresser contre une coalition devenue dangereuse.

Pilate « *cède à leur volonté* » ; au lieu d'être un arbitre, il se fait un exécuteur ; il renonce à son jugement, lui responsable, pour verser dans le crime d'autrui, et il croit se couvrir en recourant à une ablution qu'il agrémente de ces paroles : « *Je suis innocent du sang de ce juste, c'est à vous de voir.* » (Matt. XXVII, 24).

Sa manœuvre poltronne réussit d'une certaine façon ; la foule, au nom du peuple même, prend sur soi et sur ses enfants la responsabilité du forfait ; mais en la prenant, elle ne fait que la partager ; elle ne peut en exonérer le juge sans lequel rien ne serait possible.

Quant au lavement des mains, ce n'est qu'une simagrée superstitieuse. Les Romains et les Juifs, avec des nuances d'interprétation, faisaient ce geste pour écarter la vengeance du sang. Pilate croit à cette sorte de conjuration ; la lâcheté et la

superstition vont fort bien ensemble. Du reste, sa femme sera ainsi plus tranquille ; il lui donne, tout en s'écartant de ses conseils, un semblant de satisfaction. « Tu vois, je me dégage, et ce peuple prend tout sur soi ! »

N'insistons pas sur la vilenie d'une parcellle conduite et sur la gravité de la sentence que devrait porter, en toute justice, le Juge du Calvaire. Cette sentence est en fait toute miséricordieuse ; mais la miséricorde s'adresse au péché, et celui-ci est en lui-même si affreux qu'il faut, pour en amoindrir l'horreur, la comparaison introduite par le Seigneur lui-même : « *Celui qui m'a livré à toi a un plus grand péché.* » (Jean, XIX, 11).

\*  
\* \*

Avant d'en venir à cette suprême responsabilité et de mentionner Judas, il faut juger le cas des sanhédrites et de leurs complices non officiels, Sadducéens ou Pharisiens.

Jésus les voit, ceux-là ; ils sont venus se repaître de ses souffrances, constater *de visu* le succès de leurs machinations. Leur dignité ne s'offense point de se mêler à la plèbe, à la valetaille, à la soldatesque grossière pour injurier un supplicié.

Où la passion ne mène-t-elle point ! Est-ce la place de ces personnages, qui se croient si reluisants ? Ne craignent-ils pas d'user leur pouvoir en

trahissant leur bassesse ? Et que devient pour eux la gravité de la mort ?

Une nuance d'attitude paraît toutefois observée ; ces insulteurs ne s'adressent pas directement à Jésus ; ils échangent entre eux les moqueries qu'ils lui destinent.

Ils peuvent se passer de discours directs ; d'autres s'y acharnent, dont ils ont chargé la langue d'insolents propos. Les « *passants* », le « *peuple spectateur* », les « *soldats* », les « *larrons* » ne sont que leurs mandataires. Eux-mêmes, les chefs, se mêlent, par instants, au concert monté par leurs soins (Luc, xxiii, 35) ; mais c'est surtout de l'un à l'autre, en société choisie, qu'ils écoulent leur haine.

« *Les Chefs des prêtres aussi se gaudissaient entre eux avec les Scribes, disant : Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même ! Que le Christ, le roi d'Israël, descende maintenant de la croix, que nous voyions et que nous croyions !* » (Marc, xv, 21-22). On dirait qu'ils se donnent courage ; ils veulent, chacun, s'assurer de leur bon droit et le prouver aux autres ; ils se rassurent collectivement.

Peut-être en est-il là qui hésitent, qui regrettent. On sait que le conseil n'a pas été unanime et que Joseph d'Arimathie n'a donné sa voix *ni à leurs arguments ni à leurs actes* (Luc, xxiii, 51) : on est bien aise d'apporter au verdict une dernière confirmation.

Après tout, il serait encore temps de se reprendre ! On n'a point de parti-pris ! Que le Christ, à qui tout est possible, descende « *maintenant* » de la croix ! on oubliera qu'il s'y est laissé clouer ; on reconnaîtra enfin sa puissance et son règne. Qu'on voie cela, et l'on croira.

Remarque-t-on que le discours de ces prêtres contient un aveu ? « *Il a sauvé les autres...* » Évidemment cela peut se prendre ironiquement, pour dire : Il le prétend ! Mais le contexte et les précédents suggèrent plutôt que leur conscience les travaille au sujet des « *signes* » prodigués par le divin Maître. Ils ont vu des miracles et ils ont fermé les yeux. Quand on leur a montré des malades guéris, des morts ressuscités, ils ont dit : Qu'il fasse un signe dans le ciel ! (Matt. xvi, 1). A mesure que les prodiges se multipliaient, ils en réclamaient d'autres et continuaient à dire : « *Voyons, quels signes fais-tu ?* » (Jean, vi, 30).

La mauvaise foi est toujours ainsi ; rien ne lui suffit jamais ; à mesure qu'on la contente, elle émet des prétentions nouvelles et se défend contre une adhésion inévitable en la reportant sans cesse vers l'avenir. Renan ne voulait-il pas que le miracle se produisît sous ses yeux, en présence d'un jury de savants, qu'il obéît à nos ordres et se répât à volonté ? Il se mettait ainsi à l'abri de toute conviction éventuelle ; le miracle devrait le laisser en paix.

Les sanhédrites anticipent la leçon. Voyez-vous



ce Messie ! quatre clous sont plus forts que lui, et l'on voudrait qu'il nous suffît de prétendus miracles auxquels il serait si facile à un Messie authentique de donner leur véritable sceau ? « *Holà ! (vah ! oûâ) toi qui détruis le temple de Dieu et le réédifies en trois jours, sauve-toi toi-même ; si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix !* » — « *Il a mis en Dieu sa confiance ; que Dieu le délivre maintenant, s'il tient à lui ; car il a dit : Je suis le Fils de Dieu.* » — « *S'il est le Christ choisi de Dieu, qu'il le montre en se délivrant lui-même.* » — « *Si tu es le Christ, toi, sauve-toi, et nous avec toi.* »

Ce dernier cri partait de l'une des croix et il se mêlait à ceux qui montaient de la foule ou se murmuraient dans le groupe des pontifes ; mais l'origine était identique ; il s'agissait d'un mot d'ordre, qu'on appuyait en branlant la tête, signe, chez les Juifs, de sarcasme et de cruelle joie. Car il y a là deux choses ; l'orgueil se moque ; la haine insulte et se repaît.

Jésus, qui s'est refusé aux protestations quand il y avait espoir de se sauver encore, ne va pas riposter sur la croix. Il connaît ces propos ; ils lui ont été adressés, au début de sa mission, par celui dont les Juifs ne sont que les satellites. Satan lui a dit : « *Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas.* » (Matt. iv, 6). Mais à quoi eût servi ce miracle ? Et à quoi servirait maintenant que Jésus

se sauvât lui-même, s'il se montrait ainsi incapable de nous sauver ?

Il fera un miracle plus grand ; car lequel est le plus difficile, descendre de la croix, ou sortir du sépulcre ? Il y a longtemps que Jésus renvoie à ce *signe de Jonas*, si éclatant aux yeux de l'avenir que les apôtres croiront avoir une mission suffisante, à en être les témoins.

Il est instructif de rechercher, comme le voulait tout à l'heure Pilate, les motifs qui ont amené entre Jésus et les chefs de sa nation le conflit que la croix termine. Nous avons dit les raisons de la foule : les chefs y participent, bien que leurs informations plus sûres et leur esprit cultivé les défende des erreurs vulgaires ; mais ils en ont d'autres, et combien plus puissantes !

Pour en juger avec précision, il est nécessaire de savoir que sont ces gens.

Les chefs proprement dits composent le *Sanhédrin*, à la fois tribunal, parlement et concile. L'assemblée est formée de trois ordres : les *Chefs des prêtres*, les *Scribes* et les *Anciens*. Les premiers de ces dignitaires comprennent le Grand Prêtre en exercice, les anciens Grands Prêtres, leurs proches parents et les chefs des grandes familles sacerdotales. Les seconds, les *Scribes*, sont surtout des savants. Quant aux *Anciens*, ce sont des prêtres ou des laïques influents ne faisant point partie des deux premiers ordres.

Le Sanhédrin se recrute inégalement dans les deux sectes religieuses qui se partagent Israël : celle des Sadducéens et celle des Pharisiens.

Ces derniers sont les *séparés*, les *purs*, zélateurs de la loi, commentateurs et casuistes subtils, rigoristes pour le dedans, défiants à l'égard du dehors et grands ennemis de la domination romaine. Ils attendent le Messie et sont spiritualistes, croyant aux anges, à l'âme et à l'immortalité.

Au contraire, les Sadducéens, gens riches et peu nombreux, sont passablement sceptiques, matérialistes et jouisseurs ; ils représentent une aristocratie arrogante ; ils admettent la loi, mais rejettent les commentaires et toutes les traditions pharisiennes ; ils n'ont cure du Messie ; ils s'arrangent de la domination romaine et sont d'avis de vivre en paix avec les étrangers. Ce sont des amis d'Hérode et de César. Le peuple les jalouse, alors qu'il a un faible pour les Pharisiens, dont l'apparente piété et les croyances plus élevées lui en imposent.

Le *Mauvais Riche* de la parabole semble être un de ces Sadducéens, qui après une vie de jouissance égoïste se réveille tout à coup dans une autre vie, mise en doute, et pour laquelle il n'était pas prêt.

Or, tout ce monde est fort divisé, mais sait s'unir quand l'intérêt commun ou un grand entraînement de passion le lui commande, et c'est le cas au sujet de Jésus.

Les chefs sadducéens s'élèvent contre Jésus surtout pour des raisons politiques ; il trouble leur pouvoir et risque, disent-ils, de mettre en péril la nation. C'est l'argument de Caïphe : *« vous n'y entendez rien ; vous ne réfléchissez pas qu'il est de votre intérêt qu'un homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse pas. »* (Jean, XI, 51). Les disputes doctrinales les intéressent peu, mais ils s'y mêlent par calcul, et surtout ils s'en servent.

Les Pharisiens font porter sur ce dernier point l'essentiel de leur opposition ; ils attaquent Jésus au nom du mosaïsme, à leurs yeux compromis par une prédication novatrice. Ils sont des purs, et Jésus corrompt le peuple ; ils ont une tradition à laquelle ils s'attachent plus qu'à la loi même : Jésus n'en tient nul compte et l'oppose à une vraie moralité.

Jésus néglige les ablutions ; il fréquente les publicains et les pécheurs ; ni lui ni ses disciples ne jeûnent ; ils n'observent point le sabbat, puisqu'en ce jour-là les Douze frottent des épis entre leurs mains en traversant les moissons et puisque Jésus guérit des paralytiques. C'est un homme de Satan, un suppôt de Béalzébuth, le dieu d'Accaron.

Durant tout le cours de sa vie publique, Jésus a trouvé devant lui ces Pharisiens. Les moins haineux ne lui pardonnaient pas d'apporter à leur monde vieilli de jeunes, d'éternelles paroles ; la plupart frémissaient et le poursuivaient sur tous

ses terrains. Les Sadducéens le guettaient surtout de loin, mais çà et là on les voit aussi apparaître.

Certes, il ne les ménageait point ! Sa doctrine n'avait cure de s'adapter à leurs conceptions ; sa pratique négligeait leurs préceptes ; l'opposition qu'il marquait entre l'ancienne et la nouvelle loi ne pouvait que les heurter, et ce correctif : « *Je ne suis pas venu détruire, mais parfaire* » ne leur donnait nulle satisfaction.

Il prétendait remettre les péchés ; il se donnait comme maître du sabbat ; il se laissait appeler Messie, Fils de David, Fils de Dieu, et autres « blasphèmes ». Mais surtout, surtout, il avait pris en maintes circonstances une offensive si vigoureuse contre les chefs de son peuple, il les avait accablés de tels mépris et de telles invectives, qu'on devait s'attendre à de terribles réactions.

« *Gardez-vous avec soin*, disait-il, *du levain des Pharisiens et des Sadducéens* » (Matt. xvi, 6). « *Ce n'est qu'hypocrisie* » (Luc, xii, 1). Il dépeignait ces partisans orgueilleux comme de faux purs, que des courtisanes précéderaient dans le Royaume ; il opposait à leur prière ostentatoire celle du bon Publicain qui s'en va justifié quand ils sont maudits. Il se moquait de leurs mines de jeûneurs professionnels, de leurs robes longues et flottantes, de leurs franges et de leurs phylactères. Le décalogue dansait en petits rouleaux devant leurs yeux, mais ne les régissait point ; leur religion n'était qu'un moyen de lucre, une occasion de réclamer

*les premières places ; leur amour de la loi était un sot formalisme ami de la lettre contre l'esprit et sacrifiant à de vaines traditions les divins préceptes. Ils monnayaient le Royaume des cieux ; ils s'en faisaient les guichetiers et les trafiquants avarés, et ils n'y entraient pas. Aveugles conducteurs d'aveugles, ne jetteraient-ils pas dans la fosse toute la caravane ?*

Le paroxysme de ce combat et le dénouement de la crise qui, durant trois ans, a connu des phases diverses, ont lieu deux ou trois jours avant la Passion. Là se place le réquisitoire fulminé dans le Temple même contre ceux qui s'en disent les gardiens. *« Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, qui purifiez le dehors de la coupe et du plat, et au dedans êtes pleins de rapine et d'immundices... Sépulcres blanchis qui de loin paraissent beaux aux yeux des hommes et au dedans sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture... Serpents, race de vipère, comment échapperez-vous à la condamnation de la géhenne ? »*

Ces anathèmes se poursuivaient par une sorte de défi dont la portée ne pouvait échapper à personne. Jésus évoquait, derrière ses propres ennemis, tous les tueurs de prophètes. *« Vous êtes bien leurs fils »,* disait-il ; *« remplissez donc la mesure de vos pères, de telle sorte que vienne sur vous tout le sang qui a été versé sur la terre depuis le sang d'Abel le juste jusqu'au sang de Zacharie, fils de*

*Barachie, que vous avez tué entre le Temple et l'autel.* » (Matt. xxiii).

On devine qu'un tel langage était pour son auteur l'équivalent d'une condamnation. Dès ce moment, et peut-être avant déjà, l'opposition des chefs d'Israël prend une forme officielle ; une action juridique est montée ; c'est la raison pour laquelle, dans l'Évangile, les Pharisiens et les Sadducéens ne seront plus désignés que sous le nom de leurs représentants sanhédrites : les *Chefs des Prêtres* pour les Sadducéens, les *Scribes* pour les Pharisiens, et les *Anciens* qui comprennent les uns et les autres.

L'opinion des premiers devait peser davantage auprès du pouvoir romain, puisque cette aristocratie accommodante était favorable à Rome, et puisqu'elle détenait le pouvoir religieux, bien qu'obligée de l'exercer, à cause du populaire, dans une certaine dépendance du groupe pharisien. Aussi les pontifes sont-ils en avant au tribunal de Pilate, et leur haine est de toutes la plus féroce, parce qu'elle est la plus sacrilège et la plus âprement égoïste.

Une telle rage les possède que rien ne leur paraît suffisant pour châtier l'ennemi enfin gisant à terre. Ces âmes de boue et de fiel, ces vipères gluantes sont aussi des êtres de sang. Leurs faces plâtrées et fardées cachent des passions odieuses. Voici trois ans qu'ils luttent : il faut que leur victoire se signale par un supplice sans nom.



Sait-on ce qu'ils demandent et ce qu'ils suggèrent à la foule de réclamer, outre Barrabas, comme second cadeau de fête ?

Il est à craindre qu'en nos esprits l'image n'en soit un peu amortie, et que l'habitude des crucifix élégants, de l'ivoire et de l'argent des chevets, du bronze des routes, du bois ouvragé et des menues pendeloques n'ait émoussé en nous la sensation de ce que contenait cette vocifération furieuse : *Crucifiez-le !*

Le supplice de la croix passait chez les Romains pour la plus cruelle et la plus infamante des sanctions pénales ; on la réservait aux esclaves, qu'on tenait inférieurs à l'humanité. Chez les Juifs, où la loi l'ignorait, on avait une telle horreur de ce tourment étranger que l'odieux en retombait sur toute la famille, qui devenait une *maison de crucifié*.

La dénudation ajoutait à la honte. Quand il s'agit de Jésus, on rougit. « *Celui qui s'est revêtu de la lumière comme d'un habit* » veut se dépouiller de tout, sauf peut-être, après un moment d'entière confusion, le linge que de respectueuses mains lui accordent. La loi ne semble pas s'être opposée à cet adoucissement ; l'usage juif le comportait, et Marie était là, avec les saintes femmes.

Mais quel besoin d'humilier encore Jésus en flanquant son gibet, qu'on soupçonne glorieux, de croix scélérates ! On lui a préféré Barrabas ; on le met sur le rang de deux voleurs. Pourquoi

deux ? on peut se demander si, la honte du voisinage semblant atténuée, on ne cherche pas à se rattraper sur le nombre. A moins que les bourreaux n'agissent ainsi d'eux-mêmes pour gagner du temps ! Alors le sentiment et les acteurs sont changés, mais l'injure subsiste.

S'agit-il de douleur, la croix était une satanique invention ; la mort à petit feu était moins affreuse. Le condamné était cloué sur le bois. Qu'on juge l'effet de clous quadrangulaires, de 10 à 12 centimètres de long, pénétrant dans une région innervée et riche en vaisseaux comme les mains et les pieds ! Le nerf médian des mains était particulièrement froissé, et la douleur s'irradiait dans tout le membre.

Les pieds cloués à plat et, pour cela, remontés au moyen d'une flexion des genoux causaient une gêne et des crampes terribles ; les genoux pointaient dans le vide, et un travail musculaire épuisant était exigé de tout le corps. S'il y avait une cheville de soutien (*antenna*), c'était un allègement à cet égard, mais aussi une souffrance locale.

L'immobilité provoquait des contractures et une congestion croissantes. Invinciblement la victime cherchait à se soulager sur ses mains, sur ses pieds ; elle essayait de petits déplacements et ne réussissait à atténuer la gêne qu'au prix de nouvelles tortures.

L'épuisement était vite venu, et il n'avait pas de remède. Le patient ne s'évanouissait pas ; cette ruse de la nature, qui échappe par l'inconscience

à la peine, était écartée par de perpétuels élan-  
cements.

La poitrine était horriblement convulsée ; la position des bras et la traction des muscles intercostaux rendaient la respiration haletante ; le pendu suffoquait ; son cœur surmené palpitait avec précipitation et faiblement, d'où, pour le sang, une régénération imparfaite, un excès d'acide carbonique, une accumulation de déchets ; d'où, ultérieurement, l'excitation tétanique des fibres musculaires, la congestion du cerveau, le « cercle de fer », couronne intérieure, si je puis dire, pour compléter l'autre.

Les muscles du cou travaillaient désespérément ; la tête rejetée par la couronne d'épines avançait en porte-à-faux, et les piquants la torturaient non seulement par leur dard, mais par leur taille. De là encore crampes, congestion accrue, effets tétaniques.

N'oublions pas la soif, supplice par excellence des blessés. Jésus n'a rien bu depuis son arrestation, disons depuis le Cénacle ; il a été constamment en fièvre ; il a sué du sang ; il a été enchaîné ; on l'a maltraité chez Caïphe ; on l'a flagellé chez Pilate ; il a porté sa croix dans les conditions que l'on sait ; il a refusé la boisson calmante, et la saison orageuse, à Jérusalem, augmente beaucoup l'ardeur de la soif.

Maintenant, le halètement qui force sa bouche à s'ouvrir va dessécher jusqu'à ses poumons les

muqueuses irritées. Ses veines se vident de plus en plus sinon de sang, du moins de liquide vraiment nourricier et qui rafraîchisse.

L'hémorragie, pense-t-on, n'était pas très abondante ; les plaies des clous étaient vite obstruées de caillots ; mais le supplicié n'y gagnait rien ; le sang retenu ne pouvait se régénérer, et une autre espèce d'hémorragie se substituait, celle que les anciens chirurgiens appelaient une « hémorragie de douleurs ». Par un épuisement nerveux comparable à un épanchement sanguin, la fin, lentement, avec une méthode savante et un art de tortionnaire, menait à soi le patient exténué.

On comprend que la croix ait été appelée un « lit d'épouvante », et que sa contemplation, quand Jésus y figure, ait arraché aux mystiques des cris déchirants. L'amour est ingénieux à construire une scène, et, perdu dans ce qu'il aime, il en éprouve les spasmes avec une lancinante fidélité.

C'est un mystique, sûrement, qui a introduit dans le *Vexilla Regis* ces supplications à la croix, où l'essentiel de la torture est si bien deviné : « *Flecte ramos, arbor alta, tensa laxa viscera... Plie tes rameaux, arbre puissant, relâche cette chair tendue, ces viscères souffrants ; que ta rigueur native s'adoucisse et que les membres du Roi suprême s'étendent sur tes branches avec plus de douceur !* »

C'est la protestation de la tendresse ; elle rejoint la plainte du Crucifié interprétée par le prophète :

« *Je suis comme l'eau qui s'écoule, et tous mes os sont disjointes ; voici que des chiens m'assaillent ; une troupe de scélérats m'assiège ; ils ont percé mes mains et mes pieds ; je pourrais compter tous mes os.* » (Ps. XXI, 18).

Mais les pontifes de Jérusalem ont des âmes d'hyènes ; ils ne désarment pas ; ils sont de ces Orientaux passionnés qui lèchent le sabre avec lequel ils ont tué l'ennemi ; « *leur langue est un glaive aigu* », dit le psaume (Ps. LVI, 5) ; « leurs mains sont désarmées, ajoute saint Augustin, mais leur bouche ne l'est pas ; une lame en sort qui tue le Christ. »

Au fait, c'est une revanche ; lui-même les a frappés sans pitié ; il les a flagellés de cet amour *fort comme la mort* qui interdit qu'on touche à ses âmes. Il a refusé d'être leur homme, et ils l'ont tué ; ils croient ainsi sauver leurs privilèges ; mais le dernier mot n'est pas dit ; les puissances de vie travaillent, et sa mort les tuera.

Faut-il penser que leur persistance les exclut du bénéfice des paroles célestes : « *Mon Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* » ? Non. Jésus n'exclut personne. Eux non plus, d'une certaine façon, ne savent pas ce qu'ils font. Ils ignorent l'étendue de leur crime. Si grand qu'il apparaisse dans leur conscience déshonorée, ce crime n'y peut compter pour ce qu'il est : un crime universel.

Pense-t-on qu'ils se représentent Jésus, ce Jésus qui vit au milieu d'eux et les offense, comme nous pouvons le faire après presque vingt siècles de vie mystérieuse, de gloire et d'amour ? Il est plus difficile de croire en Jésus quand il s'avance en terre judéenne que lorsqu'il prouve un règne surhumain.

Les Pharisiens voient ses miracles et ne voient pas sa puissance ; le Dieu se dérobe sous l'être de chair. Ils sont de mauvaise foi ; mais aussi bien, pour croire, auraient-ils besoin de plus de foi. Charnels comme nous, ils n'ont pas nos secours ; à la place ils ont leurs convenances immédiates, leurs préventions, leurs influences mutuelles : qui dira dans quelle mesure leur conscience est dupe, dans quelle mesure elle est clairement et bien ouvertement scélérate !

Jésus est un révolutionnaire, on ne peut le nier ; sa sainte révolution doit être acceptée ; mais il en coûte tellement à certains, que la réaction de l'intérêt froissé, des préjugés contredits peut avoir un semblant d'excuse. Jésus, qui *sait ce qui est dans l'homme* et pèse tout dans une balance exacte, ne désespère pas de trouver, même en ceux-ci, de quoi fléchir quelque peu son Père et de quoi fonder son propre pardon.



Après la tourbe bruyante, éclatante, lâche ou cruelle, voici le cloaque secret, le mystère d'ini-

quité sombre et cauteleuse, voici Judas. Judas, « *l'un des Douze* », comme y appuient les Évangélistes ; Judas, l'homme de Kérioth — « on nous dit sa patrie, écrit saint Jean Chrysostome, alors que nous voudrions l'ignorer lui-même. »

Kérioth est une localité judéenne ; Judas n'est pas Galiléen comme les autres ; il a été appelé pourtant dans les mêmes conditions, incorporé et affilié au pied de la montagne, après la prière.

Jésus, bien que sachant tout, ne l'a pas écarté. Quand l'homme s'offre, Dieu le reçoit ; Dieu ne dit pas : Tu ne persévereras point, il est inutile que je t'accueille. La liberté qui nous engage, engage aussi une Providence respectueuse et patiente ; la liberté est un mystère qui paraît enchaîner Dieu ; disons que sous ce gouvernement, l'âme est aussi indépendante que toute seule, aussi dépendante toutefois que tout être à l'égard de son Créateur.

Judas tient dans le groupe apostolique un rang bien déterminé ; il est préposé à la dépense ; il garde en dépôt ce qui est offert pour les pauvres et pour les besoins journaliers. Ce trésorier de la petite troupe reçoit donc de son Maître et de tous une marque de confiance particulière. Or c'est un voleur. Saint Jean le qualifie ainsi sans ambages, et peut-être y a-t-il là, pour peu qu'on interprète le fait, une révélation.

Un voleur qui se joint à Jésus ne peut être un voleur quelconque ; il est sûrement autre chose



que voleur ; son vice est fils d'un autre vice, et son avidité doit avoir un objet dont l'argent est le symbole plutôt que la substance.

Jésus fait fi de l'argent ; il ne permet certainement pas qu'on en accumule ; il y a donc peu à voler auprès de lui. Mais ce fondateur du règne d'Israël ne serait-il pas le pourvoyeur d'autres biens ? L'argent viendra sans doute par surcroît ; la grandeur nous l'amène, et que ne gagnera-t-on point, au moment où va éclater sa gloire, à être des siens ?

Judas est un ambitieux. Il n'a pas eu la loyauté de dire, comme les fils de Zébédée par la bouche de leur mère : Je veux une belle place dans le royaume ! Ceux-ci sont des enfants ; lui, Judas, est un homme ; c'est un calculateur. Il se glisse dans les rangs ; il gagne la confiance ; il pratiquera le dévouement autant qu'il faudra ; on ne le distinguera point. Durant ce temps, la situation va se développer et le Messie va croître ; on verra bien en quel temps et sous quelle forme on devra se déclarer.

Il a cru en Jésus, cet homme ! c'est-à-dire qu'il a flairé une puissance et entrevu un magnifique établissement. Il s'est donné pour acquérir ; il a engagé sa mise au jeu messianique, auquel il attribue comme la plupart de ses compatriotes un but tout charnel.

Les autres disciples nourrissent bien des illusions du même genre, et eux aussi ont leurs ambitions ;

mais ils aiment ; leur attachement est d'abord généreux, au besoin il sera désintéressé. Judas n'aime point ; ce cœur sec se dévoile chez Simon le Pharisien, quand, en face d'une scène comme il en est bien peu dans l'histoire des hommes, il ne trouve à dire que ceci : *A quoi bon cette perte ?*

Un homme qui tient ce langage est jugé ; il est au-dessous de l'humanité vulgaire, et à plus forte raison d'un monde supérieur. Que fait-il donc dans un groupe dont la supériorité de vie et de conception est la raison d'être ? Il ne peut que le trahir.

Judas est parmi les Douze, mais il n'est pas des leurs ; il suit leur troupe, non leurs sentiments et encore moins ceux de leur Chef ; son corps est là, mais non pas son âme. Ce « voleur » veut voler le royaume de Dieu et en faire un objet de lucre ; en attendant, il a ses petits profits et il patiente.

Mais la patience de tels hommes a une prompte fin. Judas n'est pas sans voir que les affaires de la communauté prennent mauvaise tournure ; de plus en plus on s'engage dans un sentier qui n'est pas le sien. Voilà un croyant que le *Sermon sur la Montagne* a dû bien décevoir ! Les perpétuelles annonces de malheurs l'ont sans doute poignardé, et l'on entend son cœur qui murmure : On m'aurait donc trompé ! Je me suis fourvoyé dans une entreprise absurde. On m'a promis un avenir et l'on avoue maintenant que j'ai souscrit ma perte. Périsse Celui qui ne parle que de périr, et périsse avec lui cette bicoque qu'on appelle royaume !

Nous avons dit combien la déception devait avoir de part dans le revirement et dans la cruauté de la foule juive : la trahison de Judas montre une même racine, qu'elle épanouit en son maximum. Déçu, Judas s'aigrit ; n'aimant point, il s'irrite ; la contrainte qu'il est obligé de s'imposer le travaille sourdement ; il se ferme chaque jour davantage. Ne pouvant se dégager sans désaveu de lui-même, sans honte, sans péril peut-être, il hait.

Et cela répond à une question qui vient à l'esprit quand on essaie de comprendre un tel monstre. On dit : Si Judas a cessé d'être moralement avec les Douze et avec Jésus, que ne se retire-t-il sans bruit ? — « Ce parti philosophique, répond M. Loisy, est de ceux qu'un Judas ne suit presque jamais. L'être moralement inférieur qui se trouve en face d'une situation trop difficile pour lui ne se contente pas ordinairement de s'y dérober ; il essaie d'en sortir par un acte bas et violent. »

C'est bien dit. Judas ne peut s'éloigner sans crise ; il est trop engagé au dedans ; il est trop compromis au dehors. Que deviendrait-il, qualifié malgré lui disciple et n'ayant plus les garanties du disciple, ennemi à la fois de l'Israël nouveau et de l'ancien, de Jésus et de ses accusateurs ?

Le salut tel qu'il l'entend ne peut poindre à ses yeux que dans une direction, et en y regardant, on discerne la terrible tentation qui doit assaillir cette âme. Quand deux troupes ennemies sont en

présence et luttent comme en champ clos, un soldat qui entend désertir, que fait-il ? Il passe à l'ennemi ; nulle autre échappatoire ne lui est offerte. Ayant trahi, il est zélé dans la mesure des défiances qu'il flaire ; il se rachète en se portant aux extrémités.

Judas ne suit pas une autre méthode. Les princes des prêtres sont décidés à perdre Jésus ; Judas le sait, puisque Jésus le sait, et du reste, le fait est assez visible ; on ne guette que l'occasion. Or, ces guetteurs, de l'autre côté du pont, que sont-ils pour l'homme qui guette aussi de ce côté, sinon de secrets complices ?

S'il allait les trouver ?... Se rangeant à leurs côtés et détruisant par sa trahison l'éphémère Royaume, il sera dégagé de sa position scabreuse ; il aura regagné la terre ferme.

Les trente deniers interviennent, il est vrai, et l'on pourrait penser qu'ils expliquent tout ; mais à y réfléchir, l'invraisemblance éclate. Trente deniers, ce n'est rien ; c'est environ 85 francs de notre monnaie ; c'est le prix d'un esclave ; c'est à peu près ce que pouvait coûter le parfum de Madeleine, et Judas récupère ainsi cet argent « perdu » ; mais cela vaut-il une action d'une telle conséquence ?

Écartons toute considération de sentiment, reste encore l'audace nécessaire, la recherche des moyens, les risques. Il peut y avoir des coups d'épée ; il y en aura ; un homme qui a si long-

temps patienté s'expose-t-il et se met-il en branle pour une somme pareille ? Non ; les deniers sont ici accessoires ; c'est la vilenie qui perce dans l'horreur.

Chez certaines âmes, la trahison peut encore être fière ; elle soigne son décor ; ici, elle lâche la bride aux bassesses coutumières et prend une forme apparentée aux vices quotidiens. Judas se fait voir dans sa trahison comme il était dans la période d'infidélité latente : avare, cupide, et cela grossièrement, petitement, selon son caractère. En convenant de trente deniers, on dirait qu'il se prépare un premier argent de poche pour le temps de sa liberté.

Au Cénacle, au moment où Jésus donne au traître du pain trempé et le désigne ainsi avec mystère, Jean fait cette remarque : *« A la suite de la bouchée, Satan entra en lui. »* Il y entra, dit saint Jean Chrysostome, comme dans une place ouverte ; il y entra, dit le Vénérable Bède, pour la seconde fois, la première remontant au moment où se décidait son crime. En ce jour de la trahison consentie, Satan était entré en Judas comme dans une maison étrangère, il y entre maintenant comme chez lui.

Ne pourrait-on pas dire qu'il y était installé depuis longtemps ? On le doit, si l'on se reporte à ce qu'a dit Jésus il y a un an déjà, après la multiplication des pains, au moment des explications

sur le pain de vie et la nature du divin message. Judas, qui le 13 nisan se lève de table au milieu des effusions eucharistiques pour consommer son forfait, a déjà, à l'occasion de l'eucharistie même, manifesté sa noirceur.

Il a été de ceux qui disaient : « *Ce langage est dur, et qui peut l'entendre ?* » Sur quoi Jean a remarqué : « *Jésus savait dès le commencement quels étaient ceux qui ne croyaient point, et qui était celui qui devait le trahir.* » Aussi dit-il : « *N'est-ce pas moi qui vous ai choisis, vous les Douze ? et l'un de vous est un démon.* » (Jean, vi, 65-71).

Voilà donc que Jésus, depuis un an au moins, traîne à sa suite un homme qu'il a ainsi démasqué. Il le traite comme les autres ; il l'appelle lui aussi un *ami* ; il fait rayonner sur lui comme sur tous son âme de lumière ; il lui laisse tous les droits et tous les bénéfices de l'intimité.

On ne voit pas qu'il ait refusé ses services, même au spirituel, et qu'il l'ait exclu quand, au temps de leur enthousiasme, il les envoyait deux à deux, les chargeant de préparer sa tâche, leur confiant, pour les proclamer selon la mesure de chacun, *les secrets du Royaume*. Hier au soir il lui a lavé les pieds ; cette solennelle humilité ne saurait-elle le vaincre ? Elle le ménage en tout cas avec douceur. On songe à cette annonce du prophète : « *Il ne brisera pas le roseau cassé et n'éteindra pas la mèche qui fume encore.* » (Isaïe, XLII, 1-3).

La conduite de Jésus envers Judas n'est que celle

de Dieu à l'égard de chaque âme, à l'égard de chaque groupe, à l'égard de l'humanité entière : patience stupéfiante, jusqu'à ce que tout espoir soit perdu et que l'homme ait consommé sa propre perte.

La longanimité de Jésus n'a pas été passive. Que d'avertissements successifs ! Le mot « démon » lancé il y a un an sans désignation de personne invitait aux réflexions et permettait le retour. La parole attristée d'hier : « *Vous êtes purs, mais non pas tous* » était un appel. « *L'un de vous me trahira* », c'en était un autre. Un autre encore était contenu dans ces mots : « *Le Fils de l'Homme s'en va selon ce qui est écrit de lui ; mais malheur à l'homme par qui le Fils de l'Homme sera livré.* » (Matt. xxvi, 24).

Jésus procède avec tant de délicatesse que les Douze, jusqu'au dernier moment, se demandent « *lequel d'entre eux pourra bien commettre une telle action* » (Luc, xxii, 23) ; chacun a des craintes pour soi et ne soupçonne nul autre. Mais de Jésus à Judas, le colloque est sans mystère. S'il avertit l'« ami » que son dessein est pénétré, n'est-ce pas que Jésus prémédite de l'en retirer s'il se peut, de l'amener à confesser et à détester sa félonie encore guérissable ? « *Ce que tu fais, fais-le promptement* », lui dit-il comme dernière parole, et lui, au lieu de tomber aux pieds de son Maître, s'en va dans la nuit.



Le mot d'ordre : « *Celui que je baiserais, c'est lui, saisissez-le* » semble bien avoir été donné au retour du Cénacle. Quelle âme a donc ce malheureux, pour aller choisir comme signal une marque d'amour ?

La trahison est une douleur royale ; Jésus la goûte depuis longtemps ; il la savoure tout à fait dans cette scène nocturne. Sa face divine contre l'ignoble bouche de Judas, c'est la suprême volupté de son tourment. Dans d'autres circonstances, il se tait ; ici il veut commenter et ouvrir encore son âme. « *Ami, dit-il, pourquoi es-tu venu ?* » et le regardant sans doute bien en face : « *Judas, tu trahis le Fils de l'Homme par un baiser !* »

Oh ! que le coupable ainsi sollicité réfléchisse à son acte et pense à qui l'implore ! Que ce cœur fonde enfin et s'écoule, comme celui de Madeleine, en un torrent de pleurs ! Que le disciple égaré reprenne son rang, fût-ce sous la croix qu'il dresse et où Jésus veut mourir pour lui, donnant son sang à qui l'aura versé. Qu'il ressaisisse son élection, elle est toujours valable ; aucune des conséquences de l'appel ne lui sera retirée. Dans la famille qui s'institue et que le père retrouvera après trois jours de peine, ce prodigue a droit au veau gras, à l'anneau et à la robe candide. Qu'il dise seulement : *Mon Père, mon Maître, j'ai péché contre le ciel et contre toi !*

Mais Judas est fermé. Il achève. Et puis, voyant les conséquences, les mesurant à cette clarté du

réel qui succède aux trompeuses vapeurs, il est frappé d'horreur devant son crime.

Voilà ce qu'il a fait. Il a abusé durant trois ans d'une confiance totale ; il a payé cette confiance de sa félonie ; il a avancé la fin de son Ami, de son Maître, en offrant l'occasion à des ennemis encore craintifs et sans clair dessein ; il a brisé la digue qui retenait le torrent des haines, des iniquités et des tortures. Quand il a quitté le Cénacle, sa sortie a été pour Jésus le commencement de la mort. Après avoir troublé les dernières effusions, il y a mis un terme ; après avoir goûté l'amour dans ce qu'il avait de plus délicat et de plus généreux, il en a pris le symbole pour trahir.

Les anciens auteurs le comparent à Joab portant une main au menton d'Amasa pour le baiser et de l'autre lui plongeant un poignard dans le ventre (I Rois, xx, 9) (1). Mais lui, Judas, ne manie pas le fer ; il craint l'action directe ; il demande qu'on garrotte son Maître et qu'on l'emène *en le tenant solidement*. (Marc, xiv, 44).

Certes, il a réalisé ainsi, au bénéfice de l'univers, un bien incommensurable ; en précipitant la Passion, il a activé le salut ; en trahissant, il a invité nos fidélités aux réparations et préparé à notre amour un trésor. « Un bon marché pour nous ! dit un Ancien : Judas le vend, les Juifs l'achètent,

(1) Le baiser, chez les Juifs, comme aujourd'hui encore chez les Arabes et les Persans, se donnait parfois en saisissant la barbe.

et c'est à nous que le Sauveur échoit. » « Puisque Jésus est à vendre, prononce un autre, achetons-le avec notre cœur. »

Mais ces effets ne changent rien aux sentiments et aux responsabilités du traître. L'acte de Judas demeure ce qu'il est, Jésus le représente à Pilate comme le plus effroyable, étant le plus décisif et le plus sacrilège, et Judas même, maintenant, en est accablé.

Jésus condamné à mort, l'homme de Kérioth paraît vouloir reculer et, sans réparer au sens moral du mot, renoncer à ses avantages. Son argent le brûle ; son ambition est éteinte par le remords ; l'accusation implicite qu'il a portée contre son Maître en le livrant lui est intolérable. Il va trouver les Juifs. « *J'ai péché*, dit-il, *en livrant le sang innocent* », et il rapporte les trente deniers, comme si l'on devait en retour délier sa victime. Mais les pontifes ricanent. « *Qu'est-ce que cela nous fait, ton péché ? c'est à toi de voir !* »

Alors, repoussé, seul avec lui-même et ne trouvant pas en lui-même l'étoffe d'un vrai repentir, Judas se sent acculé à un désespoir morne ; la tristesse l'envahit comme un flot ; le sentiment de sa solitude morale l'épouvante ; il est pris d'une envie de fuir que ne satisferait point l'infini de l'espace ; il fuit le Temple, il fuit la ville, il fuit déjà l'existence, à laquelle son esprit ne tient plus. D'un geste brusque il a projeté sur les dalles ses

trente pièces d'argent, et le champ d'Haceldama, le « *champ du sang* » va immortaliser son crime.

Le malheureux ! qu'espérait-il de la démarche qu'il a tentée, en vue de guérir son âme ? Pourquoi est-il venu, troublé, dans cette géhenne où aucune charité ne veillait ? Est-ce auprès de scélérats, qu'on se rachète ? la haine et la férocité ont-elles des remèdes pour les cœurs blessés ?

Judas se repent, déclare l'Évangile ; il se repent, mais au lieu de recourir à Celui qui peut agréer son repentir et le rendre efficace, il demeure à lui-même et se tourne vers ses complices ! Il veut se séparer de ces monstres sans se rapprocher de Jésus ; il se prend en dégoût sans se confier à son Maître ; il veut se laver hors de la fontaine de vie, et, se trouvant rejeté, il ne voit plus que la mort pour refuge.

Là est son crime suprême.

Tout, auprès de Jésus, peut être pardonné. Ne le voit-on pas dans le pauvre larron, qui, ayant compris que la Vie l'avoisine, s'y précipite avec une si émouvante simplicité ?

« *Ne crains-tu même pas Dieu, crie-t-il à celui qui blasphème, toi qui souffres la même peine ? Pour nous, c'est justice, car nous avons la digne récompense de nos actes ; mais Lui n'a rien fait de mal* », et se tournant vers le Maître, il ajoute : « *Seigneur, souviens-toi de moi, quand tu viendras dans l'éclat de ton règne !* »

Il lui parle familièrement ; il s'adresse à un compagnon d'infortune. N'est-il pas un crucifié,

lui aussi ? Oh ! frère de sang, ne voudras-tu pas, en faveur de mon repentir, faire de moi un humble frère de gloire ?...

Un tel élan de confiance bouleverse le divin cœur. Le pauvre Juif, en parlant de l'éclat du règne, semble ne viser que le second avènement du Messie ; mais le pardon des cieux est plein de munificence. « *Aujourd'hui même, lui répond Jésus, tu seras avec moi dans le paradis.* » (Luc, XXIII, 42-43).

Ah ! que voilà bien le Sauveur ! Il attendait, semble-t-il, cet appel in-extremis ; au premier mot sa réponse est prête ; il ne balance pas ; il ajoute un codicile à son testament et lègue à ce pauvre hère son Royaume.

C'est la leçon de Judas. Tout, auprès de Jésus, peut être pardonné, tout, excepté le refus du pardon. Ce refus contient en soi un souverain blasphème ; il nie la souveraine bonté ; il suppose une défiance qui est pour l'amour la plus cruelle insulte et qui implique de sa part à lui une totale absence d'amour.

Là est toujours le dernier mot. Judas n'aime pas. Il n'aime pas, et c'est pourquoi il trahit ; il n'aime pas, et c'est pourquoi, ayant rejeté la trahison parce qu'elle l'épouvante, il en vient à se détester sans se reprendre à rien. La haine de soi n'est salubre qu'associée à l'amour de Dieu ; seule, elle est homicide ; elle a le pouvoir de tout détruire et n'a le pouvoir de rien réparer.

Dès lors, ayant méconnu le cœur de son Maître et ne trouvant pas dans le sien de quoi se supporter, Judas a estimé qu'il n'y avait plus de place pour lui au milieu des hommes ; il s'est pendu ce matin, hagard, seul, plus que seul, puisqu'il s'est vidé de lui-même. Il s'est pendu le Vendredi-Saint ! Élevé entre le ciel et la terre, comme Jésus, il l'est d'autre manière ; il se fait voir étranger à l'un et à l'autre et il les sépare ; Jésus appartient à l'un et à l'autre et il les assemble.

Du haut de la croix, tout au pardon et à la souffrance salvatrice, Jésus ne maudit pas le prévaricateur ; il n'a pas de courroux ; mais il laisse « *en son lieu* », selon le mot terrible des Actes, celui qui a choisi entre ce *lieu* et le Calvaire. Les onze autres sont là en personne ou par représentant ; ils y sont de cœur ; Judas n'y est pas ; Jésus ne le voit pas ; Jésus, tristement, l'abandonne. Comme dans les *Jugements derniers* d'Angelico, où le Juge sans colère se détourne de sa gauche en laissant tomber son bras, Jésus se désintéresse avec majesté et douleur de celui qui l'a fui d'une fuite éternelle.

Il n'a pas de regard pour le « *fils de perdition.* »

## CHAPITRE IX

### SON TOMBEAU

Quand Jésus franchit la porte d'Ephraïm, il en fut de lui comme du martyr qu'on pousse dans l'arène ; le martyr voit la gueule des lions, Jésus vit son sépulcre, et cette bouche dévoratrice dut lui rappeler le texte de Job : « *Le souffle de ma vie s'épuise ; mes jours s'éteignent ; le tombeau seul me reste.* » (Job. xvii, 1).

Pourtant, regardant plus loin, une autre perspective lui était ouverte ; avec confiance il pouvait s'écrier comme son ancêtre David : « *Tu ne laisseras pas mon âme dans le shéol, et tu ne permettras pas que celui qui t'aime voie la corruption ; tu m'indiqueras le sentier de la vie.* » (Ps. xv, 10).

N'est-ce pas un beau symbole, que le mausolée de Jésus fût à deux pas de sa croix ? La souffrance, la mort, c'est la même chose ; la souffrance nous abat à demi, la mort tout à fait ; mais par



Jésus toutes deux nous relèvent, et notre ascension commune n'offre que ces trois stades : la croix, le tombeau, le ciel.

Les tombeaux juifs se plaçaient couramment dans des enclos de plaisance ; cette région des jardins, aux abords de la ville, en contenait beaucoup ; il en subsiste aujourd'hui encore, et il est très facile d'imaginer leur disposition.

Les chambres funéraires étaient taillées en plein roc. Les vieux Israélites, qui bâtissaient peu, creusaient beaucoup ; ils y gagnaient de l'espace et faisaient œuvre plus durable ; aussi leurs nécropoles ont-elles résisté plus que leurs villes ; combien de sites anciens n'ont pour toute trace que des trous dans la roche et des marches desservant la bouche des caveaux !

Au temps de Jésus, ce zèle du pic et du ciseau était extrême ; on y joignait des préoccupations décoratives que la technique gréco-romaine dirigeait. Dans la vallée de Josaphat, un peu partout aux environs, comme dans la région d'Aboud, dans celle de Tibneh, etc., se trouvent des spécimens caractéristiques. Le visiteur muni de l'Évangile y cueille les éléments d'une *construction de lieu* saisissante, pour ses méditations.

L'aspect extérieur varie entre le simple trou, carré ou rectangulaire, et l'édicule pyramidal complètement dégagé, entouré d'une tranchée, surmonté quelquefois d'un dôme. Entre les deux,

toute la gamme des moulures, des rinceaux, des rosaces, des crossettes, des guirlandes, des pilastres simulés, des colonnes, sert à mesurer le luxe ou l'orgueil, la piété ou le goût des propriétaires.

Presque toujours, le monument (*μνημα, μνημεϊον*) comporte un vestibule ouvert, espace sous voûte précédé de colonnes, ou cour en plein vent. Cette dernière solution s'impose quand on a dû attaquer un tertre en pente douce, comme au Calvaire. L'atrium est alors une tranchée nivelée, propre aux séjours méditatifs et aux réunions de famille. La paroi du fond se creuse d'une porte basse ouvrant sur la salle funéraire ou sur une antichambre à laquelle se relie une ou plusieurs chambres munies d'arcosolia (1), de fours (2), de banquettes, d'auges sépulcrales.

En lisant l'Évangile, et si l'on confronte avec soin les détails du récit avec les données topographiques et archéologiques, on arrive à se représenter fort précisément ce qu'était le tombeau de Joseph d'Arimathie, ce que fut au début notre Saint-Sépulcre.

Une tranchée y accédait, assez longue, en raison de la faible pente. Cette longueur s'abrégait et l'on gagnait de la hauteur au moyen de marches descendantes amenant du seuil à un vestibule en contre-bas. Au fond, une porte basse donnait sur

(1) Couches de pierre surmontées d'une arcade.

(2) Excavations étroites où le corps est introduit dans le sens de la profondeur.

une première chambre destinée aux rites funèbres : lavage du corps, embaumement, prières. Au delà, par une porte basse encore, on arrivait au tombeau proprement dit, percé à droite d'une niche en arceau pour recevoir le mort.

Y avait-il d'autres places prévues, on l'ignore. On se réservait toujours de creuser après coup, suivant les besoins. C'était l'avantage de ce système de fouilles ; on pouvait indéfiniment, sans rien déranger, agrandir les domaines de la mort en s'avancant sous la montagne.

Le sol de la niche sacrée devait être légèrement courbe ; à l'endroit de la tête, un coussinet de pierre était disposé ; on constate ici et là ces précautions d'une tendresse inquiète ; le mort doit être bien, pour dormir. Les deux salles étaient en contre-bas par rapport à leurs voies d'accès, toujours pour gagner de la hauteur ; la première devait comporter une banquette circulaire et une fosse centrale, pour la commodité des passages et des embaumements.

Reste le système d'ouverture et de fermeture, qui ne peut laisser aucun doute. En arrivant au Tombeau, les saintes femmes se disent : « *Qui nous roulera la pierre ?* » (Marc, xvi, 3). Il s'agit donc d'une de ces meules ou disques épais qu'on voit en place au *Tombeau des Rois*, au *Tombeau des Hérodes*, à Abougoch, à Naplouse, etc. Ces meules pesaient parfois plus d'une tonne ; celle des Hérodes pèse 1.200 kilos, et l'on sait que la

pierre du Seigneur était « *fort grande*, *μεγας σφόδρα* (Marc, xvi, 4).

On se figure aisément la manœuvre. Devant la porte béante court une rainure où voyagera la meule pour s'écarter et se ramener suivant les besoins. Quand le sépulcre est fermé, la meule bute contre la paroi de droite légèrement entaillée pour former feuillure ; des cales la retiennent. Quand on veut ouvrir, on décale, et la meule, qui a été poussée dans sa feuillure au moyen de leviers et en remontant une pente légère, redescend par son poids dans une tranchée ménagée à gauche. Un petit couloir coudé permet de passer derrière la meule pour la hisser de nouveau en temps opportun.

On comprend que les saintes femmes n'aient pas cru pouvoir se livrer à une telle opération, qui requerrait certainement deux hommes. Pour décaler le bloc, il fallait le remonter un peu ; puis on devait le retenir sur la pente ; des femmes eussent risqué un malheur. Du reste, elles n'avaient pas autorité pour agir seules.

Tous les dispositifs mentionnés étaient contemporains du monument ; le Vendredi-Saint, ils étaient donc prêts, et il n'est pas nécessaire que Joseph d'Arimathie ait prémédité son offre. Il semble bien qu'on n'eût rien prévu ; saint Jean nous dit qu'on agit par nécessité, le sabbat étant imminent et ce tombeau étant proche. (Jean, xix, 42).

L'honneur qui revient ainsi à un homme est bien émouvant ! Joseph d'Arimathie s'apparente au Cyrénéen ; celui-ci porte la croix, celui-là le Crucifié, et si l'un se charge du bois, l'autre fournit la pierre, tandis que Nicodème, le docteur de l'entretien de nuit (Jean, III, 1), achète cent livres d'aloès et de myrrhe pour en garnir le creux d'ombre où il va prendre avec Jésus l'ultime rendez-vous.

Les baumes hâtifs du Vendredi ne seront d'ailleurs qu'une piété provisoire ; on se disposera, le lendemain du repos sabbatique, à un embaumement solennel. Mais alors, c'est un ange apparu qui dira ce qui convient et fera connaître aux femmes le miracle.

Que tout cela doit donc pénétrer avant et provoquer de larges sentiments dans l'âme du divin Maître ! Sur la croix, il ne voit plus le Tombeau ; mais il le sent en quelque sorte qui l'attire ; il en éprouve la proximité ; il en suppute les grandeurs ; il en mesure l'utilité pour son œuvre. Il en a besoin pour se reposer d'un repos de travailleur pressé qui aspire aux tâches de l'aube ; il y doit « déposer son âme » et ensuite « la reprendre » ; il y dépose un instant son fardeau d'amour.

En disant « *Tout est consommé* », Jésus pense au sépulcre ; il commente les effets de la croix comme la croix même et ce qui l'a préparée. Cette fosse va lui fournir sa plus convaincante manifes-

tation, son « signe », et si là est sa preuve, là est aussi son ultime don.

L'ensevelissement est l'achèvement de la Passion. Dernière poursuite des ennemis de Jésus, c'est de la part de Jésus même le dernier abaissement, le dernier sacrifice. En allant jusque-là, nous donnons, nous, ce que nous ne pouvons garder et nous tombons d'une chute définitive ; Jésus donne une vie maîtresse d'elle-même et ne fait que s'approprier la puissance de Dieu.

Il compte ainsi mettre le sceau à son œuvre, et la Synagogue y consentira par force en scellant sa pierre. Cette tombe est la dernière figure de l'Évangile illustré, le dernier symbole lié à la plus haute réalité salvatrice. Doublée d'une telle image, la parole du Fils de l'Homme ne s'oubliera plus, la portée éternelle du Message ne se discutera plus, les disciples ne pourront plus dormir, ni les générations, ni l'histoire ; l'humanité se trouvant soumise à une nouvelle germination, la vie va reflourir ; il n'y aura désormais qu'un seul grand événement à dérouler au cours des âges, celui qui prend fin et en même temps s'inaugure dans l'« antre sacré ».

Du reste, l'homme, ici, n'est pas seul intéressé. La Passion a pour but notre salut ; mais au delà elle vise un culte. Quand Jésus tombera de la croix dans les bras des siens et passera au sépulcre, il entendra exercer sa dernière adoration. Il doit aller jusque-là pour l'honneur du Père. Descen-

dant au plus profond, il fera monter d'autant cette gloire qui dépend en lui de l'amour.

Il nous est dit que Jésus ressuscitera par sa propre vertu : mais comme Fils il relève du Père ; s'abandonner et reculer jusqu'aux limites du néant, c'est de sa part louer le premier Principe en lui offrant l'occasion de son plus haut travail.

Au matin de Pâques éclatera la puissance de Celui « *qui appelle même ce qui n'est pas* » ; la sagesse de ses plans sera alors visible ; à l'amour qui l'inspire viendra s'unir pour le mieux reconnaître un amour égal, un amour démontré au maximum, un amour exemplaire pour tous et pour Dieu lui-même, puisque c'est un amour de don.



Que l'idée de sacrifice n'écarte pas notre esprit des glorieux présages ; ce sont eux qui donnent à ce tombeau, dans la pensée de Jésus, sa figure réelle.

Jésus est maître du temps ; il en embrasse de la croix toutes les phases ; il éprouve ce tressaillement de l'avenir qui est l'émoi prophétique ; lisant au livre éternel, sa sainte prescience y peut voir les événements de demain.

Il meurt ; son corps s'étend ; la myrrhe et l'aloès s'évaporent ; la pierre ronde s'ébranle avec un bruit sourd ; la garde des saintes femmes fait



silence ; les anges veillent ; les sentinelles du Sanhédrin et leurs cachets pensent maîtriser le ciel ; l'esprit entend les crépitements de la roche au troisième matin ; le soleil de Pâques se lève ; des discours mystérieux s'échangent entre l'annonciateur et les saintes femmes ; la course de Pierre et de Jean sonne dans le quartier désert ; une provision de joie s'amoncelle au cœur des disciples et y sèche les larmes de la Passion ; le mystère de la survie s'inaugure ; les deux hommes d'Emmaüs cheminent dans le soir ; la barque de la dernière pêche se balance sur ses amarres ; les anges de l'ascension regardent de là-haut et leurs étoiles se croisent sur leurs poitrines. Tout est préparation au sein des douleurs, et les sept cris d'angoisse de la croix n'empêchent pas d'entendre les paroles d'institution de l'Église, qui vont se réitérer en forme solennelle ; le geste de dispersion des Douze a déjà sa figure dans l'extension des deux bras sanglants.

« *Surrexit Christus, spes mea !* Il est ressuscité, le Christ, mon espérance ! » Ce tombeau, espérance du monde, n'est-il pas spécialement, au Calvaire, l'espérance du Christ ? Pensons d'abord à lui qui ne peut négliger son humanité plus que nous-mêmes la nôtre. Il souffre ; il ne veut point ne pas souffrir ; il consent à la mort ; mais serait-ce ne point consentir que d'envisager, l'œuvre faite, la fin des douleurs ?

« *Le soir appartient aux pleurs et le matin à l'allégresse* » (Ps. XXIX, 6).

Le soir traverse la nuit et va rejoindre le jour.

Nos tombeaux à nous sont des oubliettes pour jusqu'à la fin des temps ; si notre âme y échappe, notre corps y tombe en poudre et notre souvenir s'y éteint : le tombeau du Christ n'est qu'un passage ; il se creuse comme un souterrain qu'un arc triomphal termine ; Jésus l'utilise comme porte de la mort ; mais promptement il en fait une porte de la vie ; là où nous sombrons pour toute la durée du monde, il ne paye à cette durée avide qu'un léger tribut.

Encore deux jours, cette pierre tombale se brisera comme la coque de l'oiseau, et l'on verra la force des ailes ; encore deux jours, et cet antre s'ouvrira comme des lèvres, et la vie s'en échappera comme un rire divin.

Pascal a noté que « Jésus-Christ n'a fait aucuns miracles au sépulcre » ; mais le miracle est après ; le miracle consiste dans la résurrection d'abord, puis dans cette survivance inouïe dont l'Esprit qu'il nous laisse est le principe animateur, dont l'univers est le théâtre.

L'étendard du Roi s'avance ;  
Il éclate, le mystère de la croix (1) !

N'est-ce pas le domaine universel, l'empire,

(1) Prose *Vexilla Regis*.

qu'il a *chargé sur ses épaules*, selon le mot prophétique, Celui qui fléchissait sous son bois ? (Isaïe, ix, 6). La croix dressée a pris le vol de l'aigle ; elle s'élancera d'un bout de notre horizon à l'autre ; partout où elle brillera, l'âme trouvera sa patrie et Jésus son règne.

S'il est vrai que « l'histoire est la science des faits qui ont une postérité », Jésus doit être dit le dominateur de l'histoire. Tout de suite s'annoncent les jours merveilleux. Après la Passion, les *Actes* ; après la Résurrection, l'ivresse des grands témoins et des convertisseurs, la foi des thaumaturges et celle des bénéficiaires qui se rencontrent, l'ombre de Pierre qui guérit, les cieux qui s'ouvrent au-dessus du front d'Étienne, la foudre bienfaisante qui éclate sur le chemin de Damas, la conquête qui s'insinue, s'étend, s'organise, les Églises qui se forment et ensuite communiquent, l'unité qui s'enrichit par sa concentration et se renforce par sa richesse, la société politique qui s'émeut, persécute, puis cède, le monde qui peu à peu est gagné, tellement que dès le iv<sup>e</sup> siècle, tout ce qui a un nom dans le monde civilisé se trouve chrétien.

La suite se montrera variable, car nul pouvoir ne contraint nos libertés. Nous avons dit qu'au regard des grands désirs qui animent le Fils de l'Homme, le résultat de son travail peut s'appeler un échec ; mais en jugeant ce qui est, au lieu de

pleurer ce qui manque, on voit dans ce même avenir une immense régénération.

Il ne faut pas oublier que pour toute observation impartiale, chrétien et civilisé sont aujourd'hui synonymes ; la lumière recule à mesure que recule le Christ : elle s'avance avec lui. L'histoire a deux faces ; à Gethsémani Jésus en a regardé la face d'ombre ; à la croix, dépassant en esprit le sépulcre, il en a vu le côté lumineux.



Ajoutons pour finir qu'une perspective plus immédiate attire, quand l'image de son Tombeau le visite, le regard du Crucifié. Jésus voit d'avance tout ce qui va se passer après le sabbat qui approche : la vilenie persistante des persécuteurs, leur intervention auprès de Pilate pour une surveillance cauteleuse, le mensonge et la corruption des gardes une fois le miracle ouï ; mais on aime supposer qu'il s'arrête à ce qui touche les siens, et que sans ignorer leur trouble initial, leur espoir combattu et les hésitations de leur conduite, il augure avant tout leur joie.

Les siens croiront l'avoir perdu comme Marie et Joseph l'avaient perdu au Temple ; puis, comme au Temple il avait été retrouvé dialoguant avec les docteurs, il mettra fin par une merveilleuse rencontre à son dialogue avec la mort.

Au Calvaire, il y avait peu d'amis, et il y avait

d'abord des femmes ; au sépulcre il y aura peu de témoins, et ce seront tout d'abord des femmes. Ce sont elles qui relèveront avant de partir, ce soir, les dispositions de la Tombe, en vue du retour, elles qui monteront la garde silencieuse, qui achèteront les aromates définitifs et qui viendront à la première heure, après le sabbat, satisfaire l'amour de tous.

Elles trouveront le vestibule ouvert ; elles constateront des présences célestes ; mais le grand Absent objet de leur pensée exclusive leur semblant perdu une seconde fois, elles s'en iront haletantes en porter la nouvelle aux Douze. Le mystère des faits ne leur sera point étranger, elles en auront le soupçon et l'espérance ; toutefois, leur angoisse ne se dissipera point avant que sous le coup d'apparitions successives la claire lumière de Pâques ait brillé.

C'est alors que se place l'épisode de Madeleine, épisode qui se relie à la scène du Lazarion, à celle du repas chez Simon et à celle du Calvaire.

Elle était là, Madeleine, avec *les deux autres Maries*, femmes qui avaient un même nom et un même cœur. En dépit de la lumière angélique et d'une annonce concluante pour un esprit moins troublé, elle n'a vu, elle, que ceci : on lui a *pris son Seigneur* et elle ne sait où on l'a mis.

En présence de ce larcin qui lui arrache son trésor dernier, l'objet déchirant et doux de sa ten-

dresse, la voilà comme un corps sans âme ; elle voit et ne voit pas ; elle entend et n'entend pas ; elle n'est pas là où elle est, mais où il est, Lui, et quel désordre en elle quand elle demande au prétendu jardinier qui l'approche : Qu'en as-tu fait ?

Elle parle avec une sorte de violence suppliante et hagarde ; elle éclate ; elle ne craint rien, car on ne craint que lorsqu'on aime, et, son Amour parti, Madeleine n'a rien au monde qui l'oblige d'aimer.

Jésus, pour se dévoiler, ne lui adresse qu'un mot ; mais de quelle voix, elle-même pourrait le dire. « Marie !... » Elle le reconnaît à la douceur de ce nom. « Marie !... » en la nommant il s'est nommé lui-même ; en « Marie » on entend « Jésus » : tant de fois ce nom a retenti, sorti des lèvres et du cœur de l'Ami divin ! Aussi Madeleine répond-elle comme un écho : *Rabboni ! Maître !...*

Elle veut se précipiter ; il la retient ; une réserve supérieure s'impose en cet instant unique, intermédiaire entre vie et survie, entre terre et ciel. Mais l'amour s'est manifesté et des mots éternels ont été échangés ; Celui qui nomme les êtres à jamais a déclaré reconnaître pour sienne son aimée, et celle-ci son Maître.

Ainsi s'achève l'enseignement qui nous vient de Madeleine ; sa propre initiation, en se perfectionnant, corrobore la nôtre. Elle nous a appris la toute-puissance des larmes et la toute-puissance

du cœur, celle qui par de tendres pleurs a obtenu son pardon, la résurrection d'un frère chéri, l'union anticipée à la Passion et la joie de la tombe glorieuse. La première à comprendre, elle reçoit pour ce fait mission d'annoncer ; elle est « l'apôtre des apôtres » : privilège de l'amour, qui d'une certaine façon, au cours de l'histoire chrétienne, prévaudra sur l'autorité, sur la force et sur le savoir.

Ce qui a lieu pour Madeleine se produit selon de justes proportions chez tous ceux qui participent à ses sentiments et partagent son rôle. Les autres saintes femmes avoisinent leur sœur au point qu'on ne voit pas bien, dans les Évangiles, ce qui est propre à la seule Madeleine ou au groupe pieux. Les disciples ont leur part, et ils prévalent, comme il se doit, au point de vue des faits décisifs. Tous les rôles sont heureux ; les cœurs ressuscitent, et témoignent, cependant, d'un étrange étonnement et des imperfections d'une vacillante foi.

Qui nous dira où est ici le parfait ? Un être le réalise. Marie, la sublime Mère, goûte dans le secret la plénitude de la joie retrouvée, ayant fourni dans l'épreuve la vertu exemplaire. Elle ressuscite de sa Compassion, comme Jésus de sa Passion, comme Madeleine de sa désolation, comme les apôtres de leur peur et de leur lassitude accablante.

Si l'Évangile se tait sur son cas, ce n'est point



oubli, c'est plutôt impuissance. Un sentiment délicat veut qu'on couvre un mystère si doux et n'en déflöre point le charme. Le silence qui plane sur elle, bien loin de signifier le délaissement de Marie, souligne sa grandeur.

## CHAPITRE X

### LE CIEL

Sous les yeux du Seigneur mourant, choses et gens ne sont jamais retirés de leurs cadres naturels et isolés de leur milieu divin ; méditant ce qui lui apparaîût, peut-il en négliger le contenant ineffable ? Le ciel enveloppe la terre et ses êtres ; *élevé au-dessus de terre* par son âme plus encore que par ses douleurs, le Christ trouve dans le ciel son objet premier ; il en vient et il y fait retour ; aussi sa première et sa dernière parole, inaugurées toutes deux par le mot *Père*, ne se conçoivent-elles que le regard levé.

Nous ne confondons pas, en parlant ainsi, le ciel physique et ce qu'il symbolise ; nous soulignons seulement le caractère pressant du symbole, l'inévitable alliance, en nos esprits, des hauteurs azurées et des immensités spirituelles.

La voûte bleue nous représente l'altitude su-

prême ; l'ordre total où nous sommes compris semble entraîné dans sa giration ; nos destinées en dépendent ; l'œuvre éternelle et son Ouvrier y brillent incessamment ; la vie à venir objet de nos aspirations paraît poindre en ses profondeurs.

Il est dès lors naturel que le ciel intervienne dans tous nos sentiments, surtout s'ils sont extrêmes, et Jésus est ici dans le même cas que nous tous. Quand nous sommes en quête de sublime et d'effroi sacré, le ciel offre ses nuits ; dans nos détresses, c'est vers lui que nos bras se tendent ; pour affirmer, nous le prenons à témoin ; nos amours et nos haines l'invoquent ; notre impression du nécessaire s'autorise de son indéfectibilité ; veut-on nous consoler, c'est en son nom que l'on parle.

Dieu, toujours indulgent à nos façons de concevoir, rattache lui-même aux phénomènes dont le ciel est le théâtre les sentiments qu'il veut inculquer et les événements spirituels qu'il dirige. Là haut montent ses élus, depuis l'homme au char de feu jusqu'au Christ et à la Vierge ; de là haut viendra le Fils de l'Homme annoncé par les trompettes d'archanges ; Yahvéh parle du tonnerre comme de sa propre voix ; son domaine est l'éther ; sa tente est dans le soleil ; les nuages et les vents sont ses messagers ; l'aurore lente est son regard ; dans le silence des étoiles, il veut que le croyant entende une immense acclamation.

Quelquefois, par allusion à la *chambre haute*

des demeures hospitalières et religieuses (ὕπερῶν), le ciel est appelé dans l'Écriture la haute demeure de Dieu (ὕπερῶα), et le souci est constant chez l'auteur sacré — il le fut en Jésus au maximum — de ne pas laisser se vider dans nos imaginations cette demeure souveraine.

Que devient l'homme, s'il oublie qu'un Père veille là haut, que ses lampes le décèlent, qu'une providence s'exprime dans les lois, que le grand temple anonyme cache son hôte, le même que celui de nos cœurs ? Une telle méconnaissance prouve d'ailleurs une première infidélité ; c'est parce qu'ils se détournent de Dieu que les hommes ne comprennent plus le message de la nature et lui prêtent si souvent un langage blasphémateur. Dès qu'on s'oriente vers le premier amour, tout annonce ce que tout, auparavant, dérobait.

Aussi cette expression créée par Jésus : le *Père céleste* est-elle destinée à nous rappeler la paternité de Dieu, et en outre le caractère bienveillant, le sens religieux de la création même, de ce sublime enveloppement que saint Pierre appelle dans son récit de la Transfiguration la « *gloire magnifique* ».

Ainsi seulement la figure tragique du monde nous devient familière et ses démarches révélatrices ; l'épouvante de l'immensité ne nous angoisse plus ; son silence ne nous égare plus ; l'élargissement disproportionné imposé à nos regards par l'espace sans bornes, en si violent contraste avec l'exiguïté de notre action, ne donne plus lieu qu'à

un vaste et religieux apaisement ; tout nous rassure et tout nous enseigne.

Je suis perdu dans l'univers ; mais en Dieu je me retrouve et ne puis sortir de cet « ample sein » qui n'a pas de dehors ; des bras développent sous l'horizon leur courbe invisible ; j'éprouve mon Infini vivant ; je reconnais que l' « inaccessible » est près de nous, que l' « implacable » a une âme et que la nôtre en est parente : *Ipsius genus sumus*. C'est pourquoi je puis sans terreur, le soir, ouvrir ma fenêtre sur le gouffre. Mais que la nuit serait inhumaine et traîtresse, si elle ne nous parlait de Dieu !

Il n'est pas vain de remarquer, au pied de la croix qui relie tous les extrêmes, la corrélation qui existe entre le ciel, notamment le ciel nocturne, et le mystère de l'âme. Incommensurable est l'éther, et incommensurable, inexplicable, insaisissable en ses démarches est le cœur. Nous ne montons point aux astres et nous ne pénétrons point nos propres abîmes ; deux infinis se creusent hors de notre être expérimenté, et à l'égard de tous deux nous sommes à la fois attirés invinciblement et retenus à distance.

Que pouvons-nous, sans Dieu, dans les hauteurs, et sans sa grâce dans nos profondeurs ? Mais nous sentons que ces deux domaines se rejoignent, et que Dieu, qui nous traverse et nous dépasse en tous sens, fait l'unité de la nature totale. En abordant

ce Dieu et en nous donnant à lui, nous pouvons nous concilier et l'être, et notre être, et le Sur-Être auquel tout se suspend.

On ne doute pas que le Christ n'ait en tout temps le sentiment de ces choses. Si *tout lui a été remis entre les mains*, c'est sans doute dans la pleine conscience ; pénétré de ce qui est, il s'assure par là même de ce qu'il fait. Sa vue porte sans défaillance en Dieu, ciel vivant, en l'âme, humble ciel où le premier se reflète, en la nature universelle, et en lui-même, où ces pièces du réel trouvent leur unité.

Que dire ici de pertinent ? Tout exposé n'est-il pas décrété d'impuissance ? L'état d'âme de Jésus portant ses yeux au ciel, qui nous l'exprimera ? Pourtant, il est bon de tenter ce qui est vain d'une certaine manière ; la description avortée, reste le bénéfice du contact. Disons nos certitudes, en gardant devant l'esprit les ampleurs que nous avons comprises dans ce mot si simple et si chargé de significations concordantes : le ciel.



Jésus aima la nature physique. La voûte bleue, sa parure éclatante de nuées, sa mystique nocturne, l'ensemble de ses reflets que nos objets disséminent comme des cloisons d'émail aux as-

pects changeants, ne furent pas étrangers à Celui qui était en tout Fils de l'Homme.

On aime voir Jésus au milieu de la beauté du monde, l'abordant en contemplateur et l'exprimant en poète, dans une muette pensée que ses sobres paraboles laissent apercevoir. Il n'arrête pas son esprit à ce monde sublunaire, ni même aux nébuleuses et à leurs amas de soleils ; mais le milieu immédiat auquel sa chair mortelle s'apparente, qui sert de mesure comme d'objet à ses sens, qui nourrit son imagination, qui se fixe en sa mémoire, n'en est pas moins au premier plan de son humaine conception.

Il porte un regard pieux sur cette portion du ciel qu'est la terre ; il en est le fils ; en se retournant vers sa source, il lui donne en amour tout ce qu'elle peut recevoir, comme il en a reçu tout ce qu'elle peut donner. La nature telle qu'elle est pour nous l'extasie et l'enchanté ; cela se sent à tels mots rapides que le Prêcheur laisse choir, tandis que s'égrènent les paroles de vie. *« Voyez les lis des champs, comme ils croissent !... Je vous le dis en vérité, même Salomon dans toute sa gloire n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. »* (Matt. vi, 28).

Avec ferveur il récite, comme les siens, souvent avec eux, dans les prières du Temple : *« Je vois tes cieux, qui sont l'ouvrage de tes doigts, la lune et les étoiles que tu as fondées. »* (Ps. viii, 4).

Ses discours sentent les champs, l'aire à battre, le moulin à âne ou à main, la ruche, la maison, la



bergerie en plein air et la tour de garde, le figuier et l'olivier, le sarment et le raisin qu'on foule ; on y entend les passereaux et les ramiers, le chien quêtant son pain comme l'humble prière, la poule craignant l'aigle et l'orage pour ses petits comme lui-même pour l'humanité. Son message s'enveloppe des symboles terrestres, et d'instinct il choisit les plus beaux, qui sont aussi les plus familiers, ceux dont la simple grandeur fait le fond de la poésie humaine.

Il n'a en cela rien du pur esthète ; il est tout vérité et tout action ; mais la vérité et l'action ont des servantes, et Jésus, s'il ne s'y attarde pas, consent avec ces auxiliaires des alliances dont profiteront ses fins spirituelles.

Quand il parle, son esprit, uni à celui de son Père, procure l'inspiration ; son imagination nourrie de la nature fournit les symboles. A aucun moment l'impression générale du monde ne le quitte ; quand il quittera le monde, il y laissera pour nous l'empreinte de sa pensée, et la nature en deviendra plus significative, plus éloquente spirituellement, plus maîtresse de vie, comme elle sera, grâce à son culte, une plus fervente adoratrice, animée de l'esprit chrétien.

Qui mieux que cette âme humaine et céleste pouvait goûter Dieu dans la création et la création en Dieu qui sans cesse l'enfante ? Associé à la divine harmonie (*Un dans Trois, Trois dans un*), n'est-il pas tout accordé à la musique universelle ? Fils de

l'Homme, ne trouve-t-il pas dans la demeure de l'homme sa propre maison ? Il résume à lui seul tout le genre humain ; il porte en soi l'Idée, mère des êtres ; il est le « *Principe de la création de Dieu* » et il en est l'« *Amen* » (Apoc. III, 14) ; tout le symbolise ; tout le sert ; la nature tient à lui par toutes ses significations et par toutes ses forces : peut-il ne pas aimer ce patrimoine, ce miroir, cette émanation de l'Idée qui est lui-même, et cet enclos des races, et ce reposoir de Dieu ?

La beauté qui engourdit l'âme païenne dans une ivresse amollissante ramène Jésus à son Père, et l'adoration de son Père, qui pour le mystique étroit est un oubli universel, répand Jésus dans la création.

Il perçoit l'harmonie créée comme une volonté éternelle dont les applications à la vie humaine font l'objet de son enseignement, de ses exhortations et de son aide. Il mélange le ciel et la terre, la nature et l'âme, le temps et l'aboutissement éternel du temps, car ces extrêmes sont solidaires, et à ces divers royaumes lui-même appartient.

Nous disions que la pensée de Jésus contemplant la nature ne s'arrête pas à ce qui nous en paraît ; la profondeur de son regard sur les cieux créés ne souffre pas nos limites. Le ciel, c'est la voûte bleue ; mais le ciel, c'est aussi l'assemblée des mondes ; au delà de ces grands témoins et dans leurs intervalles, il y a la « goutte d'éther » où

ils nagent, le milieu inconnu qu'ils traversent et qui les traverse, flot étonnant, à peine accessible à l'idée et que les sens ignorent. Jusqu'où s'étend cette mer aux vagues cadencées, où finit la perpétuelle merveille, nul ne le sait ; mais le Christ, uni à son Père comme Verbe et comme Médiateur, *compte avec lui les étoiles et les sphères, et les appelle par leur nom.* (Ps. CXLVI, 4).

Dans la direction opposée, au creux de l'être, si je puis ainsi parler, en l'intime des substances et des faits, les infiniment petits, qui sont aussi des mondes, ouvrent aux regards du Christ des cieux non moins vastes que les premiers. Les atomes sont des astres, et peut-être nos astres sont-ils les atomes de plus vastes corps, ainsi que le crut Pascal.

Ces indicibles étagements, qui nous jettent en effroi et devant lesquels nous ne pouvons que nous anéantir, ont le Christ pour témoin et pour juge ; en son esprit s'inscrit leur loi qui est la loi de tout ; cette cécité qui parmi nous est le cas des plus sages n'affecte sa pensée ni quant aux élargissements, ni quant à l'effort de pénétration qu'exige le réel.

Le savant autant que l'ignorant n'a-t-il pas l'impression ordinaire que le visible est tout ? Ne croit-on pas vaguement, durant le jour, que les étoiles sont éteintes, et ne voit-on pas la matière ambiante comme un système de masses continues, inertes et compactes ? Il suffit d'une coulée de

lumière pour nous cacher l'infini lointain, et il suffit d'une surface trompeuse pour dérober à notre attention les univers cachés au cœur des substances.

Dans la contemplation du Christ, ces limites s'effacent ; il perce l'Être de part en part ; il monte de cieux en cieux et pénètre d'abîme en abîme ; il va aussi loin par son regard que le Père par sa puissance ; son extase est égale à ce souffle créateur qui fait surgir toutes les terres fertiles et en éveille tous les printemps.



Sur la croix, doit-on penser que ces visions se dissipent et que le ciel ainsi défini ne brille plus pour les saintes douleurs ? Ce serait une illusion et presque une offense. Plus d'une fois nous en avons appelé au ressouvenir des mourants, à ce flux d'images anciennes qui essaie de combler, croirait-on, le vide imminent de la mort. En Jésus plus qu'en tous, au Golgotha comme à Gethsémani, les tableaux de toute la vie passent et repassent, les impressions de nature se régénèrent et s'exaltent, bien loin de s'abolir.

Au moment de la grande mort, le ciel et la terre manifesteront ; leur unité avec le Christ prendra cette forme d'émoi et comme de protestation : n'est-il pas juste que le Mourant salue lui aussi la nature fidèle ?

Il a accepté les parfums de Madeleine comme une annonce de sa sépulture : ceux qui montent de la terre en ce jour de printemps, ceux des lis qui tapissent la roche, ceux des souffles de Jéricho qui par une trouée de désert se haussent vers la croix n'auront-ils pas même signification et même accueil ?

Toute la gloire du pays de pierres grises, celle du pays humain, et au delà les attraits de la patrie universelle qui est la sienne, l'Homme-Dieu s'en fait honneur en mourant, comme, vivant, elle reçut son culte. Le ciel bleu, les collines vertes et les fleurs lui offrent les couleurs de son Père. La figure du monde qu'il se composa, authentique et splendide, le suit jusqu'à la croix.

Certes, la croix est sombre au milieu de ces visions ! Mais c'est elle qui les a fournies ; car c'est pour elle qu'est venu *Celui qui devait venir* et qui en marchant vers une tragique nuit a traversé cette aurore.

Aussi Jésus peut-il encore, en mourant, contempler cette nature si noble ; il ne la rejette pas ; sa douleur n'est pas morne ; sa douleur est glorieuse et calme, et la splendeur du dedans est aise de s'encadrer dans un tel décor. Il meurt dans du printemps ; des vols d'oiseaux l'enveloppent ; le rappel des tourterelles répète ses soupirs ; il salue de l'âme sa Galilée, sa Judée, la verdoyante Samarie qui les joint, et l'écrin de ces joyaux associés :

la terre ; il a le sens de l'étendue qui déborde infiniment son globe voyageur ; la clarté des espaces l'éblouit ; la nuée sombre de tout à l'heure ne sera qu'un léger voile ; les anémones du Golgotha, vues à contre-jour, avivèrent, durant qu'il montait, leur teinte d'astres vermeils ; elles rangent maintenant au pied de la croix leurs constellations denses, et là bas, sur le toit de terre des maisons, d'autres anémones innombrables, et d'innombrables coquelicots, et des marguerites au cœur d'or, à l'étoile blanche et rose, élargissent ce ciel.

Tout ce que Jésus voit lui représente le ciel ; tout pour Jésus est ciel ; la nature est céleste en sa surface et dans ses profondeurs, dans ses hauteurs et dans ses abîmes, en son décor et en sa substance ; les attributs divins qui y brillent rencontrent en Jésus des attributs semblables et l'idéal contemplateur. Le ciel, autour de la croix, s'étend de toutes parts, car Jésus ne voit rien que noyé sans indistinction dans de l'immense et entraîné sans se perdre dans l'éternel.



Un cas de cette céleste vision doit être mis à part. Il ne se distingue des autres qu'en apparence, ou tout au moins que par des signes extérieurs ; mais pour nous il émerge et veut une considération spéciale — considération bien audacieuse,

s'il s'agissait de définir ; mais on ne veut qu'adorer et protéger de quelques mots pieux une zone de silence.

Jésus prie ; sa prière sur la croix continue sa prière constante ; si le ciel c'est l'azur, c'est l'univers, c'est l'âme et c'est Dieu, l'acte par lequel Jésus relie le tout en une commune pensée est une fréquentation du ciel au sens plein, un regard au ciel sans limite d'extension et de puissance.

La prière coutumière de Jésus obéit d'avance à la déclaration de son Apôtre : « *Il faut toujours prier* ». Et c'est-à-dire que le désir, en lui, est toujours orienté vers Dieu, que l'Esprit aux *gémissements ineffables* ne laisse jamais d'attiser et d'offrir au Père ses aspirations.

Sa parole ordinaire prie ; son silence prie ; son être même prie ; sous les deux formes où elle nous est imposée, la prière est tout le fond de la vie du divin Maître ; car tous ses actes, même les plus obscurs, ne sont qu'une longue, solennelle et parfaite adoration, et, comme victime offerte en tout temps, il est une substantielle requête.

Toutefois, puisqu'il mène notre vie et doit lui servir d'exemple, il ne peut écarter ce qui visiblement et périodiquement sanctifie cette vie et la relève. Il prie en des temps distincts ; il prie au Temple et à la synagogue ; il prie en outre trois fois le jour selon la coutume des Juifs ; il prie plus longuement le soir, en pleine nature, souvent sur les collines, et cette dernière prière associe



expressément aux élévations intérieures ce regard en haut que nous retrouvons à la croix.

L'Évangile nous a tracé cette image grandiose : Jésus seul sur une cime, la face tournée vers les espaces, de temps à autre sans doute prosterné, de temps à autre les bras en croix, priant de tout son être et surtout de toute son âme, tandis que le ciel prie de toutes ses étoiles.

Quand le soir tombait comme un rideau sur sa vie terrestre, quand, las de parole et d'action bruyante, il avait besoin pour son âme autant que pour son corps d'un large repos, il laissait les siens sous quelque abri de roche ou de verdure, gravissait la pente la plus proche, et là, sur l'arête d'un coteau comme au bord du monde, il s'enfonçait dans le silence éternel.

La nuit était pour lui comme une libération et un appel ; il quittait les sentiers des hommes pour la Divinité où la nature s'épanche. Quand la nuit vient, le monde s'élargit ; la terre qui fond dans les ténèbres nous laisse en plein ciel ; les espaces infinis nous happent et leurs feux nous guident ; tout nous dit : monte, épanouis ton cœur, et la contemplation nous est comme imposée. Pour le Christ, où elle est constante, la contemplation devient tout au moins plus intense et plus douce ; elle est plus paisible aussi, et volontiers il s'y attarde.

Qui sait si parfois l'étoile matinale surgissant

ne le surprend pas encore ! Le symbole rencontre alors la réalité ; sous l'aile rose du matin brillent ensemble l'astre annonciateur et Celui qui s'est dit *la Lumière du monde*.

Jésus est devant l'éther vibrant ; je l'imagine entonnant au nom de tous un grand hymne, animant et commentant le silence, tandis que s'élèvent, pour renforcer encore ce silence adoreur, les cris espacés du chacal et de l'oiseau nocturne.

Que de fois il doit psalmodier le *Laudate Dominum de cœlis* (Ps. CXVIII) :

Louez le Seigneur du haut des cieux !  
Louez-le dans les altitudes !  
Louez-le, vous tous, ses anges ;  
Louez-le, vous toutes, ses armées célestes !  
Louez-le, soleil et lune ;  
Louez-le, vous toutes, étoiles brillantes !  
Louez-le, cieux des cieux,  
Et vous, eaux, qui êtes au-dessus des cieux !...  
Car son nom seul est grand,  
Sa gloire est au-dessus du ciel et de la terre.

Jésus est le chef de chœur de cette immense assemblée ; Jésus est dans la création le propulseur des louanges, et toutes portent sur la sienne comme sur une aile un léger fardeau. De sa montagne de prière comme d'un centre — centre des sphères et centre de la vie — il rayonne partout ; il donne une âme à tout ; c'est lui la vivante prière des êtres ; son mandat universel fait de lui *ce qui est*, en présence de *Celui qui est*, et les astres et les esprits le regardent.

Sa demande suit son adoration ; il veut pour tous le pain que réclame pour chacun sa propre substance : pour nos corps la santé, pour les esprits la vérité, pour les cœurs l'amour, pour les vouloirs la liberté, pour les groupes la fraternité, pour tous l'achèvement qui parfait les êtres et la fleur de cet achèvement, qui est la joie.

Il demande, et il sait qu'il reçoit dans toute la mesure des capacités pour lesquelles il sollicite. Rien ne limite sa puissance orante, comme rien ne limite sa puissance effective, sauf le défaut du sujet créé qui se soustrait par le mal.

Du reste, il n'y aura point, du fait de cette réserve, diminution des largesses divines ; Dieu donne toujours tout ; il a tout remis aux mains de son Christ, et de même que le Christ remplace par le don de soi les hommes qui se refusent, il accueille et utilise ce que les hommes ne peuvent recevoir. Sa grâce est infinie d'une certaine manière, disent les théologiens ; elle est fontaine universelle pour couler vers nous, et réservoir pour que l'abondance de Dieu n'éprouve pas de contrainte.

Qui nous expliquera comment la croix peut se prêter à ce va-et-vient et l'accentuer avec une miraculeuse puissance ? Nulle part Jésus ne pria davantage et ne fut mieux exaucé ; en aucun temps il ne fut, sous le ciel, en rapport plus étroit avec le Roi du ciel.

Deux mots, si nous savions les prononcer, nous

fourniraient la clef de ce mystère, et le premier de ces mots est *amour*, le second est *sacrifice*.

L'amour fait tout l'élan de nos adorations et tout le droit de nos demandes. A égalité de personne, celui qui aime le plus est celui qui mieux honore et qui plus obtient ; l'amour du Christ pour son Père est donc l'âme de son culte, et cet amour, où se prouve-t-il mieux que dans son sacrifice mortel ? « *Personne n'aime davantage que celui qui donne sa vie pour ses amis.* » (Jean, xv, 13).

La croix est de ce fait le prie-dieu par excellence, si l'on peut ainsi parler, de même qu'elle est l'autel, l'ostensoir et le premier tabernacle. Ce n'est pas en vain qu'on nous fait commencer et terminer nos prières par le signe de la croix ; bien compris, ce signe voudrait dire : Je vous adore, mon Dieu, par la croix, par Jésus en croix, avec Jésus en croix, comme Jésus en croix, dans un esprit non seulement de commémoration et de confiance, mais d'obéissance et de sacrifice. Et cela voudrait dire encore : Je vous demande ce qui m'est nécessaire au nom de la croix, c'est-à-dire au nom du même souvenir, des mêmes mérites, auxquels je joins humblement *ce qui leur manque*, selon l'invitation de l'Apôtre.

Le silence de Jésus en ses nuits sacrées achevait ce que ses oraisons explicites avaient formulé pour nous et pour lui-même. On le voit sur sa montagne plus coutumier de l'extase que du discours ;

il y demeure longuement absorbé, plongeant et submergeant sa vie consacrée dans la Vie première, laissant tout uniment battre ses artères, palpiter son cœur, s'anéantir son esprit, s'abandonner sa volonté, se prosterner tout son être en un muet et parfait hommage.

Ne disions-nous pas qu'il est l'hommage vivant, l'exoration vivante ? Sa personne est un culte ; pour qu'il appelle et adore, c'est assez qu'il dise : Me voici ! Comme Jean-Baptiste et plus que Jean-Baptiste, il n'est tout entier qu'une *Voix*. Quand il ne parle pas, il est, il aime, et cela même nous sauve, et cela glorifie la Paternité ineffable. Au sein de notre infini, dans la nature et dans l'humanité de tous les âges, la puissance radiante du Christ n'a pas besoin de s'expliquer ; elle brille, cela suffit, l'acceptation du ciel fait le reste. L'infini est un cercle d'or, et le Christ en est le diamant.

Sur la croix, pour les mêmes raisons encore renforcées, le silence qui relie les Sept Paroles est pour ces mystérieux manifestes le commentaire le plus éloquent. Le regard levé parle de lui-même, et quelle glose égalerait en tragique signification ce sublime regard ?

Le silence, qui est la fleur de l'adoration ; le silence, exoration la plus pressante, quand s'y abrite un désir animé d'amour, est donc, au Golgotha, l'équivalent des prières de toute la vie du Maître ; il les contient toutes, et avec elles les

nôtres ; il les concentre, et l'Église ne fera qu'emprunter à ce trésor quand elle dispersera partout l'appel et la louange, et les fera retentir comme une voix de grandes eaux.



Le Christ regarde le ciel. Ne dirons-nous pas enfin que pour cette contemplation il n'est pas nécessaire qu'il ouvre les yeux ? Il n'est pas même requis qu'un mouvement de son esprit oriente le regard intérieur sur un objet distinct de lui-même. Le Christ porte le ciel en soi.

Nous ne pouvons exposer ici l'étonnante psychologie que suggèrent à notre foi l'*union hypostatique* et ses conséquences. Le ciel présent en Jésus, ce serait toute la doctrine de l'incarnation. Nous devons cependant en faire état, sous peine de mutiler notre thème.

Le Christ est homme et Dieu ; si près de nous qu'il se montre, il est toujours « cette pièce bien-heureuse d'humanité que Dieu a prise pour l'unir à sa divinité », ainsi que dit saint François de Sales. Nul ne conçoit cet assemblage prodigieux ; mais heureusement pour l'œuvre éternelle, nos conceptions ne jugent pas l'être.

Notre Christ est un mystère vivant ; il porte un nom incommunicable et *que nul ne connaît hors lui-même* (Apoc. xix, 12). Son nom lui est révélé dans une pleine intuition, prise de contact intime

refusée à tout autre, et ce nom est *Verbe de Dieu* (Ibid., 13) en même temps que *Fils de l'Homme*, *Roi des rois et Seigneur des Seigneurs*, (Ibid., 16) tout en demeurant le nom d'un être mortel.

Il s'ensuit que Jésus n'est jamais égalé par ce qu'il fait, dit ou pense sur le terrain de l'homme, et que ni la destinée humaine n'est toute sa destinée comme personne, ni sa mission humaine n'est son tout. Au contact du Dieu qu'il porte et qu'il est, une vie plus haute lui est offerte. En même temps que l'Envoyé et le voyageur sublime, il est l'arrivé et il est Celui qui n'a pas besoin de parvenir.

L'humanité n'est que son chantier d'action, la terre son support. Précisément parce qu'il est donné au monde, il ne communique avec le monde que par une porte étroite, celle par laquelle Dieu passe pour aller aux hommes et que les hommes franchissent pour venir à Dieu.

Le reste est tout mystère, séparation, transcendance ; l'extase est son état normal ; il est ravi perpétuellement par le clair sentiment de sa filiation divine et la constante irruption dans toutes ses puissances de son Dieu conjoint. L'extase, qui est pour le mystique une projection au dehors, est pour lui une tranquille possession de lui-même. Constamment il se réfugie là où l'humain ne pèse plus ; son existence visible est comme un vol d'astre qui a surgi des domaines de l'ombre et qui s'y replonge. Pour les grands cœurs, la récompense



divine est leur grandeur même : le plus grand de tous les cœurs a sa suffisance en soi, en soi sa source incompréhensible, d'où tous les dons découlent pour lui et pour tous.

Dans ses discours, il ne peut montrer que des affleurements de l'ineffable ; mais l'arrière-fond qui se dérobe donne à ce qu'il livre une force de pénétration et comme une énergie créatrice. Il dévoile les mystères en ouvrant la main. Il parle *« comme ayant autorité, non comme les Scribes et les Pharisiens »*. Il s'éclaire de sa propre lumière et traverse notre nuit comme dans une auréole. Il voit clairement et sans cesse ce que nous n'apercevons que dans des éclairs de foi. Le voyant, il peut l'exprimer avec certitude, et en étant le maître, il peut l'inculquer avec cette toute-puissance de la Parole première qui réalise ce qu'elle dit.

C'est de son ciel intérieur que Jésus a tiré la lumière du monde ; c'est du profond de son cœur qu'il nous a envoyé l'Esprit.

Et la nature ne subit pas moins que l'humanité son influence vivifiante ; il en est le chef comme homme, il en est comme Dieu le Créateur et la Providence. Tout autant que la lumière des âmes, la lumière des mondes s'alimente en lui ; c'est en lui que palpitent les étoiles, et de sa vie jaillit la vie universelle comme un flot. Devant les jeux de la nature, si sa pensée et son imagination d'homme admirent, sa divinité intime crée ; il est, lui, la *Sagesse qui se joue, en tout temps, de-*

vant l'éternel Principe ; il est, en même temps que le sujet des forces créées, la Force éternelle.

Ne peut-on pas dire qu'il y a en nous quelque imitation de cette dualité, de cette divinité et de cette humanité dont l'une est la clarté et l'autre son passage ? Nous avons, nous aussi, des flambeaux dans le cœur. La grâce, la nature profonde même, ce je ne sais quoi de nous qui n'est presque plus nous, qui confine à la Source unique, qu'est-ce donc, si ce n'est une sorte de divinité humaine, une participation de ce Verbe qui un jour nous a été donné tout à fait ?

En même temps qu'il rayonne vers nous par ses révélations et par la nature, Dieu surgit de nos profondeurs ; au niveau où éclosent nos meilleures pensées, où éclatent nos grâces, il se rejoint lui-même ; et c'est un ciel intérieur qui nous est ainsi donné, ciel étoilé de vérités et traversé de bons effluves, ciel rayonnant malgré notre nuit.

Il apparaîtrait en ceci que le silence de Jésus, dont nous disions qu'il lui est naturel plus que la prière même, est allié à une solitude que les contacts et les relations énumérées dans l'Évangile n'ont pas le pouvoir de troubler. Cette même âme qui ruisselle de pensées et se répand en paroles jusqu'à remplir, si elles étaient écrites, les rayons du monde entier (Jean, XXI, 25), demeure au centre un abîme muet ; cette âme qui est reliée à toute âme

et à toute réalité visible ou invisible, est d'une certaine manière toujours seule.

Jésus se tient au milieu de nos agitations comme sur sa colline du soir. La terre égrène ses jours et ses nuits ; le Christ égrène sa vie avec la même fidélité patiente et forte ; mais au fond de lui est le repos merveilleux. Il agit, et son esprit préside à l'action, son cœur s'y donne ; pourtant, il est libre ; il peut recevoir sans cesse des messages secrets ; il écoute une musique céleste ; il réalise en plénitude ce qu'exprime son Apôtre : « *Notre fréquentation est au ciel* » (Philipp. III, 20).

Ame insondable, âme protégée de solitude et de silence, âme visionnaire et en possession dès ce monde du suprême Objet, l'âme de Jésus, qui est, en Dieu, son ciel intérieur, est de ce fait un abîme de béatitude. La joie l'inonde et ne l'abandonne jamais ; le jour éternel l'habite. La douleur vient ; elle mord ; elle exerce des prises incomparables sur une sensibilité portée aussi haut que la perfection de son support ; pourtant, au delà de cette zone souffrante, s'étendent d'amples régions où la joie seule ruisselle.

Il y a deux existences du Christ, l'une temporelle, allant de la crèche à la croix et au sépulcre, l'autre, immuable, à la droite du Père ; or, la *vision béatifique*, identique ici et là, confond pour ainsi dire en une seule ces deux vies. Pour Jésus, la survie n'est pas en tout un renouvellement ;

c'est une suite. Jésus renaît et il est glorifié en sa chair ; mais en son âme, il ne fait que poursuivre sa destinée et continue l'éternel colloque ; son sort divin se couronne sans changement profond. Dans la poussière de l'action quotidienne et sous le feu des douleurs, il était déjà en gloire ; il était ébloui de Dieu : que pourrait-il acquérir, si ce n'est la décisive harmonie de son être ?

Ici-bas il est partagé ; il est un océan de silence et de paix sous un flot bouleversé ; la tempête l'assaille en sa Passion, et à la fin *les affres de la mort l'assiègent* ; mais entre les aspects les plus opposés de sa vie un accord s'annonce, et cet accord l'ascension le réalisera.

Est-il possible d'allier ainsi deux états l'un et l'autre extrêmes, tendant chacun à accaparer toute l'action vitale : la souffrance quasi permanente et une permanente béatitude, la joie céleste et la croix ? Il le faut. *L'union hypostatique* implique l'union béatifiante comme un droit ; la souffrance est le moyen rédempteur : au Tout-Puissant de concilier ces deux choses. Le Créateur étant ici conjoint à son ouvrage, nous ne pouvons le soupçonner de reculer ou de faire preuve d'incapacité devant le problème psychologique à résoudre.



Ce n'est pas tout. Là où déjà tant de mystères nous confondent, nos docteurs cherchent un mys-

tère de plus. Ils s'emparent de ce cri : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » et sans y voir comme certains de la désespérance, ils lui prêtent un caractère si poignant que devant l'état d'âme ainsi exprimé l'Agonie de la veille ne serait pour ainsi dire plus rien ; ce serait l'angoisse suprême.

Il faut avouer que cette interprétation n'est pas nécessitée par les faits. L'exclamation de Jésus est empruntée au psaume xxii<sup>e</sup> ; elle en forme le début ; elle peut donc tout naturellement suggérer l'idée d'une prière mentalement continuée, non d'une clameur tragique.

Ce psaume est prophétique ; en lui se marquent les traits les plus frappants de la Passion. A la fin, viennent les visions de gloire et l'espérance de larges fruits pour toutes ces douleurs. Il n'y a pas de raison péremptoire pour isoler le cri initial et en faire autre chose qu'une intonation ou, si l'on veut, un résumé du psaume.

Cette annotation toute simple a paru à nos docteurs trop superficielle ; certains d'entre eux tout au moins soupçonnent autre chose. Le Christ, pensent-ils, trouve encore une lie à épuiser au fond de son calice ; il a éprouvé toutes les tortures de l'homme, reste qu'il voie s'y joindre un trouble divin.

Le sentiment de l'espérance le soutient : il doit le perdre ; son Père est son recours contre la cruauté et l'abandon des hommes : son Père s'éloi-

gnera ; la terre le rejetant, il gardait le ciel : ce ciel va se voiler à son regard intérieur, comme l'azur se couvrir de ténèbres. L'enfer ! il faut qu'il goûte la sensation de l'enfer ! Il la goûtera, et sous ses deux formes. La damnation dont il nous délivre comporte deux peines : la *peine du dam* et la *peine du sens* ; la première sera représentée par l'abandon de son Père, et l'autre par la croix. Alors on aura le droit de dire que la Passion est achevée, que la rédemption est complète ; la vague de la douleur, à son apogée, ne pourra plus que descendre ; sa force sera épuisée ; mais sans cela, un dernier gîte, dans l'âme de Jésus, demeurerait hors d'atteinte.

Soit ! attendrissons-nous de penser que notre Sauveur a perdu son ciel pour nous rendre le nôtre. Il l'a perdu tout en le conservant, c'est-à-dire qu'il n'en a plus le sentiment, qu'il se tient devant son Père comme devant un Dieu inexorable, ou, pire encore, qu'il ne le retrouve plus, et qu'il a donc toute la douleur de l'enfer, dans l'Éden où le maintient sa qualité de Fils de Dieu.

« Il semble ne plus savoir qu'il est Dieu », écrit saint Anselme ; je ne sais quoi d'affreux s'est interposé entre son humanité et la Divinité qui l'anime ; il sent une sorte de malédiction : la nôtre, dont il prend charge en se couvrant de nos péchés. Son amertume est alors infinie, parce qu'infini est l'amour qui se dérobe, infini le bien dont il paraît déchu, infinie la béatitude éteinte.

Il aime, lui, et c'est un tempérament à son effroyable peine ; au Bien qui lui échappe il s'attache avec une telle ardeur que son cœur ne peut sombrer. Désespère-t-on, quand on veut de toute sa volonté la volonté de ce qu'on aime ? Si sainte Thérèse a bien défini l'enfer : un lieu où l'on n'aime pas, un enfer où l'on aime est déjà un ciel. Mais ce ciel ténébreux de toutes parts n'en est pas moins pour Jésus la détresse dernière. Son soleil spirituel est mort ! Il est une terre sans astre et que le froid saisit aux deux pôles. Entre son Père et lui le courant consolateur ne passe plus. Le cœur de son cœur l'abandonne. Qu'on songe à ce que peut infliger au Fils de Dieu la sensation que pour lui il n'y a plus de Dieu !



« *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » Cet abandon apparent et provisoire trouve sa place, au Calvaire, entre deux phases confiantes et apaisées, comme l'Agonie au jardin est intermédiaire entre les épanchements du Cénacle et le sublime courage de l'arrestation, comme les chutes sont entre deux marches. L'épreuve finie, Jésus va retrouver sa sérénité ; son ciel se rouvre ; les bras du Père se tendent de nouveau ; comme saint Étienne et avant lui, Jésus voit *les cieux ouverts*, et sa pensée y pénètre.

Autre ciel, dirons-nous, le dernier dont nous



ayons à faire état, ciel qu'il conquiert, cette fois, au lieu de le contempler et de l'habiter seulement, ciel qui n'est plus uniquement le sien, mais le nôtre. Vision décisive que symbolise au Calvaire le regard levé vers les espaces à travers un voile de sang.

Le ciel physique n'a-t-il pas à nos yeux cette signification : un état spirituel éloigné et élevé par rapport à l'état présent, un séjour d'épanouissement et de paix, un lieu de délices ? Le Christ nous a promis ce ciel et a dit aux siens, au cours du dernier banquet : « *Je vais vous préparer la place.* » Il médite pour bientôt l'ascension, qui paraîtra situer au-dessus des nuées le siège mystérieux de sa gloire. En attendant, il nous en mérite l'accès.

Celui qui a été établi comme une pièce intermédiaire entre la Divinité et l'humanité saura sans doute les rejoindre ; Celui qui porte le ciel pourra nous l'ouvrir. Il en ébranle actuellement les portes. Tout à l'heure il les forcera. N'est-ce pas ce qu'il dit au bon larron dans cette étonnante parole : « *Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis ?* » (Luc, XXIII, 41).

Quand sur le mont des Oliviers un brouillard léger voile la première aube et que l'étoile du matin y palpite péniblement, il suffit de peu pour que l'astre montant se dégage et plane sur ce qui reste de nuit. Cette étoile, c'est Jésus. Il est, lui,

*ce Lucifer qui ne connaît pas de déclin, cette lumière qui remonte de la terre et brille, sereine, aux yeux du genre humain (1).*

Or, le ciel vers lequel monte l'Astre vivant et dans lequel toutes les constellations humaines doivent le suivre est là déployé ; Jésus y plonge par la vue de l'esprit ; sans s'abstraire de l'œuvre présente, dont ce grand avenir est le but, le voilà qui inspecte sa cité, la *cité aérienne*, la *cité couronnée d'anges comme l'épousée de sa chevelure* (2), la cité des harpes et des coupes d'or, des trompettes et des encensoirs, des robes blanches et des palmes, des cantiques et des couronnes, des ailes trigéminées et des yeux innombrables. C'est la cité où *il n'y a plus de larmes, où la mort ne sera plus, où il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses ont disparu.* » (Apoc. XXI, 4 et passim).

Jésus regarde, et ce regard veut dire : Là haut nous montons, hommes, moi le premier et vous tous à ma suite. La couronne est certaine ; mais *« celui-là seul est couronné qui a légitimement combattu »* (II Tim. II, 5). Il s'agit de vaincre. *« Celui qui vaincra, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône, comme moi aussi j'ai vaincu et je me suis assis avec mon Père sur son trône. »* (Apoc. III, 20).

Soyez tous avec moi pour la grande victoire, et

(1) Bénédiction du Cierge pascal.

(2) Hymne de la Dédicace.

puisque la victoire ne s'obtient pas sans souffrance, souffrons ; puisque la victoire suppose la sainte mort, mourons, préparez avec moi la mort sainte. *« Heureux, maintenant, les morts qui meurent dans le Seigneur. »*

*« Oui, dit l'Esprit, qu'ils se reposent de leurs travaux ; car leurs œuvres les suivent. »* (Apoc. XIV, 13).

## ÉPILOGUE

La fin s'avance lentement. Jésus doit tenir à le déclarer, pour conserver aux événements l'allure volontaire qu'il leur a prédite. Il absorbe son dernier fiel, qui vient lui rappeler tous les autres ; ses douleurs qui s'exaspèrent lui font sentir que la vie, en lui, jette son dernier feu. Son œuvre est achevée, l'arbre n'a plus qu'à croître. L'action posée, ses conséquences séculaires n'ont plus besoin du Christ et même l'excluraient. « *Il vous est bon*, disait-il, *que je m'en aille* » (Jean, xvi, 7).

Les Écritures sont accomplies en lui ; tout ce qu'il avait à faire est fait, et il a souffert ce qu'il avait à souffrir. Le tout se rassemble dans son esprit, et d'une large parole il le dit, comme pour donner licence à la mort d'approcher de son Maître.

« TOUT EST CONSOMMÉ. »

Oui, « Chair bien-aimée de Dieu », comme dit

une inscription du XII<sup>e</sup> siècle, âme céleste à nous concédée pour ce temps qui enclôt l'éternité, il est vrai, tout est consommé pour vous, et tout est donc aussi consommé pour nous, que visaient les annonces et qui devions bénéficier des promesses. L'homme n'a plus rien à vous demander, et vous qui méditiez des largesses infinies au delà de ses requêtes, vous n'avez rien à lui offrir qui ne lui soit désormais acquis. Vous avez restauré tout en vous ; cette croix dressée, c'est à jamais entre la terre et le ciel le conducteur des biens, le paratonnerre des maux : que souhaitiez-vous davantage et que pourriez-vous encore accomplir ?

Les signes avant-coureurs se précisent et se succèdent aux approches de la neuvième heure. La nuit du Golgotha s'épaissit ; le Gareb est drapé comme un catafalque. S'il fait si noir, c'est que Dieu veut annoncer la lumière qui avance.

La terre est prise d'un tremblement ; dans la roche creusée de sépulcres une agitation se produit ; des morts se dégagent. Le voile du Temple — peut-être emporté par un vent violent, le siroco noir auteur présumé des ténèbres — se déchire du haut en bas. Ce voile découvre des secrets, déclare Origène ; c'est le premier voile, qui sépare le Vestibule du Saint ; il révèle les mystères du Christ et les mystères notifiés par le Christ, ne laissant subsister au delà, derrière le voile du Saint des Saints, que le Mystère suprême.

Ainsi Dieu manifeste. S'il y emploie la nature, ce n'est qu'une harmonie de plus. Il proclame en un langage de faits sa terrible miséricorde.

Jérusalem, sous la nuée, assemble ses coupoles blêmes comme les poussins de la parabole ; la ville de sang est là, cadavre déjà, sous le glaive levé du Romain.

Pas une clarté dans la nature ; pas une lumière dans les cœurs fermés ; seul l'amour du groupe saint monte vers le chef percé d'épines ; seul l'amour de Jésus couvre l'univers.

Madeleine sanglote toujours ; d'un peu plus loin les saintes femmes regardent ; les rares disciples sont silencieux ; Jean sert d'appui à sa « Mère », la femme brisée et ferme, debout et défaillante. Si les pierres mêmes se fendent, que sera-ce de ce tendre cœur !

Jésus épuisé laisse s'écouler peu à peu ses dernières forces. On le voit haletant et toujours dévoré de soif ; soif ardente, mais d'une ardeur spirituelle plus que physique ; il a soif de la terre qui elle aussi a soif de lui, mais qui ne le sait pas. Ne paraît-il point, de ses lèvres convulsées, vouloir donner à cette terre qu'il aime un dernier baiser, recevoir celui des siens et peut-être, humblement, une dernière fois, pour aujourd'hui et pour tous les temps, offrir sa joue aux baisers infâmes ?

Son corps vidé de sang est prêt pour le sépulcre ; son âme vide d'elle-même est prête pour son Dieu.

Dans ses regards, le paysage commence à s'étein-

dre ; Moab depuis longtemps s'est évanoui dans le noir ; les lignes du mont des Oliviers et les pentes de Sion vacillent et s'effacent ; le Cénacle et le palais d'Hérode, le Temple et l'Antonia, les murailles où la trouée d'Ephraïm est toujours béante, les flancs mêmes du Golgotha, tout sombre, tout s'écroule dans les ténèbres du dedans ; les anémones sanglantes ne brillent plus ; celles du front durcissent leur bourrelet sous l'atroce couronne.

Jésus pourtant est en pleine possession de soi ; « personne *ne lui ravit son âme* » ; il va la « déposer ». — Où cela ? — Dans les mains de son Père.

« MON PÈRE, JE REMETS MON ESPRIT ENTRE  
TES MAINS. »

La main de Dieu contient tout ; mais elle veut tout recevoir des libertés qu'elle associe à sa puissance. La liberté de son Christ lui rend cet hommage souverain. Son dernier geste est le geste définitif, qui correspond au geste initial : « *Voici que je viens* », qui résume ceux de toute sa vie et qui les consomme. Geste de confiance et d'amour, d'union et de don ; geste unique, auquel tous les humains doivent participer, dont ils sont solidaires, car les élus de tous les siècles et de tous les mondes en auront le fruit.

Après cela, n'ayant ici-bas plus rien à faire,



administrant lui-même son départ, prêt à faire reposer — lui, et non pas la mort — sa tête sur sa poitrine, de sorte que la couronne auréole aussi son cœur ; et n'ayant donc, enfin, plus rien à regarder de ce regard qui rejoint le Mystère suprême,

JÉSUS FERMA LES YEUX.



## TABLE DES MATIÈRES

---

|                                         |     |
|-----------------------------------------|-----|
| PROLOGUE . . . . .                      | 7   |
| CHAPITRE I. — L'observatoire . . . . .  | 9   |
| — II. — Sion. . . . .                   | 21  |
| — III. — La maison de son Père. . . . . | 35  |
| — IV. — Le cénacle. . . . .             | 53  |
| — V. — Le mont des Oliviers. . . . .    | 87  |
| — VI. — Les passants. . . . .           | 117 |
| — VII. — Les siens. . . . .             | 145 |
| — VIII. — Ses ennemis. . . . .          | 177 |
| — IX. — Son tombeau. . . . .            | 231 |
| — X. — Le ciel. . . . .                 | 247 |
| ÉPILOGUE . . . . .                      | 277 |

*Nihil obstat*

A. GARDEIL.    A. LEMONNYER.

*Imprimi potest :*

R. LOUIS.

*Imprimatur :*

Parisiis, die 3<sup>a</sup> julii 1930

V. DUPIN,

v. g.

---

IMPRIMERIE DE LAGNY  
EMMANUEL GREVIN ET FILS — 4-1937.

---

ME QUE JÉSUS VOYAIT DU HAUT DE LA CROIX.







20,852

248.159.23

S26

Sertillanges, A. D.

AUTHOR

2 Ce Que Jesus Voyait du Haut de la 3  
TITLE Croix.

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY  
BERKELEY, CA 94709

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

